BnF Gallica

Hoang-Tham, pirate / Paul Chack, avec 4 cartes dressées par Paul Chack

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Chack, Paul (1876-1945). Auteur du texte. Hoang-Tham, pirate / Paul Chack, avec 4 cartes dressées par Paul Chack. 1933.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

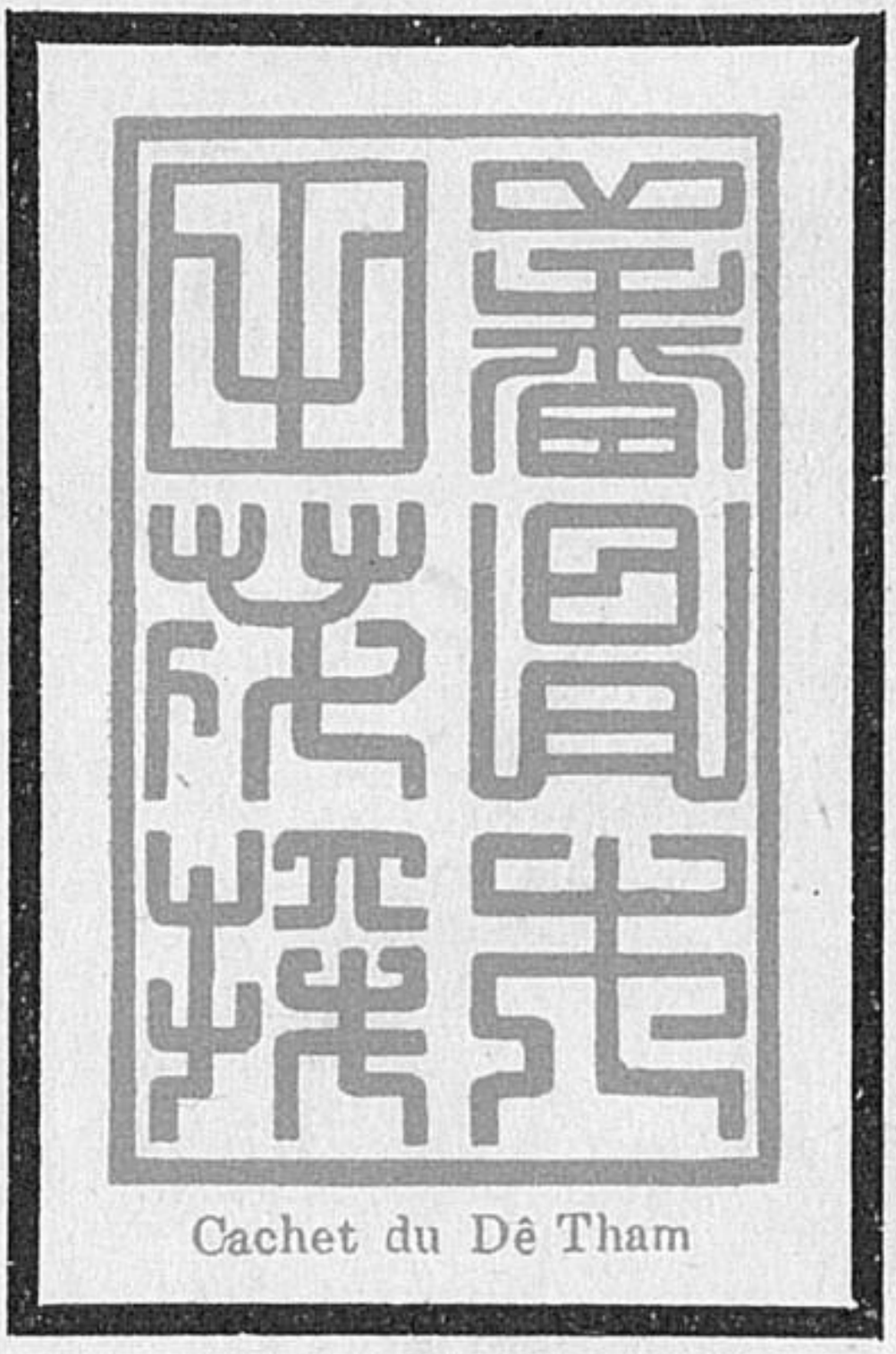
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

PAUL CHACK

H715

HOANG-THAM

PIRATE



Cachet du Dê Tham

LES ÉDITIONS DE FRANCE
20, Avenue Rapp, 20. — PARIS

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

HOANG-THAM, PIRATE

8 02
851
Bibliographie
00044-4-1-14

DU MÊME AUTEUR :

LA GUERRE DES CROISEURS, du 4 août 1914 à la bataille des Falkland. Deux volumes et deux atlas ..... Épuisé.

ON SE BAT SUR MER (Prix de la Renaissance 1927. Grande médaille d'or de la Ligue Maritime et Coloniale 1926)..... 1 vol.

SUR LES BANCS DE FLANDRE..... 1 —

CEUX DU BLOCUS ..... 1 —

PAVILLON HAUT..... 1 —

L'HOMME D'OUESSANT (Du Chaffault) ..... 1 —

BRANLEBAS DE COMBAT ..... 1 —

En collaboration avec Claude Farrère :

COMBATS ET BATAILLES SUR MER ..... 1 vol.

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

PAUL CHACK

HOANG-THAM PIRATE

AVEC QUATRE CARTES DRESSÉES PAR PAUL CHACK

L·E·F

PARIS

LES ÉDITIONS DE FRANCE

20, AVENUE RAPP, 20

Copyright, 1933, by LES ÉDITIONS DE FRANCE

Il a été tiré de cet ouvrage :

ONZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER IMPÉRIAL DU JAPON
numérotés de 1 *à* 11

ET QUATRE EXEMPLAIRES MÊME PAPIER HORS COMMERCE
numérotés de I *à* IV

TRENTE-SEPT EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE
numérotés de 12 *à* 48

ET SIX EXEMPLAIRES MÊME PAPIER HORS COMMERCE
numérotés de V *à* X

QUATRE-VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA
numérotés de 49 *à* 133

ET DOUZE EXEMPLAIRES MÊME PAPIER HORS COMMERCE
numérotés de XI *à* XXII

SEPT CENT TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER ALFA
numérotés de 134 *à* 863

ET QUARANTE-TROIS EXEMPLAIRES MÊME PAPIER HORS COMMERCE
numérotés de XXIII *à* LXV

constituant proprement et authentiquement l'édition originale et revêtus de la signature manuscrite de l'auteur.

HOANG-THAM, PIRATE

PREMIÈRE PARTIE

—

BA-PHUC OU LE PÈRE ADOPTIF

I. — Le Yen-thé.

Ceci nous reporte aux premières années d'après la conquête du Tonkin. Seul le delta plat, triste et vaseux, l'horizontal delta aux vues bien dégagées, aux routes commodes, aux villages nombreux, se plie, depuis l'été de 1889 et sauf passagères convulsions, à la règle française. Dans tout le reste du Tonkin, la piraterie prolonge la guerre. Piraterie chinoise dans toute la zone frontière du Quang-toung et du Quang-si, pays des cent mille montages. Piraterie chinoise encore dans les monts du Nord et de l'Est, dédale encore mal connu, hérissé de forêts effrayantes, et chaos de races inachevêtrées : Man, Thai, Thos, Méos, Lolos et j'en oublie. Piraterie sino-annamite dans la

région moyenne, transition entre les amoncellements de granit et de calcaire du haut Tonkin et l'océan de riz du delta. Dans cette moyenne région, les montagnes deviennent collines, puis taupinières, mais toujours couvertes de forêts hostiles.

Le canton de Yen-thé est parcelle de la moyenne région. Dans la mémoire des marsouins et des légionnaires d'entre 1886 et 1912, dans le souvenir des marins qui ont navigué sur les canonnières fluviales à l'époque de la grande piraterie, le Yen-thé évoque des noms de camarades enterrés près de la ferme des Pins-Parasols, ou dans les cimetières de Bo-ha, de Nha-nam, de Phu-lang-thuong et de Bac-ninh.

Le Yen-thé commence à une cinquantaine de kilomètres dans le Nord-Est de Hanoï. Il est enserré entre le massif du Cai-Kinh d'une part et, de l'autre, entre les cours supérieurs du Song-Cau et du Song-Thuong[1]. La partie Nord, le haut Yen-thé, est un labyrinthe de collines hautes de 100 à 150 mètres, tandis que, plus au Sud, le bas Yen-thé aux rizières nombreuses et aux villages riants est une plaine d'où émergent, habillés de hautes herbes et de bouquets d'arbres, des mamelons de 20 à 50 mètres, par quoi le paysage échappe à la désespérante monotonie du bas Tonkin, plat pays qu'a enfanté le limon des grands fleuves refoulant patiemment la mer.

Une végétation déchaînée couvre les collines

1. Voir le croquis, p. 5.

du haut Yen-thé. Arbres gigantesques, arbustes, lianes et graminées géantes, emmêlés comme des chevelures de malades, ont foisonné dans l'humus accumulé depuis des millénaires. Patiente et cruelle, plus forte que l'eau et le feu, défiant le souffle des typhons grâce aux racines énormes et aux ramures entre-croisées, la forêt a dévoré les routes anciennes et les villages d'autrefois. On y chemine à la boussole et sabre d'abatis en action. La brume verte des feuilles serrées obture toute vue. Le fait qu'on cesse de monter pour commencer de descendre indique seul l'existence des crêtes. Les vallées, noyées de brume et gorgées de silence, ne sont que fondrières traîtreusement masquées. Les arroyos coulent, sans bruit, en des tunnels tortueux dont la voûte est faite de branches entrelacées. Huit mois sur douze, le sol, les arbres et les herbes sont saturés d'humidité. Dans cet enfer végétal, le brouillard, les mares croupies, la terre en moiteur distillent les fièvres mortelles que colportent les myriades de moustiques. On marche sur une pourriture chaude où grouillent les serpents, les sangsues, les vers, les mille-pattes, les fourmis et les lucioles innombrables. On découpe sa route à travers les taillis où gîtent les tigres, les léopards, les lynx, les chats-tigres, les renards rouges, les civettes et les fouines, où l'énorme bœuf noir à tête grise, le terrible gaur solitaire au cuir couturé de coups de griffes, car il charge les grands fauves qui redoutent son attaque, dort à l'abri des inextricables halliers de bambous. Là

vit, en perpétuelles transes, le con-nai, grand cerf tonkinois à la chair succulente et dont la corne nouvelle rend aux Chinois caducs leur virilité.

Le haut Yen-thé est terre de malheur. Depuis des générations, les gens des villages ont vécu dans l'horreur, dans le sang, toujours prêts à trahir le faible au profit du fort, toujours prêts à piller quiconque se garde mal, toujours prêts à accueillir les bandes de pirates avec l'humilité qu'il faut et qui masque si bien l'éternelle méfiance des Annamites. Il sied d'être doux et poli envers les rudes gars qui vous égorgeraient au premier geste suspect. Il convient d'être plat et souriant devant les Français, nouveaux venus qui, disent-ils, ont apporté la liberté, mais dont les impôts s'ajoutent à ceux qu'il faut bien payer aux bandits, en argent ou en vivres, comme prime d'assurance contre le pillage. Au vrai, on se sent pris entre l'enclume-pirate et le marteau-répression. Si le choc est trop dur, on déterre le fusil, le seul ami qui jamais ne trahit. On achète alors aux Chinois de Lang-son ou de Phu-lang-thuong des munitions venues de Hong-Kong par Canton, et c'est un troisième impôt qui s'ajoute aux deux autres...

Pour les pirates de métier, comme pour les malandrins d'occasion, le haut Yen-thé est l'idéal repaire. La jungle y est truquée. Elle a recouvert ou inextricablement embroussaillé des villages en ruines en cette région qui fut autrefois peuplée et qui a retrouvé sa richesse depuis que notre effort patient et tenace a tué la piraterie. Alors, de même

que la forêt cambodgienne débroussaillée a révélé les merveilles d'Angkor, le défrichement du Yen-

thé et la percée des routes ont ramené à la lumière des restes de pagodes et des vestiges de hameaux

blessés par le tigre ou par le pirate et achevés par la forêt. Si le matelas de détritus végétaux qui les recouvre était moins épais, les sentiers sonneraient creux quand ils passent au-dessus des villages morts. Dans leurs ruines cachées et pourrissantes, les bandes pourchassées trouvent un refuge. A travers les racines qui enlacent les cai-nhas écroulées, les pirates creusent des galeries de retraite, des boyaux invisibles par où ils peuvent, devant un assaillant plus fort, disparaître comme avalés par la forêt.

Ce qui va suivre est l'histoire du Yen-thé aux temps de la grande piraterie.

II. — Piraterie en commandite

La ville la plus proche du Yen-thé est Phu-lang-thuong, grand port fluvial, accessible en dix heures pour qui vient de Haïphong en chaloupe à vapeur en remontant le Song-Thuong, le grand fleuve du delta. Phu-lang-thuong est un centre de transit vers l'intérieur, en tous temps encombré de sampans et de jonques ventrues. On y débarque des marchandises ainsi que des colis du ravitaillement destinés à nos postes militaires, échelonnés sur les 110 kilomètres de la route mandarine assiégée par la brousse dévorante et filant, en direction Nord-Est, jusqu'à la frontière chinoise.

La jungle cache les pirates, et les pirates at-

taquent les convois. Nos postes attendent alors en vain leurs victuailles et leurs munitions...

Pour remplacer cette route dangereuse, on commence de construire, en 1888, une ligne ferrée, une pauvre petite voie unique de 0 m. 60 Decauville. Trois ans plus tard, le premier tronçon de 25 kilomètres est ouvert au trafic. Il faudra sept ans pour que les trains atteignent Lang-son[1].

La construction du chemin de fer est une aubaine pour les pirates. L'armée des coolies terrassiers est, pour les bandes, un beau réservoir d'hommes. Aide plus précieuse encore, une nuée de mercantis chinois s'est abattue sur Phu-lang-thuong.

Ventrus et jacassant, portant, bien accrochées aux oreilles, les énormes besicles à monture de corne que leur nez écrasé et minuscule ne saurait soutenir, ne cessant de rigoler aux grands éclats que pour échanger, à propos de sapèques, d'horrifiques et passagères injures, ces Chinois, vendeurs de toutes choses et honnêtes par définition — nul n'ignore que la parole chinoise vaut dix signatures de France... — ajoutent à leur négoce avoué quelques métiers secrets et lucratifs. Compradores marrons, boutiquiers occupant six employés pour

1. Voici les dates d'inauguration des divers tronçons de la ligne ferrée : Phu-lang-thuong-Kep, 10 mai 1891 ; Kep-Sui-ganh, 5 décembre 1892 ; Sui-ganh-Bac-lé, 20 mai 1893 ; Bac-lé-Song-hoa, 30 juin 1894 ; Song-hoa-Lang-nac, 5 août 1894 ; Lang-nac-Lang-son, 24 décembre 1894. En 1895, le Gouverneur général Rousseau décida de remanier la ligne en portant l'écartement des rails de 0 m. 60 à 1 mètre et de la prolonger par les tronçons Phu-lang-thuong-Hanoï et Lang-son-Frontière de Chine.

Ke-Thuong
Nong-Ha
Linh-Danh
CHO-CHU
Ban-Tinh
Ban-Ne
Vu-Son
Cho-Moi
Nhu-Co
Cho-Chu
Vu-Le
Deo-Mac
Yen-Trach
Xuan-Dao
Van-Lang
Bai-Nua
Quang-Nap
Cuc-Duong
Dinh-Ca
Vu-Nhai
Lang-Hit
Don-Du
Phu-Minh
Phu-Ly
Song Cau
Song
HUONG-SON
TAM-DAO
Cu-Van
THAI-NGUYEN
Mona-Khon
Rung-Tre
Mona-Luong
Tien-La
HAUT
Mo-Trang
Dzinh-Tep
Cho-Go
YEN
A
Cho-Anh
Phong
Pho-Co
PHUONG-DO
Hu-Thue
NHA-NAM
Luoc-Ha
Tinh-Dao
Ha-Chau
BAS
L. Sat
Luc-Lieu
YEN
Cao-Thuong
Xa-Hung
DUC-THANG
THE
My-Khe
Bi-Noi
VINH-YEN
Da-Phuc
Mu-Ky
Dang-Lo
Yen-My
PHU-LANG-THUONG
PHUC-YEN
Gam
Yen-Lang
Yen-Lac
Thach-Loi
Tien-Day
Phu-Lo
Lam-Ho
Dap-Cau
Dai-Chu
Nhan-Tai
BAC-NINH
Lim
Fl. Roude
Dong-Anh
Phu-Tu-Son
Ba-Duong
Yen-Lang
Dien-Du
Phat-Dich
Bac du Day
Thuong-Cat
GIA-LAM
Cal des Rapides
HANOI
Phu-Thuy
Thuan-Thanh
Luong-Tai
HADONG
Cam

Pac-Hoa
Pho-Binh-Gia
Nam-Quan
Dong-Dang
Bac-Son
Lung-Lat
Song Bac-Lang
Song Ki-Kong
LANG-SON
Mo-Nhai
Tri-Le
Ban-Thi
CAI-KINH
Cho-Bai
Tien-Ho
Pho-Vi
Tran-Yen
Lang-Gia
Lang-Nac
Vu-Man
VANLINH
Hou-Len
Lang-Ny
Rong
Deo-Loi
Thanh-Moi
Cho-Trang
Dong-Song
Sui-Mo
Cho-Phong
Song
Song-Hoa
Lang-Met
Bac-Le
Cao-Nhat
Cho-Kei
Pho-Gam
Lang-Luoc
Ki-Son
Pho-Vi
Xuong
Dong-Van
THE
Bo-Ha
Sui-Nganh
Cau-Son
Dao-Quan
BAO-DAY
Deo-Coc
Giao-Trung
Kep
Kep-He
Bien-Dong
Chu
Voi
Bao-Loc
Lam
Dong-Lai
Les Pins
Tam-Ra
Nam-Dien
LUC-NAM
Song Luc-Nam
Cam-Ly
Mai-Xu
Vinh-Ninh
Song Thuong
Van-Yen
Co-Manh
Da-Bac
Que-Duong
Chi-Ngai
Sept Pagodes
Song Thai-Binh
DONG-TRIEU
Song
My-Luc
Linh-Khe
Kinh Thay

dix piastres de vente par jour sont là pour indiquer aux malandrins de toute origine les bonnes occasions d'attaque. Ils sont les intermédiaires entre les pirates et les Chinois d'outre-frontière pour la traite des jaunes. Ils recèlent enfin le butin pillé, lequel provient souvent de leurs magasins. C'est, en somme, organisé au mieux l'éternel retour des mêmes marchandises, ingénieux moyen d'éviter une déplorable immobilisation de capitaux... Les caisses en route vers l'intérieur sont incontinent razziées et rapportées à leur point de départ pour être de nouveau vendues, expédiées, volées derechef et ainsi de suite... Seuls passent sans dommage les envois de Chinois à Chinois. Les pirates les reconnaissent à des bandes bleues cousues sur les bâches ou, très simplement, au rayon lumineux produit par une glace que le coolie chef de file du convoi fait miroiter au soleil.

La liaison est ainsi magnifiquement établie entre les marchés du Quang-toung et du Quang-si et les pirates du Tonkin, lesquels expédient au delà de la frontière le bétail volé et les jeunes Annamites des deux sexes capturés dans les villages et reçoivent, en échange, des armes, des munitions, de l'argent et de l'opium. Les entreprises de brigandage ont leur siège et leur raison sociale en Chine.

Elles échappent ainsi à toute répression, car les mandarins des deux Quang sont actionnaires ou complices. Si, d'aventure assez rare, mais fructueuse, une bande réussit à enlever un Européen

le vice-roi de Canton touche une solide commission sur la rançon.

A mesure que progresse la voie ferrée, de nouveaux négociants célestes s'installent. Du même coup les pirates élargissent leur champ d'opérations, bien que leur succès subisse, de temps à autre, des éclipses lorsqu'ils s'attaquent à certains villages bien fortifiés et défendus par des notables indigènes résolus. Certaines agglomérations échappent au pillage lorsque les habitants sont complices des bandes et leur assurent refuge et ravitaillement. Notez que tout chef pirate se proclame patriote en lutte contre l'envahisseur français. Borné et crédule, le paysan de là-bas, le pauvre nha-qué[1], ne songe point que la piraterie est vieille comme l'Annam et la Chine et qu'avant notre arrivée elle avait affaire à la police des mandarins. Seul le gendarme a changé.

L'ancien gendarme était sans pitié. Le nouveau est moins rude. Si bien que, dans la moyenne région tonkinoise, les fils du télégraphe sont régulièrement coupés, les trams ou courriers indigènes dépouillés, les routes intenables, les villages terrifiés. En 1888, les bandes annamites du chef Dé-Nam descendues du Yen-thé et les bandes chinoises gîtées dans le massif du Bao-Day opèrent aux portes de Phu-lang-thuong et pillent quatre villages dans le seul mois de décembre. Contre elles entre en campagne, au mois de février suivant,

1. Prononcer « nia-coué ».

un mandarin énergique et fidèle, qui accompagna Courbet à la prise de Phu-ly et Négrier à Langson. Il se nomme Hoang-Cao-Khai, est tong-doc[1] de la province d'Hai-dzuong et deviendra plus tard Kinh-luoc, c'est-à-dire vice-roi du Tonkin. Il commande, avec le titre de Kham-saï[2], une colonne de miliciens auxquels se joignent des partisans recrutés et armés sur place. Son bras droit est le fameux Doi-Van, ex-chef pirate fraîchement soumis et dont la bande, solide et aguerrie, connaît à fond la tactique de la jungle. Mais le loyalisme du Doi-Van est éphémère : il fait défection à l'automne et, suivi de tous ses hommes, reprend le maquis. Le Yen-thé est plus que jamais ensanglanté, le Yen-thé et tant d'autres régions...

En vérité, la piraterie profite des fautes qu'à cette époque nous accumulons comme à plaisir. Dès 1889, nous remplaçons les trois quarts de nos effectifs militaires au Tonkin par la milice indigène subordonnée aux résidents civils, lesquels administrent les provinces tranquilles, ce qui est logique, et celles où sévit le brigandage, ce qui paraît moins indiqué. Tant que le Gouverneur général ne décide pas l'envoi d'une colonne de répression, seuls les « linhs », tel est le nom des miliciens de la garde indigène, ont le droit de courir sus aux pirates. Aux pirates... Que dis-je ? Les pirates n'existent pas. Il y a tout au plus, pro-

1. Le tong-doc, mandarin de la deuxième classe du premier degré, est gouverneur de une ou de deux provinces.
2. Envoyé du roi.

clame le Gouverneur général de l'époque, quelques voleurs de buffles, quelques vagabonds...

Anciens tirailleurs tonkinois, les linhs en possèdent toutes les qualités. Marcheurs infatigables quand aucune charge ne les alourdit, ils sont prêts à tenir jusqu'à la mort derrière un retranchement. Soldats de choc médiocres, ils peuvent quand même attaquer lorsqu'une troupe solide les encadre. Leurs chefs français, inspecteurs et gardes principaux, sont trop peu nombreux et parfois incapables de mener de gros effectifs. Mais ils savent toujours se faire tuer proprement à la tête de leurs hommes.

De fil en aiguille, nous finissons par avoir au Tonkin 12.000 gardes indigènes et certains résidents jouent au chef militaire. Nos trop rares soldats sont dispersés dans des postes trop faibles. Les forbans de toutes races ont si beau jeu qu'ils en abusent et qu'il faut bien en arriver à appeler les militaires à la rescousse.

Traversant des villages qui, tous, ont fourni des corvées aux pirates pour bâtir les repaires, les colonnes ne voient que des misérables nha-qués respectueux et tremblants, la bouche cousue par la peur des représailles. Les plus obséquieux sont des bandits. Ils ont caché leurs armes dans quelque mare ou parmi les bambous des toitures et se mêlent à la foule craintive qu'ils tiennent sous leurs regards. Après d'épuisantes battues, où les moins résistants récoltent l'accès pernicieux, nos soldats sont soudain accueillis, en pleine brousse,

par une fusillade partie on ne sait d'où. Les tireurs sont invisibles. On riposte au juger. Nos balles fouillent en vain les taillis. Personne... Dans la forêt, la bande s'est dissoute, comme le sel dans l'eau bouillante, pour se reformer un peu plus loin. Les nôtres enterrent les morts et emportent les blessés...

Nos rares succès sont sans lendemain. Au mois de septembre 1889, le capitaine Gorce chasse le Dé-Nam de son repaire de Lang-sat[1]. Le Dé-Nam trouvera aisément d'autres refuges. Puis la colonne du chef de bataillon Dumont poursuit la bande du Doi-Van et la refoule vers le bas Yen-thé. Traqué, abandonné par ses hommes, grelottant de fièvre, le Doi-Van se faufile entre ses poursuivants. Mais il n'en peut plus et finit par se rendre. Transporté à Hanoï dans une cage, il y est décapité le 7 novembre.

Mais bientôt, appelées en quelque autre canton où un chef chinois pratique en grand l'égorgement et le pillage, les colonnes quittent le Yen-thé, laissant dans les postes militaires quelques tirailleurs annamites qu'il faut relever sans cesse, car, dans la moyenne région, les gens du delta meurent comme des mouches. Quinze jours plus tard, tranquillement revenues au lieu même qui vit leur défaite, ou retranchées un peu plus loin, les bandes mettent à mort, non sans quelques tortures préalables, les indigènes soupçonnés d'avoir

1. Voir croquis, p. 8.

renseigné les Français. Après arrachement du foie aux notables du village, les pirates brûlent les cai-nhas, massacrent les enfants, emmènent les femmes en Chine, et, pour nous, tout est à recommencer...

Quinze mois avant l'exécution du Doi-Van, le terrible Cai-Kinh, de son vrai nom Hoang-Dinh-Kinh, ancien chef de canton devenu pirate, a été assassiné par ses propres partisans. Trois années durant, il avait répandu la terreur entre Hanoï et la frontière. Son quartier général se trouvait dans le Nui Dong-naï, effrayant labyrinthe de pics, de cirques et de gorges, qui touche au Yen-thé dans l'Est et qui a fini par prendre le nom de massif du Cai-Kinh.

La mort de Kinh et celle du Doi-Van sonnent-elles enfin le glas de la piraterie dans le Nord-Est tonkinois ? Pourra-t-on réduire ou devra-t-on acheter les redoutables Chinois que sont Luong-tam-Ky, ancien taïping et Ba-Ky, lesquels, avec un millier de fusils, se sont taillés des fiefs où ils sont maîtres absolus et terribles ?

III. — Le Dé-Doc Tham et quelques autres.

La mal est profond. Le Dé-Nam est toujours en vie et les anciens lieutenants du Cai-Kinh veulent dépasser leur chef disparu. Depuis longtemps, on parle du vieux Ba-Phuc, bandit chevronné, ancien

chef du canton de Ngoc-cuc et dont les premières déprédations remontent à la 36e année du glorieux règne de Tu Duc — nous disons 1882 —. Phuc a été un des plus solides compagnons du Cai-Kinh, et l'on prétend qu'en un grand congrès, qui réunit en 1888 mille pirates au village de Dzinh-Tep, en plein Yen-thé, il a été proclamé Tong-thong-quan-vu, c'est-à-dire généralissime.

On parle aussi, mais à voix basse, car l'homme est dangereux, du fils adoptif de Ba-Phuc sans s'accorder toujours sur son nom. Il est né à Ngoc-cuc et son véritable père, Pho-Quat lui a laissé l'exemple de vertus discutables et le nom patronymique de Truong van Tham. Appellation éphémère que le Cai-Kinh a remplacée en 1886 par celle de Hoang-hoa-Tham en y ajoutant le très respectable brevet militaire de Chanh-Dé-Doc. Malgré quoi, certains le nomment Dé-Doc Dzuong. Et il sera malaisé de s'y reconnaître jusqu'au moment où ses exploits sanglants auront rendu célèbre le nom du Dé-Doc Tham ou, plus brièvement, Dé Tham. Ce nom fera trembler le Yen-thé et blanchir les cheveux de quelques résidents de Bac-ninh, de Bac-giang, de Vinh-yen et d'autres provinces encore.

Au fait, il est très possible que je sois dans l'erreur quant aux origines du Dé Tham, car certains annalistes le font naître dans la province de Thanh-hoa, la plus septentrionale de l'Annam, et disent que son père était métis de Chinois et d'Annamite.

Quoi qu'il en soit, l'histoire est sobre de détails

sur les débuts de Tham. On sait que, vers le neuvième mois de la première année de Ham-Nghi, donc en 1884 et avant l'arrivée de nos troupes au Tonkin, il commença de se distinguer en perçant le mur du cantonnement militaire de Dzuc-lam où il vola trois fusils. Il trouva aisément deux compagnons de brousse, et ce fut sa première bande, avec quoi, respectueux des hiérarchies, il se joignit à celle du Dé Hung.

Au moment où les Français s'emparent de Hanoï, Tham, âgé de 20 ans, se range sous la bannière du lanh-binh de Bac-ninh et se bat contre nous. On le retrouve, plus tard, dans la bande du pirate Thung-Phuc, lieutenant du Cai-Kinh. Puis il travaille pour son compte dans les cantons de Yen-lang, de Viet-yen, et sur la route Hanoï-Phu-lang-thuong. En 1889, lors du congrès de Dzinh-Tep dont j'ai dit un mot, les chefs pirates se partagent les régions à écumer et l'on attribue à Tham l'arrondissement de Lang-giang. En 1890, il ravage, de connivence avec le Dé Kiou, la zone d'entre le fleuve Rouge et Song Chay.

Au printemps, pris sans doute par la nostalgie de sa pagode natale, ou préférant passer la saison chaude dans son pays, Tham rallie le Yen-thé où le Dé-Nam sévit.

C'est alors le pillage organisé de toute la région, jusqu'à la lisière du delta, jusqu'en vue de Dap-cau, garnison de troupes françaises. Les pirates perçoivent l'impôt dans les villages, exigent des corvées qui bâtissent des forts en pleine forêt. Dans la

sylve truquée, Tham se sent heureux. Et, posté près de la voie ferrée où les Français sont nombreux, il attend l'occasion d'imiter le Chinois Luu-Ky, lequel vient d'empocher 50.000 piastres, comme rançon des frères Roque enlevés dans le Dong-trieu. Rapt aisément commis, avec 100 fusils à peine, alors que les bandes de Tham et de Nam réunies en comptent quelque 400.

L'avenir serait tout rose si le Dé Tham ne comptait, en son pays, que des alliés. Hélas ! le tong-doc de Bac-ninh, Lé-Hoan, lui a voué une haine inexpiable et secrète. En outre, dans le Yen-thé même, les Français ont installé des postes militaires solides : à Bac-lé, de sinistre mémoire, à Kep, à Bo-ha. Commandés par le lieutenant Camilatos, qui se fait tuer dans la rencontre, les tirailleurs de Bo-ha, aidés des partisans du quan-huyen de Dao-quan[1], autre ennemi juré des pirates que les soldats appellent « le commandeur », taillent en pièces la bande du Cai Biou, fidèle second du Dé Tham. Du coup, ce dernier fait retraite dans son repaire de Cao-thuong d'où la milice indigène de la province essaie de le déloger et récolte un échec sanglant.

La jactance des pirates devient alors formidable. Mais le coup sur la nuque est proche...

1. Mandarin chargé de la justice dans le huyen (arrondissement) de Dao-quan.

IV. — Colonnes.

Au mois de novembre 1890, le général Godin entre en action, aidé des canonnières fluviales *Moulun* et *Jacquin* qui sillonnent le Song-Thuong. 480 Européens, 320 tirailleurs et 5 pièces de 80 entrent en danse au Yen-thé, dispersent les bandes, détruisent à Cao-thuong les repaires, hélas! évacués à temps, poussent jusqu'aux villages fortifiés de Dzinh-Tep, Yen-thé et Huu-thuong, tous déserts, et continuent de fouiller la forêt.

Suivons une colonne dans la jungle. En file indienne, les soldats cheminent. On a capitonné les quarts et les fourreaux des baïonnettes. Pas un mot. Le bruit mou de la marche et l'odeur des gens d'Europe épouvantent les bêtes de la forêt. Tremblantes, elles s'écartent, le ventre au sol, les oreilles couchées.

Voici les marsouins : des blancs et fameux. Vous souriez, songeant aux beuveries énormes, aux coolies pousse-pousse rossés, aux Chinois bâtonnés, aux ribotes dans les fumeries de Hanoï. Allons donc ! Saluez ces gens-là. Ils sont des maîtres, des sahibs, des gars de chez nous qui, partout, ont vaincu et dont le plus humble a l'air d'un chef, même quand il porte son sac et ses musettes, des lascars qui ne s'imprègnent point des vices du pays jaune, mais qui, parfois, daignent y goûter et les oublient. Oh ! leur aspect n'a rien de délicat,

mais regardez-les suivre la piste tordue et retordue — route droite quand même parce qu'ils la foulent — route qui mène à la mort que méprisent ces conquérants. Voici les tirailleurs annamites. Et voici la Légion étrangère, rempart des remparts. On l'a mise à l'arrière-garde, donc nul n'osera fuir.

Ils vont, tandis que, loin, très loin derrière eux, dans quelque bureau de Hanoï, ou beaucoup plus loin encore, des gens s'inquiètent du sort de la colonne. Car les lourdes pertes creusent des tombes... et déclenchent les interpellations.

Avec l'avant-garde marchent les guides, nhaqués terrifiés par l'idée de l'embuscade inévitable et des fusils pirates postés. On entend, feutrés par l'océan végétal, les aboiements inquiets des chiens à museau pointu, gardiens de quelque hameau forestier tout proche ou très lointain, introuvable.

Les rares clairières aux rizières maigres sont abandonnées. Par petits groupes, nos soldats les franchissent, attendant la fusillade. Puis la piste reprend. Les faces jaunes des guides deviennent terreuses. On approche... Les coupe-coupe à présent taillent le chemin dans le rideau vert.

Tout à coup, les guides s'arrêtent, livides, comme flairant le danger proche. Aussitôt, une décharge éclate, abat des hommes. D'où vient-elle ? D'une palissade, sûrement. Les pirates ne tirent que bien abrités, invisibles... Les nôtres avancent, comme à tâtons. Une nouvelle fusillade balaie le taillis... Au commandement, les tirailleurs se couchent. Deux

ou trois, aussitôt éventrés par des piquets de bambous empoisonnés, hurlent à la mort qui vient vite. Tombé dans un trou de loup garni d'un pal, un homme agonise.

Mais, cette fois, nous y sommes. Les crosses des fusils qui sondent la broussaille viennent de heurter un obstacle, une barrière. En avant les coupe-coupe pour faire brèche. Et attention en débouchant ! Calme plat... Au bruit des sabres d'abatis le feu a cessé, les pirates se sont repliés vers leur fort.

Il est invisible comme le reste. Aucun terrain découvert n'en marque l'approche. Seuls les soldats européens nettoient les avancées de leurs positions et aménagent un glacis où leurs balles verront clair. Mais la forêt reste complice des pirates. De son feuillage compact, elle masque une deuxième palissade en bambous, que les nôtres découvrent en touchant de la poitrine la ligne de pieux, percée de meurtrières où le fusil du défenseur attend pour tirer à bout portant. Au delà, nos soldats trouvent encore le sous-bois hostile barré par des chevaux de frise et par un enchevêtrement d'embûches qui nous obligent à diviser nos forces et les amènent vers des découverts que balaient, à moins de trente mètres, des pirates postés à l'abri d'une troisième barricade noyée dans les feuilles. Derrière elle, court un fossé qui borde l'enceinte du repaire : fort aux parapets de terre et de pisé, réduit enterré, invisible, pourvu lui aussi de toutes les défenses imaginables.

Des meurtrières de cette enceinte jaillissent les feux triplement étagés qui partent des bastions, des casemates blindées, des caponnières blindées, des abris blindés, tous cachés par de hautes herbes.

Devant ces positions que nul ne peut voir avant de les avoir conquises, le canon se tait impuissant.

C'est dans un tel décor que, le 9 décembre, en pleine brousse, avec cinq mètres de vue tout juste, nos troupes se heurtent au camp retranché de Huuthué. 250 fusils et un canon échouent...

600 hommes et le colonel Winckel-Mayer recommencent le 22 et attaquent, marsouins en tête. Là, tombe, au troisième assaut qu'il conduit, le lieutenant Blaise du 3e tonkinois. Le Dé Tham demeure inviolable dans sa tanière. Mais des voix s'élèvent, le bandit parlemente, fait le bon apôtre, interpelle les tirailleurs tonkinois. Il se donne tour à tour pour un rebelle défendant la terre de ses ancêtres et comme un paisible propriétaire foncier qu'on vient, sans raison, déranger chez lui.

Et nous sommes bien près de perdre la face. Mais, le 9 janvier 1891, le colonel Frey intervient, cette fois avec 1.300 hommes qui foncent à travers l'habituel réseau invisible et mortel. A la première attaque tombe le capitaine de Guigné du 1er tonkinois. Les pirates tiennent encore.

Ils tiennent, mais ils ont peur. Par un tour de force inouï, nos hommes ont amené du canon tout

près de l'enceinte. La brèche une fois faite par les obus, les Français vont attaquer jusqu'au bout et, qui sait ? couper la retraite.

Alors, cette fois encore, comme lors des précédents combats, comme hier, comme demain, comme toujours, la forêt absorbe les pirates. L'assaut du 11 janvier emporte les retranchements du Huu-thué. Le repaire est vide. Presque sans pertes, les pirates ont filé vers le Nord.

Et tout est encore à recommencer.

Cependant l'administration se vante d'un succès qu'ont, d'ailleurs, accueilli les clameurs d'indignation des Français du Tonkin. Au mois de juillet 1890, le grand pirate Chinois Luong-tam-Ky, le puissant Luong a fait sa soumission. Je veux dire que nous nous sommes engagés à lui servir 42. 000 piastres par an, — 170. 000 francs au taux de l'époque, — s'il consent à se tenir coi dans la principauté qu'il s'est taillée. De ce fief, il devient ainsi le maître légal et reconnu par nous. Nous n'avons plus le droit d'y tenir garnison. Nous n'avons même pas le droit d'y pénétrer... Avec les piastres qui devraient servir à payer sa garde prétorienne, le Chinois augmente sa réserve de munitions et d'armes, tandis que ladite garde se paie sur le pays en se joignant aux bandes pirates qui le dévastent.

Ce que voyant Ba-Ky, émule et compère du soumissionnaire, demande et obtient un traitement pareil. Là, vraiment, nous perdons la face. A Lyn-dam où règne Luong, comme à Ké-thuong

où réside Ba-Ky, les évadés des geôles, les déserteurs des régiments tonkinois et les pirates poursuivis trouvent un asile inviolable.

Il y a, décidément, quelque chose de détraqué au Tonkin.

A telles enseignes qu'un an plus tard le chef pirate Doc Ngu, dont je ne parlerai guère, car il agit loin du Yen-thé, s'amuse, un soir de ribote, à poster ses hommes sur la rive gauche du fleuve Rouge, en face de Hanoï. De là, ses salves poivrent les fenêtres du Dat-dé-Danh, la délicieuse concession française ombragée de manguiers et de flamboyants. Les balles cassent quelques vitres du Gouvernement général, lequel n'était pas encore, à cette époque, exilé loin de tout, comme si Hanoï la Charmante avait voulu repousser le palais actuel, lourde réalisation architecturale du cube parfait.

La fusillade du Doc Ngu coûte aussitôt son poste au proconsul d'alors. Son nom importe peu, de même que celui du précédent qui, deux ans plus tôt, a été remercié sur demande formelle des Français du Tonkin. Ceux-ci avaient trouvé d'assez mauvais goût l'entrée triomphale, à Hanoï, du pirate soumissionnaire Doi Van à la tête de 300 fidèles armés, lesquels, toujours précédés de leur chef, avaient, fort peu de jours après, repris la campagne contre nous...

V. — Nettoyages.

Au mois de juin 1891, M. de Lanessan est nommé Gouverneur général de l'Indochine. Tout de suite il s'impose et redresse le situation. Selon la formule « à chacun son métier », il laisse aux résidents civils le soin d'administrer les régions où règne le calme et divise en territoires militaires la montagneuse zone rouge qui borde le delta dans le Nord. L'étendue des territoires varie selon les progrès de la pacification. Leurs commandants ont en main les pouvoirs civils sous l'autorité du Gouverneur général et les pouvoirs militaires sous les ordres du général en chef.

Le général en chef s'appelle Duchemin. Lisez ce que le grand Lyautey a écrit à son sujet[1]. Aux éloges venant d'un tel cerveau et d'une telle plume, je n'aurai garde d'ajouter un mot.

Les commandants de certains territoires s'appellent alors Gallieni, Servière, Pennequin.

A l'ombre de leurs épées, le nha-qué revient à sa rizière. Les forêts sont percées de routes que protègent des postes solides reliés par des blockhaus. Lentement, sûrement, en tache d'huile — méthode Gallieni — on refoule les pirates. Pas à pas on avance, ne laissant derrière soi aucune région contaminée. La paix s'installe. Secondant l'effort

1. Lyautey, *Lettres du Tonkin et de Madagascar.*

de nos troupes, la défense locale — habitants et partisans armés — s'organise. Les villages qui se défendent contre les « giac » — tel est le nom annamite des pirates — ne sont plus l'exception. Aux officiers commandants de cercles[1], ou chefs de postes, et même aux résidents civils, les notables apportent des têtes de bandits.

Le Yen-thé est parcelle du 1er territoire militaire, lequel englobe la région la plus agitée du Tonkin. Nos effectifs ne permettent pas d'attaquer en même temps partout. Il faut, tout d'abord, explorer la forêt machinée. Lentement, goutte à goutte, ellenous livre son secret. Elle cache, cette fois, un retranchement à crémaillère long de 3 kilomètres, lequel s'appuie, dans l'Est, sur les forts des chefs pirates Dé-Nam, Dé Thuat, Dé Lam, Dé Chung et Thong Tai et, à l'Ouest, sur un sixième fort, celui du Dé Tham. Dans le Nord de cette ligne fortifiée, le roi du Yen-thé, le vieux Ba-Phuc est retranché dans un réduit puissant.

A partir du 11 mars 1892, la colonne du général Voyron, quinze compagnies de marsouins, de légionnaires et de tirailleurs tonkinois, dix canons, deux sections de mortiers et deux sections du génie, râtissent le Yen-thé et refoulent les pirates. Le 25, la colonne arrive devant les forts.

Une brume épaisse muselle les canons. On donne l'assaut quand même. Les lieutenants Holstein du 1er tonkinois, Vigneron du 9e d'infanterie de

1. Les cercles, subdivisions des territoires militaires sont eux-mêmes partagés en secteurs.

marine et Becquet de l'artillerie de marine tombent devant le fort de l'Ouest dont la furieuse résistance va rendre plus éclatante que jamais la renommée du Dé Tham.

Puis le brouillard se dissipe. Le 27, l'artillerie est à poste et canonne les repaires.

Et, le 28, quand, de nouveau, les baïonnettes se ruent contre la ligne principale, les gars d'Europe et les tirailleurs la trouvent évacuée. Plus une âme... Les forts sont vides. Abandonnant des montagnes de riz et de paddy, les pirates ont filé entre nos doigts pendant la nuit. Pourtant nous tenions les sentiers... La tombe du Dé-Nam, récemment mort de la dysenterie, est découverte dans son repaire par les partisans du Quan-dao qui déterrent le cadavre du grand chef des bandes du Yen-thé et coupent la tête pour la porter en triomphe.

Enlevé le 30, le fort de Ba-Phuc est, lui aussi, désert.

On donne aussitôt la chasse aux bandes dispersées. On leur reprend des femmes, des buffles, des chevaux, des vivres, des fusils, des drapeaux, parfois même les sceaux des chefs, ces cachets dont l'empreinte au bas des proclamations affichées dans les villages font trembler les nha-qués.

Jamais nous n'arrivons à faire un prisonnier. Mais notre pourchas a interrompu le pillage et les frairies. Pendant le jour, les pirates se terrent au plus profond des tanières. Ils passent les nuits en alerte ou en fuite. La veuve du Dé-Nam a suivi la bande principale et, deux mois plus tard, elle

accouchera d'un fils. Mais, un jour, la bande est presque entièrement cernée par une reconnaissance. Affamés par des jours et des jours de fuite sans ravitaillement, glacés, transis par la rosée de la forêt que les énormes feuilles des bananiers sauvages ont plaquée sur leurs vêtements, ces feuilles qui trahissent le passage de qui les frôle en transformant les gouttelettes d'eau en flaques boueuses, les pirates ont fini par se réfugier dans une grotte dont une brousse de ronces acérées cache l'entrée. Immobiles, ils écoutent... Violée par la charge d'une bête apeurée, la broussaille crépite brusquement, puis tout se tait. Les poursuivants sont encore loin... Mais voici que les sentinelles pirates rallient, une à une, à pas de loup. Le danger approche. Or, soudain, dans le silence lourd, retentit un vagissement d'abord faible, puis suraigu. C'est en vain que la veuve du Dé-Nam tente d'apaiser son enfant. Un des pirates, alors, le lui arrache. Une poignée d'herbe dans la bouche du bambin aussitôt jeté dans un trou. Sur le petit corps, quatre pelletées de terre qu'on tasse du pied. C'est fait. Le fils du Dé-Nam est enterré vivant sous les yeux de sa mère... Une heure s'écoule... Les Français ont passé au large sans rien entendre. Cette fois encore, la bande est sauvée.

Entre temps quelques chefs pirates traqués, affamés, repoussés par les villages autrefois complices, renoncent à la lutte. Le Dé Sat, le Dé Touan, le Dé Kiou se soumettent. On leur accorde la vie sauve, sans davantage. Il n'est plus question de fiefs.

Avril venu, Ba-Phuc, harcelé, tient toujours avec une centaine de fusils. Hoang-Tham se cache on ne sait où.

Au Yen-thé on respire. Pas très longtemps, car les pirates chinois ne sont pas loin. Le 1er juillet, en territoire civil, le chef Luu-Ky enlève l'entrepreneur Vézin au milieu des chantiers du chemin de fer. Coût : 25.000 piastres de rançon dont le bandit ne jouit pas longtemps, car il laisse sa peau huit jours plus tard, dans l'attaque d'un convoi escorté, affaire qui coûte la vie au commandant Bonnaud et au capitaine Charpentier.

Comment, direz-vous, une telle attaque est-elle possible sur cette voie, alors qu'une brigade de 500 miliciens la surveille ? C'est que, par endroits, la brousse serre la route mandarine de si près que les convois ne peuvent se garder sur leurs flancs. Là, comme sur bien des pistes de la forêt du Yen-thé, le chemin est, en certains points, doublé d'un sentier parallèle, éloigné de quelques mètres et que dissimule le fouillis végétal. Et puis, le 9 juillet comme le 1er, les ouvriers chinois du chemin de fer ont aidé les assaillants, puis, le coup fait et les armes cachées, sont redevenus de paisibles travailleurs munis de papiers en règle. Enfin, rien ne ressemble davantage à un milicien qu'un pirate vêtu de kaki, sanglé d'une ceinture bleue et coiffé du salacco réglementaire.

Cependant les pirates du Yen-thé se font de moins en moins farauds. Les garnisons des postes ne laissent plus de répit aux bandes et la popu-

lation nous aide plus fidèlement chaque jour. En trois mois d'été de 1892, 287 pirates nous apportent leurs 287 fusils. Harcelé, affamé, misérable, obligé chaque nuit de déguerpir de son repaire et de chercher un autre gîte pour la nuit qui suivra, le Dé Tham, au mois de novembre, parle de se soumettre et d'amener avec lui Ba-Phuc et deux autres chefs. Ces pourparlers vont, espère-t-il, arrêter la poursuite et donner le temps de souffler. Mais nous éventons le piège et la chasse continue. A la fin du mois, la bande de Tham est cernée et, comme de coutume, glisse entre nos doigts.

Un calme relatif règne au Yen-thé jusqu'en 1893. Au mois de février de cette année, le Dé Tham marque un point sérieux en s'emparant du soumissionnaire Dé Sat, puis il descend piller la plaine entre Bac-ninh et Hanoï. Dans la partie du Yen-thé qui n'est pas territoire militaire, les indigènes tournent aussitôt casaque et recommencent de fortifier leurs villages, contre le tigre et contre les pirates, déclarent-ils. En réalité Tham a ordonné de rebâtir les enceintes palissadées.

Bientôt s'élève, autour de chaque agglomération, les deux ou trois haies de bambous renforcées d'autant de murs de terre. Des mares profondes s'étendent entre les enceintes que percent seulement deux ou trois portes bien barricadées par où l'on accède à des couloirs en chicane menacés par des meurtrières. Le village, par son labyrinthe de ruelles étroites, est divisé en une infinité

d'îlots, prêts à la résistance, chacun d'eux fait de cai-nhas en pisé solides comme des blockhaus et ceinturées de murs contre quoi s'accotent les dépendances où gîte le bétail. Ainsi le Dé Tham possède-t-il des asiles tout prêts à le recevoir, repaires s'ajoutant aux repaires mystérieux qu'il édifie dans la forêt du haut Yen-thé, « sa forêt ». Du coup, la troupe de ses fidèles se grossit des débris des bandes qui, sur les territoires militaires, sont battues, pourchassées, désagrégées.

Ainsi refluent, vers le Yen-thé, des pirates chinois fuyant les cercles frontières de Lang-son et de Cao-bang, quittant les gorges du Cai-Kinh ou les parages du Bao-Day. Ces régions, ensanglantées depuis des siècles, vont enfin connaître la paix.

Car Gallieni, commandant du 2e territoire militaire, est passé par là, et tout est nettoyé. Partout où il a porté son effort, le plus grand de nos grands coloniaux a su « frapper à la tête et rassurer la masse égarée par les conseils perfides ». Dans des zones intenables six mois auparavant, il a d'abord combattu, puis organisé. Il a multiplié les routes que protègent des postes, il a ouvert des marchés. L'inextricable massif du Cai-Kinh a été balayé, et ses habitants aident l'autorité militaire. La voie ferrée, qui va maintenant plus loin que Bac-lé, est divisée en secteurs bien surveillés, les chefs de bandes chinoises demandent à se soumettre. Lang-son se développe. Dans les cercles où commandent les officiers que Gallieni a imprégnés de son génie fécond, l'intérêt de tous est « défendu

au nom du bon sens » et non plus « combattu au nom du règlement ». Là où le grand chef s'est montré clément, aucun indigène ne l'a cru faible, car sa force s'était d'abord imposée.

VI. — La bande.

17 mai 1894 — 22e jour du 4e mois de la 6e année de Thanh-Thai. Monseigneur le Ciel où, vêtu de jaune impérial, siège Ngoc-Hoang, l'Empereur de Jade, tenant en ses mains jointes le sceptre d'ivoire, fait tomber, sur la forêt du Yen-thé, les premières averses de la saison des pluies laquelle succède à l'impitoyable crachin tonkinois, lugubre et pénétrant comme celui de Bretagne et qui embue les mois de mars et d'avril. Une trame grise enveloppe la terre d'une caresse molle et anémiante qui succède aux coups de fouet vivifiants des belles journées sèches de décembre et de janvier. Des vingt-quatre saisons tonkinoises nous voici dans celle du commencement de l'été. Dans les plaines, tous les contours s'estompent. Dans la forêt, l'ombre est presque la nuit. La buée se concentre dans les gorges. Une poussière d'eau s'accroche en haillons aux flancs des mamelons comme pour épaissir le mystère des repaires cachés.

Faisous route vers Huu-thué où le Dé Tham a rebâti son fort. Les Français, eux, ont un poste à Nha-nam et, à vol d'oiseau, il y a tout juste 6 kilo-

mètres entre le Dé Tham et les Français. Mais 6 kilomètres de jungle serrée, c'est une journée de marche.

Entrons dans le repaire. Il faut franchir, par des brèches en chicane, deux palissades érigées en plein taillis, puis la troisième enceinte aux défenses blindées et au rempart de terre battue durcie comme du roc. Un corps de garde fermé sur trois côtés seulement surveille l'entrée. Ses murs sont en torchis de glaise mêlée de paille, son toit est en paillote de latanier.

Sur le terre-plein du fort, une immense baraque peut contenir 300 hommes. D'autres, plus petites, renferment les réserves de paddy[1], fournies par Lê-van-Chy, honnête commerçant de Phu-lang-thuong. La bande en possède plus de mille charges dont les trois quarts sont cachés dans des silos en pleine forêt et dénombrés minutieusement par le pirate Ba Truc, troisième lettré du Dé Tham et son trésorier.

A la porte d'une case aux murs en pisé[2], porte que masque un muretin barrant le passage aux esprits mauvais, le pirate Dé Tieu, du village de Vau-Cau, monte la garde, sabre de cérémonie en main et carabine Winchester posée à sa portée. La porte ouvre sur une pièce où douze hommes, toujours les

1. Riz non décortiqué.

2. Le pisé est un béton composé de terre, de sable et de chaux (parfois aussi de gravier) que l'on tasse dans un gabarit ou cadre de longueur et de hauteur quelconques et de largeur égale à celle du mur à construire. Le mélange ainsi tassé, après avoir pris forme est plâtré à l'intérieur.

mêmes, veillent par groupes de quatre. Ce sont les fidèles, les rares à qui le Dé Tham, méfiant comme une bête de la brousse, ose confier sa sécurité. Ils chiquent l'éternel bétel et souillent de crachats pourpres la terre battue. Aux murs sont pendus des parasols de commandement, des sabres d'apparat, des triques en rotin. Encore une porte et c'est le logis du chef.

Partout domine, lourde et puissante, l'odeur de l'opium, parfum tenace que le vent ne peut emporter, car seules les plus hautes cimes des plus grands arbres frissonnent, frôlées par une brise légère et folle, car la mousson d'hiver est morte et la mousson d'été est trop faible dans le golfe du Tonkin pour pénétrer dans l'intérieur des terres.

Répartie en escouades de dix hommes, la bande est au repos et en liesse, car, aujourd'hui, à la ration de riz s'ajoute de la viande. Un détachement vient de razzier tout un troupeau de ces cochons noirs qui partagent le gîte du nha-qué tonkinois et grouillent dans les ruelles sordides des villages. Incertains du lendemain, tous bâfrent et s'emplissent à la limite du grand plein. Puis ils dorment ou fument, ou gravement, deux par deux, s'épouillent, ou bien jouent au ba-quan ou aux échecs chinois, tandis que résonne la triste mélopée rehaussée de trémolos qu'exécute, sur une harpe à seize cordes, un virtuose crasseux. Un groupe entoure un conteur qui remplace les belles légendes du pays d'Annam par ses souvenirs de la capitale, car il fut cuisinier à Hanoï et demeure intarissable sur

les us et coutumes des Français. Réfugiés dans un coin, quelques pirates, pris par l'accès de fièvre, grelottent. Ce sont des gens du delta que la forêt est en train de tuer.

Toutes les trois heures, on voit entrer des hommes souillés de glaise collante, sentinelles qu'on vient de relever. Sans daigner gratter leur fange, ils se jettent sur la bolée de riz mêlé de viande et, baguettes en main, le nez dans l'écuelle, dévorent leur pitance. Une tasse de thé de Sontay, puis ils s'endorment

Les distractions sont rares. Parfois des visiteurs viennent trouver le chef, et les gens de la suite, s'il en est une, donnent des nouvelles du dehors. Parfois une sentinelle amène un nha-qué tremblant, lequel s'est perdu dans la forêt et a dépassé les limites fixées par le Dé Tham. Trois minutes d'interrogatoire et, si l'homme ne peut prouver qu'il vient d'un village complice de la bande, il est livré aux mains de Hai, bûcheron du Yen-thé, courtaud et robuste, exécuteur des hautes œuvres. D'un revers de coupe-coupe la tête vole. Hai ne manque son coup que lorsqu'il a reçu l'ordre de faire souffrir le condamné. Si, d'aventure, la prise est une femme jeune, elle est parquée dans une case isolée où d'autres malheureuses attendent le prochain convoi qui les mènera en Chine. Si la femme est sans valeur marchande, Hai la supprime comme j'ai dit. Ainsi les bavardages sont-ils coupés d'avance.

En dépit de quelques moments pénibles, les pirates trouvent fort belle la vie qu'ils ont choisie.

Rares sont ceux qui regrettent le dur travail de la rizière, les jours où, plongés jusqu'à mi-corps dans la boue liquide, respirant un air alourdi par les relents de la vase, ils poussaient la charrue primitive tirée, à travers un brouillard de moustiques, par un grand buffle rose conduit par une corde passée à travers les naseaux. Alors la ripaille, seule félicité d'ici-bas, était rare, et l'argent plus rare encore, car la récolte était vendue, dès les semailles, à l'usurier chinois. Le bonheur de l'opium semblait de ceux que la main ne peut atteindre. Certes, ici, la poigne du chef est lourde, mais dure était celle des notables de la commune ou des mandarins du canton, si prestes à ordonner la bastonnade ou à encaisser l'amende plus redoutée que les coups de rotin. Et que sont-ils, au fait, ces mandarins ? Trop souvent d'anciens boys ou fils d'anciens boys. Leur sabir à peu près compréhensible les a désignés à la faveur des Français. Ils ont remplacé les fonctionnaires d'avant la conquête, les lettrés devenus suspects à l'envahisseur ou réfugiés à Hué dès l'irruption des conquérants. Mieux vaut tenir la brousse, mauser ou winchester en main, que de mener l'existence du pauvre nha-qué toujours broyé, soumis, passif, frappé par les grands cataclysmes que sont les typhons d'été, les tigres et les colères du Dragon-Roi des Eaux qui déchaîne l'inondation. Mieux vaut être voleur que volé, percepteur que contribuable, et les pirates s'entendent à merveille à exiger les taxes par quoi les villages achètent leur

tranquillité. Vive donc la piraterie malgré ses risques !

La bande du Dé Tham est faite de nha-qués dégoûtés du travail, de prisonniers évadés, de condamnés par contumace et aussi de tirailleurs et de miliciens libérés ou déserteurs. Le licenciement brutal du 4e tonkinois et des bataillons de chasseurs annamites a jeté dans les camps des pirates des combattants tout formés, braves et aguerris, qui regardent droit, portent haut la tête et ont pris, parmi nous, l'allure d'hommes libres, car, comparée au joug des mandarins, la servitude militaire sous le drapeau de France a été pour eux la liberté. Ayant nommé chefs d'escouade d'anciens caï et d'anciens doï[1] de tirailleurs qui excellent à commander les feux de salve contre nos colonnes, Tham les paie mieux que nous ne pouvons le faire. Leurs hommes les saluent avec respect et leur obéissent. Des coolies portent leur bagage lorsqu'ils partent en expédition. Dans la bande des pirates, ils sont des chefs considérés. Dans leur village ils ne seraient que des nha-qués d'entre les nha-qués, car la minutieuse hiérarchie annamite n'a prévu pour eux aucune distinction. Ils n'ont droit ni à une place d'honneur dans la maison commune ni à un haut gradin réservé dans la pagode. Et nous, Français, n'avons rien fait pour qu'ils demeurent honorés d'avoir porté nos armes... Seuls les miliciens retraités reçoivent un brevet de

1. Les caporaux indigènes sont appelés caï et les sergents doï.

mandarin militaire, les anciens tirailleurs rentrent chez eux toute face perdue. Vive donc encore la piraterie qui conserve les honneurs !

En ce moment, toute la bande : évadés des geôles, gibiers de cangue, déserteurs et tirailleurs libérés, cueille sans soucis l'heure clémente. Les greniers sont pleins, des pillages récents permettent une bombance durable et les Français ne bougent pas.

Le Dé Tham, lui, est inquiet.

Mais qui pourrait s'en douter ? Personne n'obtient ses confidences, pas même les vieux bandits, pas même ceux qui servirent sous les bannières du Doc Tich, du Doi Khet, ou du Doc Kuyen, qui fut cruel parmi les plus cruels... Nul n'ose interroger Ong Tham[1]. Et nul ne se risque à questionner Dien-An qui porte chaussettes de soie et souliers vernis et dont le chignon en toit de pagode est en tout temps pavoisé d'un peigne d'écaille. Pourtant il connaît bien des secrets, car cet homme, dont le teint de cire fait tache parmi les faces boucanées, est le premier lettré du Dé Tham. Fils d'un mandarin du village de Ngo-xa et soudain écœuré d'obéir à d'anciens coolies bombardés notables et siégeant à côté de son père, il s'est fait pirate. Plus tard, il abandonnera ses compagnons du maquis et, prenant le parti de l'ordre, nous servira fidèlement. En cet instant, il est le dépositaire de la pensée de cet illettré de Tham et chargé de sa correspon-

1. Le Seigneur Tham.

dance, tandis que Do Nuu, deuxième secrétaire du chef, rédige les convocations et les appels aux villages d'où l'on veut tirer de l'argent, des vivres, des coolies et aussi, lorsque la bande a subi des pertes, des recrues capables de se battre. Aucun fusil ne doit demeurer sans tireur... Dien-An est secrétaire et non conseiller du chef, et sa tête volerait sous le sabre de Hai, s'il osait révéler à quiconque une parcelle des projets du maître.

Or le maître est perplexe. Depuis des heures, il est enfermé avec son sorcier attitré, Vien, natif de Muc-son, lequel passe pour vivre en liaison constante avec Tu Vi, chef des génies, père des horoscopes, Vien qui excelle à annoncer les jours fastes.

Au bord du lit de camp fait d'une seule planche épaisse, noire et polie, en bois de gou imputrescible et inattaquable aux fourmis blanches et que dominent, plaqués au mur, des panneaux de bois laqué de rouge, couleur favorable, portant en or les caractères des cinq félicités qui sont : richesse, noblesse, longévité, prospérité et tranquillité, Tham est assis, jambes repliées. Il est vêtu du pantalon flottant et de la longue tunique de soie noire d'où émerge le cou de taureau portant la tête aux yeux très bridés, au nez épaté comme le veut la race, aux lèvres moins charnues qu'elle ne l'exige, au menton d'où pendent quatre ou cinq poils d'une barbiche naissante. Sa chevelure est rasée, chose exceptionnelle en pays d'Annam. Gravement il s'occupe à gratter la plante de ses

pieds nus qu'il considère avec sympathie, ne daignant regarder l'homme qu'il interroge. Debout dans l'angle le plus éloigné du lit de camp, la tête baissée, les bras croisés et les mains à plat sur les clavicules en signe de grand respect, Vien écoute et répond sans lever les yeux. Sa tâche est ardue. Il ne se risque pas à sortir du vague des prophéties imprécises et n'ose affirmer qu'à coup sûr. Or le coup sûr est rare, et Tham a plus de ruse dans sa tête rasée que tous ses compagnons sous leurs chignons intacts.

Vien déclare avoir évoqué les trois patrons de la sorcellerie et les cinq tigres des cinq points cardinaux [1], invoqué les bouddhas, les saints et les génies. Les jours néfastes ne sont point finis, mais aucun péril ne menace le chef. Du plus habile sorcier de Hanoï, Vien vient de recevoir une amulette qui donne bonheur et richesse. A l'heure voulue, il a accompli, sur ce talisman, le rite de l'ouverture des yeux, puis l'a enterré devant le seuil. Que Ong Tham chasse ses soucis. D'ailleurs, bientôt viendront des nouvelles.

— Quand ? interroge Tham. Et seront-elles bonnes ?

— Que le puissant mandarin me donne le temps d'interroger les génies et je lui répondrai. Qu'il me laisse aussi aller dans la forêt cueillir les plantes nécessaires à mes incantations. J'ai besoin d'être seul sur les chemins de la tortue noire.

1. Qui sont le Nord, le Sud, l'Est, l'Ouest et le Centre.

— Va, répond le Dé Tham, et dis aux sentinelles qui sont de ce côté de s'éloigner de toi sans cesser leur veille. Reviens vite.

Par trois fois, le sorcier se prosterne, puis il s'éloigne et sort du camp par la piste de la tortue noire, qui est le Septentrion, et près de laquelle est le plus haut de tous les hauts camphriers de la forêt, sur quoi se perche une sentinelle lorsqu'un danger menace. L'arbre, aujourd'hui, ne porte aucun veilleur. Le sorcier se hisse jusqu'à la cime et regarde vers le Nord.

Sous ses yeux moutonne la grande houle verte de la forêt. Des vagues de feuillage il ne distingue que les crêtes arrondies et devine les creux sans pouvoir en mesurer la grandeur. Les clairières échappent à sa vue. Au loin, vers l'Ouest, surgit le sommet du mont Tan-Vien, aux flancs duquel nul Européen ne peut vivre. Vien n'a pas un regard vers la montagne sacrée. Ses yeux ne quittent pas la direction du Nord. Regardez. Là-bas, entre deux croupes vertes, trois fumées blanches et épaisses s'élèvent, puis deux fumées noires. C'est ainsi que le village de Dinh-Thuong signale ce qui doit être signalé. Vien a vu et compris. Il descend et rentre au repaire.

— Seigneur, dit-il au Dé Tham, deux hommes viennent vers toi. Ils arriveront dans la journée.

Puis, à reculons, il se retire. Le chef n'a pas sourcillé.

VII. — Un Chinois.

A Mo-trang, dans le haut Yen-thé, un Chinois est arrivé à l'aube de ce 17 mai. Il a présenté aux notables un sauf-conduit revêtu d'un sceau respectable et sans le moindre visa français. Le voyageur demande un guide qui le mènera où il veut aller sans passer par les voies surveillées. Le ly-truong [1] a donné un ordre et le sha-touan, chef des reconnaissances du village, s'est mis en route avec l'étranger.

La piste, à peine visible et, çà et là, effacée par la brousse contourne d'abord un coteau et suit les méandres d'un arroyo qu'on entend couler sur la droite, sans le voir. Sur la gauche, c'est la pente abrupte, le mur verdâtre de la jungle. La lueur glauque qui filtre de la voûte des camphriers, des flamboyants et des manguiers gigantesques, laisse apercevoir, par instants, l'orée de tunnels percés dans le hallier, comme à l'emporte-pièce. Passages de bûcherons ou coulées de fauves. Là où les plantes ont dévoré la piste, le coupe-coupe du guide fraie le passage, et la marche est lente. Puis, en chemin plus libre, les deux hommes reprennent leur allure trottinante, légère et feutrée. Le souci de ménager leur souffle et la sourde angoisse que répand la

1. Le ly-truong est le maire du village.

forêt commandent le silence. La pluie tombe sans répit.

Ils avancent et la jungle du haut Yen-thé, où gîte le tout-puissant Rayé, se fait plus épaisse. Mais le Chinois et l'Annamite que voici savent que le Seigneur Tigre n'attaque pas l'homme avant le crépuscule du soir. Du reste, ils approchent d'un village. Un chien aboie, des cochons hurlent. Le guide s'engage dans un sentier dont une touffe de ronces dissimule l'entrée. Bientôt un autre buisson barre le passage. Il masque un obstacle, une haie de bambous serrés à se toucher. Leur feuillage cache leurs pieds et leurs têtes rejoignent les branches basses des grands arbres. C'est l'enceinte extérieure du village de Dinh-Thuong, enceinte infranchissable au Rayé comme au pirate. Au Rayé surtout car, ici, le pirate trouve souvent porte ouverte et bon accueil.

Il n'est que de longer la palissade jusqu'au point où elle fait place à l'entrée d'un couloir coudé, entre deux barrières de bambous percées de meurtrières et que renforcent des talus noyés dans les hautes graminées.

Les aboiements de chiens invisibles et proches redoublent. Et voici un fossé plein d'eau verdâtre où flottent des lotus blancs rehaussés de touches roses, étrange rappel de beauté en ce lieu d'aspect sinistre. Soudain, à une dizaine de mètres des arrivants, un pont-levis s'abat que cachaient les herbes poussées sous son tablier. Une seconde enceinte se révèle, faite de bambous taillés en

pointe et percée d'une porte qui, pivotant autour d'un axe horizontal, s'entre-bâille, happe les deux hommes et se referme avec un bruit mat. Tout cela comme par magie, car seuls sont visibles deux chiens efflanqués qui grognent sourdement. Sans hésiter, le sha-touan embouque des venelles tortueuses, fangeuses, enchevêtrées et si étroites qu'un buffle frotterait, de ses deux flancs, les cai-nhas aux murs de pisé, épais et sans ouverture, lugubres comme des faces d'aveugles. Et voici en terrain plus ouvert, entre une mare d'eau croupie et un grand banian, la pagode du village. Elle est dédiée à Hung-dao qui fut, au XIIIe siècle, grand général, aide de camp de l'empereur, soutien du trône, généralissime des forces de terre et de mer et qui, sous le règne de Tran-Nhon-Ton, affranchit l'Annam du joug des Mongols maîtres de la Chine. Hung-dao est vénéré de même à Hanoï, à Cao-bang, à Van-yen et en maints autres lieux.

Toute proche de la pagode est la maison commune, le dinh où s'élève l'autel du génie protecteur du village. Dans la salle des banquets rituels, un notable majeur, escorté du crieur public, accueille les étrangers. Quelques mots de palabre, quelques bols de thé, et le maire lui-même, le ly-truong de Dinh-Thuong, s'offre comme nouveau guide. Sa fille a épousé un des pirates de la bande du Dé Tham...

Ce pourquoi, sitôt les voyageurs en route, trois fumées blanches et épaisses, puis deux fumées noires s'élèveront.

A présent, dans la forêt, le Chinois et son compagnon sont aux prises avec une boue gluante. Ils progressent à grand'peine, attaquent au coupe-coupe des bouquets de fougères, d'où s'enfuient les serpents. L'air jamais brassé du sous-bois est chargé des relents de la pourriture végétale, dont la fadeur écœurante est rehaussée, près de certains fourrés, par la puanteur insupportable du chat-tigre. On entend parfois le bruit mou et assourdi d'une fuite éperdue à travers la cépée. En plein jour, les fauves, tous les fauves craignent l'homme. Mais, lorsque retentit le terrible bourdonnement des essaims d'abeilles sauvages, ce sont les hommes qui blêmissent et hâtent le pas. Sur leurs têtes, les tiges des bambous, par millions, entre-croisent leurs stries. Un ruisseau invisible gargouille près d'eux. Les descentes succèdent aux montées sans que jamais la vue s'étende à plus de dix mètres, si bien qu'on jurerait les voyageurs perdus dans la jungle compacte. Mais le guide s'oriente et avance sans hésiter.

Après trois heures de marche pénible, voici soudain une clairière de roches chauves qu'entoure la haute futaie dont on discerne enfin les arbres, dégagés du fouillis tumultueux du sous-bois. Dans toute leur gloire s'élancent les flamboyants à la frondaison de dentelle, aux grappes de fleurs de feu, les faux cotonniers colossaux, les châtaigniers géants, les banians majestueux et graves, piliers sacrés de la cathédrale-forêt, les bananiers dont les feuilles énormes sont en haillons, les tama-

riniers et les hibiscus. Des lianes courent d'un arbre à l'autre comme des haubans et des balancines, assurant la défense contre les formidables typhons d'été.

Mais nul, ici, n'a cure de toute cette splendeur. Un geste du ly-truong arrête la marche et l'Annamite fouille des yeux les abords de la clairière. Faut-il la traverser ou, prudemment, en faire le tour, en restant prêts à se rejeter dans les taillis ? Le repaire de Huu-thué, but que veut atteindre le Chinois, est à présent tout proche, et les sentinelles pirates sont souvent brutales. Malgré quoi, après avoir profité de la halte pour détacher les sangsues de brousse cramponnées par dizaines à leurs corps, les deux hommes avancent dans le découvert. A quelques pas de la lisière d'en face, ils sont arrêtés par un cri :

— Halte ! Jetez vos armes, toutes vos armes.

Il faut obéir. Les coupe-coupe sont posés à terre, ainsi que les revolvers que cachaient les ceintures.

— Avancez maintenant. Un par un.

Le ly-truong avance et, à cinq pas du fourré d'en face, s'arrête derechef sous la menace d'une carabine Winchester.

— Où vas-tu ? demande le porteur de l'arme. Et qui est avec toi ?

— J'accompagne l'oncle Cac-tiou [1] qui apporte à Ong Tham des nouvelles du Nord. Je suis le ly-

1. L'oncle chinois.

truong de Dinh-Thuong, et ma fille est la femme première de ton camarade Lanh Thu.

— Reprends tes armes, frère aîné, et l'oncle avec toi. Tu diras au Lanh Hy, qui est de garde, que Giem t'a reconnu.

Le soleil passe presque au méridien lorsque les deux hommes pénètrent dans le fort. Le doï du poste de l'entrée les a interrogés et désarmés. Accroupis sur la paillote du corps de garde, ils attendent que le grand chef veuille bien les recevoir.

On leur a jeté, comme à des chiens affamés, quelques boulettes de riz gluant et froid. Devant eux, clouées au mur par des fiches en bambou, pendent trois mains fraîchement coupées. Elles ont appartenu à trois miliciens du poste de Nha-nam, capturés quelques jours auparavant. Le Seigneur Tham — qui donc ose dire qu'il est cruel ? — a daigné leur laisser la tête sur les épaules et les a renvoyés. Mais il a gardé leurs mains droites, celles qui ont tenu le fusil... A titre d'exemple.

Ayant achevé sa sieste méridienne, le Dé Tham ordonne qu'on introduise le ly-truong, qui se prosterne et attend, le front dans la poussière.

— Parle, petit frère. Qui amènes-tu ?

— Un Cac-tiou, ô né avant moi. Son nom est Hap-Sung. Il arrive du Nord avec des nouvelles.

— Que dit-il ?

— Les renseignements sont pour toi, Seigneur. Je n'oserais lui demander.

— Lève-toi et écoute. Le moment approche où

mes bannières vont flotter. J'ai besoin de toi et des gens de ton village.

— Tu es puissant, Ong Tham. En quoi le misérable insecte que je suis pourrait-il t'aider ? répond le ly-truong adossé au mur, tête baissée et poings unis devant la poitrine, respectueusement.

— Tais-toi. Les jeunes hommes vigoureux sont nombreux à Dinh-Thuong. Comme ont fait les ly-truong de Phu-khé, de Yen-lé, de Ngo-xa, de Lam-quat et bien d'autres encore, tu vas dire à mon secrétaire Dien-An les noms de ceux qui, le jour venu, devront me rejoindre. Je te laisse le choix, garde pour moi les meilleurs et réserve les imbéciles pour les envoyer aux tirailleurs français. Tu dormiras ici et repartiras demain au lever du jour. Va.

Trois prosternations, la figure au sol, puis l'homme se retire et fait place au Chinois.

Celui-ci a enlevé le chapeau abat-jour qui cachait sa figure. Son aspect est sinistre. Ses deux oreilles ont disparu. Son cou est creusé de vieilles et profondes marques de cangue.

— Ton nom est Hap-Sung. Tu prétends avoir servi sous Hoang-Thai-Ngan, dans le massif du Nui Dong-nai. Dis-tu la vérité ?

D'un geste brusque, Sung découvre son épaule gauche et montre un caractère chinois marqué au fer rouge. C'est le signe de la bande. Se méfiant encore, Tham interroge :

— Qui s'occupait des armes de Thai-Ngan ?

— Un diable blanc, Seigneur, mais il n'était

pas français. C'était un mercenaire étranger, maigre comme une tige de maïs. Il fumait deux taëls d'opium chaque jour.

C'est exact. Un Hollandais, déserteur de la Légion, était armurier de la bande du pirate Hoang-Thai-Ngan, au repaire de Lung-lat. A présent, Tham commence de croire.

— Que viens-tu faire ici ? dit-il. Et pourquoi n'apportes-tu pas un message écrit ?

Le Chinois n'est pas rassuré. Si Tham le prend pour un espion, sa tête va tomber. Pis encore, tout à l'heure, sur le terre-plein du fort, il est passé à côté d'une potence dont il sait l'usage, car il en a vu à Lung-lat l'exacte réplique. C'est la balançoire. On y pend, par les pieds, l'homme qu'on veut torturer et on le balance violemment de manière que sa tête aille, à chaque coup, frotter contre un fort piquet de bambou fiché en terre et qui laboure le crâne jusqu'à un demi-centimètre de profondeur. Quand le supplice a été bien appliqué, on meurt lentement après deux ou trois mois de souffrances. On trouve parfois, dans les villages, des malheureux qui ont survécu. Ceux-là sont fous.

— Je n'ai pas de message, ô grand mandarin, parce que tous nos chefs sont morts ou en fuite. Nous étions, tu le sais, plus de 1.000 fusils dans le Nui Dong-nai. Tout est dispersé. Nombreux sont ceux des nôtres qui se sont soumis aux Français et ont rendu leurs armes. D'autres ont pu rallier ta bannière invincible. D'autres ont caché leurs

fusils pour s'en servir encore. C'est en leur nom que je suis venu t'offrir leurs services. Si tu daignes les accepter, ils viendront ici ou en tel lieu que tu fixeras.

Tham ne répond pas. Il pense. Mieux que ce Chinois peut-être, il connaît les détails de la défaite subie trois mois plus tôt par les bandes qui écumaient le Nui Dong-nai que les Français appellent le Cai-Kinh en souvenir du terrible pirate.

De Sui-ganh à Lang-nac [1], la face orientale du Cai-Kinh domine de sa muraille calcaire la route mandarine qui, peu à peu, devient la voie ferrée. Du Cai-Kinh, les bandes chinoises s'abattaient sur la ligne, dispersaient les coolies, brûlaient les villages, pillaient les convois, enlevaient les Européens isolés. Roty, Bouyer et Fritz Humbert-Droz ont été capturés et menés au repaire de Lung-lat. D'autres Français, voyageurs ou employés des travaux publics, ont été tués. La terreur a régné dans la région... Les bandits, sitôt leur coup fait, disparaissaient, par des sentiers connus d'eux seuls, dans le labyrinthe calcaire, extraordinaire fouillis de mornes abrupts, percés de grottes profondes, empanachés de brousse épaisse, séparés par des gorges en coup de hache avec, çà et là, des cirques bien arrosés et qui auraient été fertiles si les habitants, terrorisés, mourant de misère, avaient osé les cultiver.

Dans tout le massif aux mille cavernes, aux cent

1. Sur cinquante kilomètres environ.

mille fourrés, le chef Thai-Ngan régnait en maître, secondé par le Dé-doc Ca-qui, par Lieou-Tinh, qui se faisait appeler le Dé Ky, et par la veuve de Luu-Ky qui ignorait la peur. Leur repaire, bâti dans le cirque de Lung-lat, passait pour imprenable. Deux ans plus tôt, les Français y avaient subi un échec sanglant.

Or Lung-lat est pris. Thai-Ngan est mort, et ses lieutenants sont en fuite... Cette victoire n'a coûté à nos troupes qu'un tirailleur tué et deux morts de maladie. Elle est l'œuvre de Gallieni, du terrible colonel « Gal », commandant le deuxième territoire militaire. Cela aussi, le Dé Tham le sait et, comme il importe d'être renseigné à fond sur tous les chefs blancs, il interroge plus outre.

— Comment les Français ont-ils pu vous chasser de Lung-lat ?

— Seigneur grand mandarin, psalmodie Hap-Sung, le colonel Gal est puissant. C'est lui qui nous a attaqués. Ceux qui l'ont vu disent que sa face est comme celle d'un vieux Doc-Hoc [1] très expérimenté. Il n'est pas ventru et gorgé de viandes. Il est mince comme ceux qui mangent du riz. Son regard est terrible. Le lettré de Thai-Ngan, homme très vieux et très sage, qui connaît les sept traités de l'art de la guerre, disait que Ong Gal, chef au pinceau plus redoutable que son sabre, connaît le grand et le petit, le fort et le faible, le peu et le beaucoup, le pesant et le léger, le loin et le près,

1. Chef de l'enseignement.

et sait mettre en ordre et arranger au mieux, selon les circonstances, les trois, les cinq et les deux de toutes espèces [2]. En vérité, ce chef a tout changé. Surprendre ses mots d'ordre était impossible et nous ne pouvions entendre ses soldats s'approcher, car leurs souliers étaient garnis de paille, leurs clairons se taisaient et pas une voix ne troublait le silence. Les ennemis sont arrivés à la fois par toutes les routes qui conduisent au cirque de Lung-lat.

» Nous avons dû fuir à travers les bois, talonnés par les soldats et les partisans armés. Il a fallu achever nous-mêmes nos blessés et enterrer leurs corps qui auraient révélé la direction de notre fuite. Dans une seule nuit, quarante-deux des nôtres sont morts. Partout nous tombions dans des embuscades tendues par les villages sur l'ordre du redoutable Gal. Les habitants de Bac-son et de Tri-lé nous ont tué huit hommes un jour et, le lendemain, ils ont encore apporté aux Français sept têtes des nôtres. Partout nous étions trahis. Les gens de Vu-dic, de Vu-son et de Vu-lé étaient les plus acharnés contre nous. Ceux de Vu-dic ont blessé notre grand général Thai-Ngan, et, deux jours après, il mourait à Duy-cai. Du coup, tous les chefs de canton et tous les chefs de villages ont demandé au colonel Gal des fusils pour tirer sur nous, et ceux des nôtres qui avaient pu rester cachés dans le pays ont dû s'enfuir. Toi seul, Ong

2. *Règles de l'art militaire*, par SE-MA-JANG-KIN.

Tham, peux nous venger et nous sommes prêts à te suivre.

— Où sont les Français que Thai-Ngan avait capturés ? demande le Dé Tham

— On prétend qu'ils sont à Ké-thuong, chez Ong Ba.

Le fait est exact : Roty, Fritz Humbert-Droz et Bouyer sont au repaire de Ba-Ky, pirate soi-disant soumis, mais qui n'a pas hésité à accueillir dans son fief du haut Song-Cau, des fuyards du Cai-Kinh et les trois prisonniers français. Par contre, le puissant Luong-tam-Ky, épouvanté par la rudesse des coups qu'a portés Gallieni, a refusé aux pirates fugitifs l'accès de son territoire. Le Dé Tham, lui, ne craint guère en ce moment l'attaque de l'invincible Gal. La saison des pluies arrête les opérations d'envergure. Pourtant, d'autres surprises sont possibles.

— Je te prie, Ong Tham, reprend Hap-Sung, de considérer ma situation et celle de mes frères.

— Qui donc, répond le grand chef, les empêche de regagner les montagnes du Cai-Kinh ?

— Le chemin leur est barré, ô Seigneur très âgé, et puis, avant de quitter la région, Gal le méfiant a organisé partout des postes de soldats [1]. N'oublie pas qu'aujourd'hui tous les villages de là-bas sont contre nous. Dois-je dire à mes frères de rester au travail sur le chemin de la voiture à feu ?

1. Sept nouveaux postes au Cai-Kinh, dans la région de Lung-lat.

C'est là qu'ils gagnent à présent le riz qu'ils mangent.

De fait, après la victoire de Gallieni au Cai-Kinh, les contremaîtres de la voie ferrée ont vu subitement l'effectif des coolies se grossir d'hommes vigoureux et adroits, pirates en chômage dont la plupart s'éclipsaient des chantiers sitôt qu'un chef de bande réclamait leurs services.

— Retourne auprès de tes compagnons, répond le Dé Tham au Chinois. Je leur ferai bientôt savoir ma volonté. Pars sans attendre et sans parler à qui que ce soit.

Deux heures avant la nuit, Hap-Sung a quitté le repaire.

Tham ne veut plus de renforts chinois. A les recevoir sans compter, sa bande finirait par être submergée par les Cac-tiou. Le jour où ils seraient en force, ils n'hésiteraient pas à abattre le chef tonkinois pour le remplacer par un des leurs. Qui sait si Hap-Sung lui-même n'est pas venu ici, à Huu-thué, pour espionner ? Ce Chinois sait bien qu'un de ses compatriotes, honnête marchand de Phu-lang-thuong, tient bureau de placement pour les pirates... Les Chinois sont gens de toutes traîtrises et, à bien y réfléchir, il est, dès à présent, prudent d'infuser à la bande du nouveau sang d'Annam.

Le Dé Tham ordonne alors d'alerter les villages amis. Dans huit jours, ils devront fournir des hommes et des armes. Puis le chef enjoint à Dien-An d'écrire deux lettres. L'une est pour le chef du

poste de Bo-ha, elle marque que Tham est, comme toujours, prêt à se soumettre aux Français, son seul désir est de vivre en paix sur la terre qui est sienne... L'autre lettre est pour Tchang-Chai-Jin, Chinois de Long-tchéou, agent de Thuyet, ex-régent de l'empire d'Annam, lequel vit près de Canton et ravitaille au besoin les pirates du Tonkin en argent et en munitions [1].

VIII. — Ba-Phuc.

Le soleil, dans l'Ouest, est déjà très bas lorsque le doï de garde pénètre chez le Dé Tham et rend compte. Les sentinelles de la forêt annoncent l'arrivée du très vieux et très respectable Ba-Phuc.

— Qu'on le reçoive comme un chef très vénéré, ordonne Tham.

Or ce chef très vénéré a fait, il y a trois mois tout juste, sa soumission aux autorités françaises de Bac-ninh. Il a livré 76 fusils, dont 54 à tir rapide... Une partie de sa bande s'est rendue avec

1. Lors du guet-apens de Hué (4-5 juillet 1885), l'empereur Ham-Nghi s'enfuit avec son ministre Ton-That-Thuyet, puis s'installe dans la haute vallée du Song-giang, d'où Thuyet dirige l'insurrection qui gagne bientôt tout l'Annam. Les rebelles sont matés en 1887. En novembre 1889, Ham-Nghi est capturé et envoyé en Algérie. Thuyet, réfugié en Chine, coalise contre nous les bandes de la région de Cao-bang, déclenche l'action du Dé Kiou, du Doc Ngu et de Cam-ba-Thuoc, et soutient toutes les bandes.

lui. Les autres sont venus ici, à Huu-thué grossir la troupe du Dé Tham. Le père adoptif et le fils adopté sont à présent, semble-t-il, des adversaires.

Devant le tong-doc de Bac-ninh, le vieux Ba-Phuc a fait très humblement les grands laï, sept fois prosterné, le front dans la poussière. Jeune et plein d'orgueil, fils adoptif du kinh-luoc [1], chevalier de la Légion d'honneur, riche et puissant, possédant dans ses écuries 80 chevaux pour les courriers, le tong-doc est Lé-Hoan, ennemi mortel du Dé Tham, qui, lui, n'a pour soutenir la lutte dont sa tête est l'enjeu que ses fidèles, sa forêt du Yen-thé... et sa ruse.

« Aujourd'hui, c'est dans ma maison qu'il vient », pense le Dé Tham en revêtant une tunique de cérémonie et rajustant son turban plat sur sa tête rasée.

Et il évoque la précédente rencontre, laquelle date de six semaines. Ce jour-là, Tham, invité par son père adoptif, s'est rendu à Luoc-ha, afin d'avoir un nouvel entretien — un de plus — touchant les conditions de sa soumission possible. Réception de cérémonie. Le tong-doc a délégué un de ses mandarins pour faire, au coureur de brousse, un honneur dont celui-ci a déclaré, dès son arrivée, qu'il ressentait tout le prix. Comme il sied, devant que d'entrer en conversation, on a offert le thé du Luc-nam, fait de fleurs desséchées au parfum délicieux. Le vieux Ba-Phuc a tendu lui-même à son

1. Vice-roi du Tonkin.

hôte une des tasses qu'un serviteur présentait sur un plateau de laque. Une tasse comme toutes les tasses, une cai-bat de porcelaine fine. Tham l'a saisie en s'inclinant très bas et l'a tendue au propre secrétaire de Phuc, lequel, ayant bu, est tombé mort. Et Tham a manifesté une grande pitié devant l'accident inexplicable... Et, tandis que les uns admiraient — en secret — l'intelligence du Dé Tham invulnérable, d'autres ont songé que sans doute un signe de Phuc, un imperceptible tressaillement, un clignement de paupières, que le délégué du tong-doc n'avait pu voir, avait mis le pirate en garde contre le péril. De sorte que l'ordre de Lé-Hoan avait été exécuté... sans l'être. Diplomatie jaune. Peut-être Ba-Phuc a-t-il pensé que Tham eût pu choisir une victime autre que ce malheureux secrétaire. Mais pourquoi cet homme a-t-il bu le thé mortel ? Il ignorait, direz-vous, l'existence de la tasse empoisonnée, et, seuls, Ba-Phuc et le mandarineau envoyé par le tong-doc étaient dans le secret. C'est possible, mais l'excès d'honneur que faisait à ce lettré, chétif ver de terre, le grand Dé-Doc Tham aurait dû lui paraître étrange. Devant une telle faveur, un homme intelligent eût, d'émotion, laissé choir la tasse. Et c'est perdre son temps que de déplorer le trépas d'un imbécile. Réflexions salutaires, surtout lorsqu'on les ensevelit en soi-même, profondément. Ce que firent, avec prudence, tous les assistants. Mais, ce jour-là, les pourparlers concernant la soumission du Dé Tham n'ont pas abouti.

Trois coups de fusil, salve d'honneur saluent Ba-Phuc au moment où il franchit l'enceinte intérieure du repaire. Les pirates de garde, rangés, présentent les armes à la française. Le doï qui les commande est Thong-Luan, fils du frère aîné de Phuc. Devant son neveu qui, plus de quinze années durant, combattit et pilla à ses côtés, le vieux chef maigre et ratatiné, — 67 ans dont 40 années de piraterie active — s'arrête un instant.

— Je repartirai dans la nuit, dit-il, tu veilleras toi-même à ce que ma route soit libre. Ceci est pour toi seul.

Le vieillard a parlé à voix sourde, car voici venir, saluant très bas, Doc-Thu, Linh-Tuc, Thong-Tru et d'autres lieutenants du Dé Tham. Ba-Phuc semble ignorer leur présence. Sur son passage, la foule des pirates s'incline. Nombre de ces hommes pleins de force tremblaient, il y a trois mois, sous le regard de ce vieillard qui semble prêt à tomber sous le moindre souffle. Tous savent que, soumis aujourd'hui aux Français, il peut demain reprendre le maquis. Peut-être est-ce dans cette intention qu'il est ici ce soir, ce Ba-Phuc qui fut lieutenant du grand Cai-Kinh et nommé plus tard, par les chefs pirates, généralissime de toutes les bandes du Yen-thé, lors de l'assemblée de l'entr'aide à Dzinh-Tep[1].

A cheval, il est venu de Bac-ninh, jusqu'au point où il a fallu quitter la route pour les sentiers

1. Voir ci-dessus page 16.

de la forêt. Quatre serviteurs l'accompagnent. Trois sont armés de coupe-coupe et portent les bagages : besaces de rotin tressé et mallette chinoise cloutée de cuivre et cadenassée. Sur l'épaule du quatrième Phuc s'appuie, comme exténué. Mais le Dé Tham, qui, selon la politesse, attendait un peu au delà du seuil de la salle de réception, se précipite. Ne sied-il pas que Ba-Phuc, le très âgé, ait ici comme soutien son fils très humble et très obéissant ?

IX. — Sur le lit en bois de gou... et dessous...

La nuit est venue. Nuit gluante. La pluie fait trêve. Une brise chaude joue dans les bambous des trois enceintes et apporte le parfum des fougères de la forêt. Par milliers, les lucioles dessinent leurs trajectoires de feu. Par millions, tournoient les moustiques. La terre sue. Tout est calme dans le repaire.

Sur le grand lit fait d'un seul bloc de gou noir et poli, le Dé Tham et Ba-Phuc sont étendus face à face. Leurs têtes reposent sur les cai-goi souples et frais, faits de fibres de bambou tressées. Un long plateau en bois de trac violacé sépare des deux hommes et porte les pipes, la lampe et les accessoires de la fumerie. La fumée grise embrume la chambre pleine du parfum lourd de l'opium de Chine, drogue de contrebande que fournit Song-

Soi, Chinois de Phu-lang-thuong, lequel la reçoit en des bouteilles de bière cachetées.

Depuis plus de trois heures le père adoptif et le fils adopté fument, ne s'interrompant que pour gratter le dross du fourneau de terre brune de la pipe de bambou ou du fourneau de jade de la pipe d'ivoire très vieille et très brunie, don de Luong-tam-Ky. Depuis plus de trois heures, en des phrases polies et rares les deux fumeurs ont échangé des nouvelles sans importance. A présent, leurs voix sont plus sourdes et plus rauques. Dix fois déjà, Tham a remercié son père de l'honneur insigne qu'il en a reçu ce soir et le vieillard a affirmé sa joie d'avoir retrouvé son fils en force et en santé. Il dit à présent que son bonheur serait grand si ce fils consentait enfin à vivre en paix avec tous, sans avoir à craindre sans cesse une attaque des Français.

— Ne penses-tu pas, ajoute-t-il, que nombre de tes fidèles se réjouiraient du calme reconquis ?

— Plusieurs ont servi sous ta bannière, ô père très âgé, répond le Dé Tham. Et, quand tu t'es soumis, ils sont venus d'eux-mêmes grossir ma troupe...

Ce blâme indirect ne semble pas émouvoir Phuc, qui, pourtant, est ulcéré lorsqu'il songe que les meilleurs de ses compagnons d'armes ne sont plus à lui, lorsqu'il songe qu'il fut, au Yen-thé, un vrai roi tout-puissant. Aujourd'hui, Tham est le seul maître de la forêt, maître aussi de le garder, ici,

comme otage, si l'idée lui en traversait la tête. Lentement, le vieillard aspire une nouvelle pipe, la trentième peut-être, puis, courtoisement, en prépare une pour le Dé Tham et reprend :

— Les jeunes préfèrent la bataille aux travaux de la rizière. Puisque telle est leur volonté, ils ne pouvaient choisir un général plus expérimenté que toi.

— Toute mon expérience, je l'ai acquise grâce à tes enseignements, ô très sage, répond Tham. Et ta présence ici, ce soir, me donne l'espoir de te voir nous guider de nouveau dans les chemins où tu as conquis une renommée qui égale celle du grand Kinh.

Quatre pipes encore, — deux pour chacun — puis un long silence et Phuc répond :

— Je suis très vieux et très fatigué. Je n'aspire plus qu'au repos en attendant la mort. Je suis las de combattre. Bien avant l'arrivée des envahisseurs blancs, déjà je me battais contre les pillards venus de Chine. J'étais riche alors, j'avais des rizières nombreuses et des serviteurs.

Quatre pipes, puis :

— O mon père très âgé, reprend le Dé Tham, tous ici nous sommes tes serviteurs, plus nombreux chaque jour et plus forts. Les queues de rat[1] qui servaient sous Thai-Ngan et que les Français ont chassés de Lung-lat sont venus à moi, tu le sais. D'autres viendront encore. Un messager

1. Chinois.

arrivé de la région de Ké-thuong me l'a dit. Il est reparti leur porter ma parole.

Depuis des heures, Ba-Phuc attendait ces mots. Maintenant il commence de dresser son plan de bataille. Il s'agit d'endormir la méfiance de Tham afin que le vrai sommeil suive.

Des pipes encore, nombreuses. La lampe chinoise du plafond disparaît dans un halo de brume, puis s'éteint, faute d'huile. Les yeux du Dé Tham commencent de papilloter, mais Phuc sait bien que c'est l'instant où l'ouïe, aiguisée par la drogue, atteint son extrême finesse. Lorsque les grenouilles interrompent, pour un moment, leur tumulte d'amour, il perçoit lui-même et reconnaît les cent mille bruissements de la forêt proche et distingue aussi le battement cadencé que font les esprits mauvais, les diables, les ma-coui qui dansent sur le terre-plein du fort. Tham, plus jeune et toujours aux aguets, se défiera de tout mouvement insolite. Mais le vieillard a tout préparé. Et, d'une voix presque imperceptible, il murmure :

— Un messager. Son nom est Hap-Sung, je crois.

— Oui, Hap-Sung. Tu n'ignores rien, ô très vieux !

Soudain, le Dé Tham réfléchit. Ce Chinois, que le ly-truong de Dinh-Thuong a conduit jusqu'ici, pourquoi n'a-t-il pas demandé un guide pour repartir ? Il est trop tard pour lancer quelqu'un à sa poursuite. Le chef pirate a soudain la sensation d'une embûche. Bah ! Il sera vite renseigné. A moins que... Mais Ba-Phuc parle encore :

— Hap-Sung a menti. Il n'est pas reparti vers Ké-thuong. Je l'ai rencontré sur la route de Bac-ninh...

Tham va répondre. Lui tendant une pipe toute prête, le vieillard reprend :

— Hap-Sung était un espion. Il n'espionnera plus. Son corps est dans un buisson au bord de la route. Le Seigneur Tigre s'en chargera. Et j'ai apporté sa tête.

— La verrai-je ? dit Tham, fort tranquillement.

Ayant voluptueusement aspiré une nouvelle pipe, Phuc se lève péniblement, un peu trop péniblement peut-être pour un vieux fumeur comme lui. Le voilà près d'un des sacs que portaient les serviteurs, un sac tout maculé de taches brunes. Accroupi, il s'embrouille dans les nœuds compliqués des ficelles de rotin.

Tham a fermé les yeux. Il écoute. Tiens, le vieux ouvre aussi la mallette chinoise, la clé a crissé, oh, très légèrement dans la serrure. Le pirate entrebâille à peine les paupières et ne voit que le dos maigre arrondi et les épaules étiques du vieillard. Doucement, tout doucement, le Dé Tham, passant la main dans la fente latérale de son cai-ao de soie noire, saisit le revolver accroché à sa ceinture. Il est prêt à faire feu au moindre geste suspect de l'autre. Mais comment l'autre oserait-il un tel geste ici ? Les embûches sont plus complexes en pays d'Annam...

— Je n'y vois pas clair, murmure Phuc. Je suis très vieux.

Et, ce disant, il pousse vers le lit de camp la mallette de laquelle il tire tout simplement une boîte de cigarettes. Puis, du sac, il extrait une tête noire et verdâtre, une tête coupée, mal coupée d'ailleurs : le cou est tout déchiqueté... Il s'en excuse :

— Mon serviteur Nam n'est pas très adroit et le coupe-coupe n'était pas aiguisé.

Cette fois, le Dé Tham a ouvert les yeux. Il saisit par la longue natte l'ignoble trophée et l'approche de la petite lampe à opium. La faible lueur lui suffit pour reconnaître la tête, tête sans oreilles, tête de Hap-Sung. Il se lève alors et, toujours par la longue natte, accroche la boule sinistre à une cheville de bambou, en face du lit de camp, bien en vue.

Quelques secondes ont suffi, pendant lesquelles il a tourné le dos à Ba-Phuc. Le vieillard, doucement, tout doucement et sans rabattre le couvercle, a poussé la mallette chinoise sous le lit. Tout est prêt maintenant...

Le père adoptif et le fils adopté sont derechef allongés, côte à côte. Seul le grand plateau les sépare et, sans doute aussi, de très vieilles et solides rancunes...

— Fumons, dit le Dé Tham. Merci, mon père très âgé. Tu es plein de force et d'expérience. A rencontrer Hap-Sung sur la route de Bac-ninh, j'aurais, avec ma faible cervelle, supposé qu'il s'était égaré. Il était reparti sans guide...

— Mais, répond Ba-Phuc, j'ai trouvé ceci dans sa ceinture.

Et, des plis de son turban, il tire un papier crasseux, un plan du repaire... peut-être dessiné par Phuc lui-même à l'avance et à toutes fins utiles, peut-être remis par un des Chinois d'ici à Hap-Sung, tandis que le Dé Tham interrogeait le ly-truong. Demain, les coups de rotin vont pleuvoir sur les épaules des hommes de garde qui ont mal surveillé les gestes du Chinois sans oreilles. Tham a bien envie d'interroger sur-le-champ le doï qui les commandait. Mieux vaut réfléchir encore.

— Quand mes soldats et les Cac-tiou d'ici auront bien vu cette tête de maudit, je l'enverrai à Bacninh pour l'exemple.

Ba-Phuc, alors, sourit.

Ba-Phuc sourit. Il songe qu'une autre tête, celle du Dé Tham, pourrait bien, avant peu, être promenée dans la région, toujours pour l'exemple. Muselier, résident de France à Bac-ninh a résolu d'en finir tout de suite avec le Dé Tham. Et le tong-doc Lé-Hoan est las de négocier avec ce pirate qui vient d'avoir le toupet d'offrir sa soumission à condition qu'on lui laisse toutes ses armes et que les troupes françaises, les tirailleurs et la milice évacuent tous les postes du Yen-thé.

Ba-Phuc sourit. Il sait qu'en cet instant même, je veux dire le 18 mai, à 2 heures du matin, Lé-Hoan est au village de Luoc-ha, à 10 kilomètres du repaire, avec toute une troupe de miliciens, prêts à l'attaque. Ailleurs, tout près, sont massés des partisans armés. Ailleurs encore, des tirailleurs tonkinois se préparent à bondir, commandés par

un capitaine français. Au total 450 fusils et un canon.

Ba-Phuc n'ignore pas que ces 450 fusils, même augmentés d'un canon, n'ont aucune chance de venir à bout des 300 pirates de Tham à l'abri des terribles enceintes aux feux triplement étagés et cachées par la forêt complice. Il sourit quand même, car le Dé Tham a contre lui une force bien plus redoutable que tous ces assaillants. Cette force c'est Ba-Phuc lui-même, tout vieux, tout cassé, tout chétif, Ba-Phuc qui va agir...

X. — La bombe.

La pluie a cessé. De nouveau la brise souffle.

La nuit s'avance. Il est temps de dormir. Soudain, la petite lampe à opium commence de grésiller, elle va mourir. Ba-Phuc saisit la burette pour refaire le plein. Mais il est très vieux, sa main tremble et la toute petite lueur s'évanouit... Tham caresse à nouveau son revolver. Inutile, voyez, déjà le vieillard a enflammé une allumette, le dommage est réparé. A la flamme ressuscitée le Dé Tham allume une cigarette. La fumée de l'opium, décuple l'arome du tabac. Une tasse de thé. Décidément Tham ne dormira jamais...

Chose étrange : on jurerait que, dans le petit pot de corne, le niveau de l'opium a monté... Peut-être Ba-Phuc a-t-il tout à l'heure, avant de rallumer

la lampe, remplacé le récipient presque vide par celui-ci... Nous allons bien voir.

Tham absorbe une pipe que lui tend le vieux. La boulette bien cuite, bien luisante, fixée au centre du fourneau, est grosse comme un pois chiche. Aucun goût suspect, mais, tout de suite, les jambes de marbre, les épaules lourdes, les paupières de plomb. Oh ! oh ! la drogue serait-elle droguée ? Attention... Mais non, regardez, Phuc, lui aussi, aspire, d'un seul coup, une pipe plus grosse encore... Le Chinois qui a préparé la mixture lui aurait-il donné un antidote neutralisant le narcotique dont la pâte noire est imprégnée ? Mais a-t-on vraiment mêlé un narcotique à l'opium ?

Encore des pipes. Mais Tham n'en peut plus. L'opium qu'il n'arrive plus à aspirer d'un trait se calcine sur le fourneau et bouche l'orifice. A coups patients de l'aiguille longue et mince, Phuc perce et reperce la boulette. Mais le pirate est à bout de souffle. Vaincu par le sommeil, il tend, vers une cai-bat de thé que le vieux lui présente, une main qui retombe, inerte.

Le Dé-Tham dort.

Ba-Phuc ne bouge plus... Un quart d'heure... Silence. Dehors, grenouilles et grillons ont cessé leur vacarme, apeurés par la brise qui force. Une dure rafale secoue la cai-nha. La tête pendue au mur dodeline de droite et de gauche comme en une silencieuse dénégation. Tham dort toujours.

Ba-Phuc, à présent, risque un geste. A la flamme

de la petite lampe, il allume une cigarette. Elle baisse, cette flamme. Qu'importe puisqu'à présent Tham ne fume plus... ne fumera jamais plus, sans doute. Il dort, immobile comme un mort. Plus qu'un mort, car, voyez, la tête coupée, elle, remue encore...

Ba-Phuc est debout. Un chat serait plus bruyant que cet homme. Il rajuste son turban sans quitter des yeux le pirate endormi. Puis il s'accroupit, pour chercher ses sandales peut-être. Sa main droite, qui tient sa cigarette, disparaît une seconde sous le lit de camp. Tham n'a pas bougé.

Ba-Phuc ouvre la porte et s'éclipse. Le Dé Tham est seul.

Sous le lit de camp, un sifflement continu, discret, comme d'une très petite fusée qui se consumerait lentement, un tout petit bruit que couvrent les hurlements du vent...

La petite lampe s'est éteinte. Qu'importe, puisque le Dé Tham dort toujours ?...

Ba-Phuc, à présent, est sorti de la maison du chef. Le voici sur le terre-plein du fort. La lune, que les nuages masquent et démasquent, éclaire par instants sa silhouette étique. Il fait le tour de la bâtisse sous le vent de laquelle sont blottis deux de ses serviteurs.

— Où sont les autres, interroge-t-il ?

— Ils ont joué au ba-quan et sont restés au corps de garde. Ils fument ou ils dorment.

— Partons sans eux. Ong Tham m'a confié une mission qu'il faut accomplir très vite. Demain,

nous reviendrons ici. Ils garderont nos bagages...

Et Ba-Phuc de courir. Il pense que trois minutes sont déjà écoulées. Dans sept minutes exactement, il faut être hors du fort, hors d'atteinte... Voici la porte intérieure de l'enceinte. Elle accède à un couloir en double chicane, bordé de palissades, gardé par des sentinelles et débouchant dans une demi-lune qui couvre l'accès du repaire. Mais, fidèle au rendez-vous, le doï Thong-Luan est là et empêche les hommes de veille d'arrêter le vieillard. Le voici dehors. Et toujours courant :

— Hai, dit-il à un de ses serviteurs, la lune est assez claire pour que tu puisses reconnaître sans peine la route de Luoc-ha.

— La chose est facile, ô grand mandarin. Je pourrais suivre cette route par nuit noire.

— C'est bien, répond Phuc. Tu iras à Luoc-ha avec Nam. Je vous suivrai de loin, je ne puis plus aller vite. Ne vous écartez pas du chemin, à cause des piquets empoisonnés.

— Faut-il partir tout de suite ?

— Attendez...

Le sentier que suivent les trois hommes s'enfonce dans la forêt, Ba-Phuc ralentit l'allure. Il écoute...

Dix minutes ont passé depuis qu'il est sorti de la demeure du Dé Tham. D'autres minutes s'écoulent, très longues. Ah !... Voici...

Une détonation sourde. On dirait d'un coup de canon étouffé. Une faible lueur au delà des arbres. Puis silence.

Sous le lit en bois de gou, la mallette chinoise, bourrée d'explosif, vient de sauter.

— Courez maintenant, dit le vieillard à ses serviteurs. Courez de toutes vos forces. A Luoc-ha dites simplement au seigneur Lé-Hoan : « Ong Phuc t'avertit que la chose est faite ».

Et, venant ainsi de supprimer son fils adopté, le père adoptif suit à petits pas tranquilles le chemin sur lequel détalent ses deux serviteurs.

XI. — L'ATTAQUE DU FORT DE HUU-THUÉ.

3 heures 1/2 du matin. Vers le ciel, au-dessus de Luoc-ha, montent trois fusées — deux rouges et une blanche.

C'est ainsi que le tong-doc Lé-Hoan dit aux colonnes: « Dé Tham est mort, les pirates n'ont plus de chef, le repaire de Huu-thué est à vous ».

Il n'est plus que de s'en emparer.

« En avant ! » disent aussi les trois fusées. Alors, viennent du Sud-Ouest, à travers la forêt, 200 miliciens de Bac-ninh avec l'inspecteur Lambert et 200 partisans avec le garde principal Trouvé. Et, du Nord-Ouest, accourt le capitaine d'infanterie de marine Toquenne, à la tête du détachement de Nha-nam : 50 marsouins et tirailleurs, et le canon.

Montée par le résident Muselier, l'opération

doit réussir, puisque le Dé Tham est mort... On attaquera au lever du jour.

Tout près du repaire sont Lang-leo et Lang-mac, hameaux fortifiés. En pleine nuit, les miliciens y pénètrent et les trouvent évacués. La bombe de Ba-Phuc a donné l'éveil aux pirates. Sentant l'attaque imminente, ils ont abandonné leurs avant-postes et rallié le fort.

Quatre ans plus tôt, Lang-leo et Lang-mac avaient servi de point de départ à trois assauts de nos troupes. Tous avaient échoué. Mais, quatre ans plus tôt. celui qui était l'âme de la défense était vivant, Aujourd'hui, le Dé Tham est mort. Les trois fusées l'ont dit.

La nuit va finir. Des rives de l'arroyo Ngoi-Sat, qui couvre le fort dans le Nord-Est, d'un fossé naturel infranchissable en cette période des hautes eaux, monte le cri des courlis annonçant l'aube. L'ombre vire du noir au gris sombre et brusquement le lever du jour, embrumé d'humidité tiède, fait taire les engoulevents et les coqs de pagode qui, de leurs clameurs, s'évertuaient à refouler l'obscurité et ses fantômes.

Entre les troncs d'arbres géants, à travers le réseau serré de lianes et d'arbustes où le coupe-coupe taille la route, les assaillants se faufilent. Le repaire est proche, car voici déjà des piquets empoisonnés et des trous de loup que la broussaille dissimule. Les ceintures bleues des linhs[1],

1. Les linhs sont les miliciens.

les ceintures rouges des tirailleurs font tache dans la verdure sombre. Bientôt la palissade extérieure du fort arrête les avant-gardes qui butent contre la barrière invisible, noyée dans les frondaisons. Les sabres d'abatis attaquent aussitôt l'obstacle.

Il est construit dans un creux, ce fort de Huuthué. Autour de lui, le terrain se relève en bourrelet et le cache. Les premières brèches taillées dans la palissade laissent voir le glacis, zone de quelque cinquante mètres, débroussaillée et semée de piquets dardés et de trous de loup. Au delà s'élève l'enceinte, talus presque à pic, hérissé de grands pieux épointés et percé de meurtrières. Soudain, du fort, une voix s'élève :

— Ne tirez sur ces chiens que quand ils seront tout près.

Amplifié par un grand porte-voix, l'ordre est quatre fois répété pour les quatre faces de l'enceinte.

D'ordinaire, le Dé Tham, seul, commande et ce n'est pas lui qui a parlé. Ceux qui connaissent sa voix redoutable ne s'y trompent pas.

— Ong Tham est mort! Ong Tham est mort! répètent-ils.

Et les coupe-coupe de mordre de plus belle les durs bambous de la palissade. Et voici un coup de canon. La pièce venue de Nha-nam est au travail.

Puis, la barricade largement ébréchée, c'est l'assaut, tout de suite fauché par les salves de tireurs

invisibles. Bien ajustées, elles abattent d'abord les blancs qui chargent en tête. Le garde principal Trouvé tombe, l'artère fémorale coupée, et meurt exsangue. L'inspecteur Lambert est frappé. Le résident Muselier, au plus fort du feu, reçoit une balle dans la cuisse. Des marsouins, des artilleurs s'affaissent, sanglants. Dix-huit Annamites, dont six tués, gisent sur le glacis.

Les Français mis hors de combat, l'attaque est coupée net. Partisans et miliciens font demi-tour, regagnent le hallier protecteur que fouillent les balles des pirates.

On n'a pas vu un seul des défenseurs du fort, mais l'un d'eux crie :

— Vous avez tué notre grand chef, nous nous battrons jusqu'au dernier.

Nouvelle attaque trois jours plus tard. Un renfort de 150 soldats est venu de Phu-lang-thuong. Le repaire est enlevé. Sans peine, car il est vide. La bande a disparu dans la forêt truquée.

Sur le terre-plein du fort, bien en vue, deux corps décapités. Des cochons noirs dévorent leurs entrailles. Ba-Phuc, qui a suivi l'attaque, croit reconnaître les deux serviteurs qu'il avait laissés dans le repaire. Il a raison. Le soir même, à Bac-ninh, il trouvera leurs têtes proprement déposées sur son lit.

Qu'importe ! Ba-Phuc a pu voir aussi que sa bombe a fait merveille. La cai-nha du Dé Tham n'est plus qu'un tas de décombres noircis. Des miliciens et des partisans ont, de leurs yeux, vu

sortir du fort un cercueil escorté de femmes hurlant rituellement et endeuillées de blanc. Comme il sied, nul n'a tiré sur le cortège funèbre.

Ba-Phuc, père adoptif, discrètement se réjouit du trépas du fils adopté.

DEUXIÈME PARTIE

—

RAPT ET SOUMISSION.

I. — Tham est vivant.

Le Dé Tham n'est pas mort.

Il est né sous le signe de l'étoile Thuy-Tinh. Il porte sur lui la pierre de jade qui préserve des blessures. Il est invincible, invulnérable. Sa maison peut sauter cent fois, cent fois il échappera à la mort. Les génies en ont ainsi décidé.

Et Tham sait aider les génies.

Peut-être s'est-il assoupi, tandis que Ba-Phuc s'enfuyait après avoir allumé la mèche de la bombe. Peut-être a-t-il vu...

La mèche était de longueur telle qu'elle devait, au bout de dix minutes, faire éclater l'engin. Dans la forêt, Ba-Phuc a attendu l'explosion plus d'un quart d'heure. Et puis tout a sauté. Et Tham est vivant.

Revenons près de lui à l'instant que Ba-Phuc vient de s'éclipser. Comme un fauve inquiet, Tham a sans doute flairé le danger dans son sommeil. Il ouvre les yeux... La lampe à opium est éteinte. Nuit... Silence... Ba-Phuc sans doute est endormi. Tham étend le bras, par-dessus le plateau en bois de trac. Il tâte, cherche le corps du vieillard. Rien... Et, ainsi penché, soudain il voit...

Il voit le bord du lit en bois de gou se dessiner nettement : ligne sombre qui contraste avec le sol de la cai-nha que quelque chose éclaire... oh! à peine. Une très faible lueur rougeâtre et clignotante. Et, à travers les relents d'opium, monte l'odeur du salpêtre en feu...

Tham bondit, regarde... Sous le lit, un point rouge : la mèche. Il l'écrase entre ses doigts, puis rallume la petite lampe et, trois minutes durant, réfléchit. Enfin, il hèle une sentinelle et l'envoie réveiller le Dé Huyn, le plus fidèle des lieutenants, lequel commandera en l'absence du chef. Car Tham va disparaître et il faut que tous le croient mort... Seul Huyn connaîtra la vérité. Ayant écouté les ordres, ce dernier s'éloigne et, dans l'instant, fait évacuer toutes les cai-nhas voisines de celle du grand chef.

Resté seul, le Dé Tham, ayant caché sous sa tunique la tablette de ses ancêtres et une boîte de boulettes d'opium, se glisse sous le lit en bois de gou.

Dix secondes plus tard, la mèche, rallumée, fuse derechef. Mais, sous le lit, on chercherait en vain le

pirate. Par une issue secrète creusée sous la cai-nha il a disparu et, lorsque, quelques minutes plus tard, la mallette chinoise explose, le Dé Tham est déjà en pleine forêt.

Après l'attaque du 22 mai, une fois le repaire évacué, la bande se disperse. Le tong-doc Lé-Hoan poursuit de son mieux les groupes qui lui échappent toujours. Des deux côtés le sang coule. Puis le calme s'établit au Yen-thé. Les pirates ont filé vers le Nord-Ouest vers la province de Thai-Nguyen où ne sévit point le tong-doc Lé-Hoan, où sont établis dans leurs fiefs les soumissionnaires Luong-tam-Ky et Ba-Ky. Le Dé Tham se cache dans ces parages. Cinq villages le voient passer et très vite, Sestier, résident de Thai-Nguyen, énergique et avisé, dépiste le fuyard et prévient tout le monde. Le Dé Tham est vivant...

Au mois d'août, Tham regagne la province de Bac-ninh. Caché dans un village, il regroupe ses hommes et attend une bonne occasion. Au début de septembre, son ami Bang-Kinh lui amène 50 hommes solides et aguerris.

Bien installé dans ses propriétés sises entre la voie ferrée et le Song-Thuong, à la hauteur de Voi, ledit Bang-Kinh, pendant des années, a assuré la sécurité de ses terres en aidant les bandes du Dé Tham, certaines de trouver chez lui asile, vivres et renseignements... jusqu'au jour où l'autorité française, toute indulgence épuisée, a confisqué les biens du complice, négligeant d'ailleurs de coffrer l'homme. De fermier se faisant pirate,

Bang-Kinh a gagné la brousse avec une cinquantaine de fidèles bien armés.

Précieux renfort pour le Dé Tham dont la bande, encore grossie par des Thos et des Chinois, finit par compter plus de 200 pirates qui tiennent garnison, au Yen-thé, en deux repaires. L'un est à une demi-heure de marche dans le Sud-Ouest de l'ancien fort du Dé-Nam, l'autre, au bord du Song-Soi, dans le Nord-Est de l'ancien fort de Huu-thué, que le tong-doc Lé Hoan a pris soin de raser après l'attaque du 22 mai.

Tham, toujours chef suprême, est secondé par Dé Huyn, Dieu-Ké, Doc-Thu, Tong-Luan, Linh-Tuc et Bang-Kinh, lequel a changé son nom en celui de Doc Ké dont il inaugure les qualités guerrières le 9 septembre en attaquant un détachement militaire dans les parages de Lang-thuong. Un sergent français et un tirailleur sont tués et trois hommes sont blessés cependant que le Dé Tham pille le gros village de Nguyen-thuong[1].

Le profit est mince. Le pays est épuisé. Les partisans armés, recrutés par le tong-doc Lé Hoan, ont parcouru la région comme une nuée de sauterelles et les pirates n'eussent pas fait pis. Il ne reste rien à razzier. Il faut trouver autre chose.

Le Dé Tham cherche, trouve et donne un ordre à Bang-Kinh...

1. A environ 6 kilomètres au Sud de Bo-ha. Voir le croquis page 8.

II. — La voie ferrée en 1894 [1].

A partir de Phu-lang-thuong, c'est d'abord la plaine, que prolonge, au Nord, le Yen-thé mystérieux. Dans le Sud-Est s'étend le pays plat que bornent, à toute vue, les mornes chauves du Loch-Nam et du Dong-Trieu.

Le terrain se boursoufle ensuite en mamelons boisés. Quelques sommets portent des blockhaus. Celui de la station des Pins protège la concession des planteurs Chesnay et de Boisadam. Celui de Voï défend le domaine du Kinh-luoc, ainsi nomme-t-on le vice-roi du Tonkin.

Au kilomètre 18, voici Kep [2]. A main gauche et jusqu'au Song-Thuong s'étale un damier de rizières, dont les rectangles d'émeraude chatoient sous la brise. Ici, 1.500 Français, commandés par Négrier, ont, le 8 octobre 1884, battu 4.000 Chinois retranchés. 600 ennemis ont péri et nous avons perdu 32 hommes. Dix ans plus tard, les 32 tombes sont à l'abandon... Et les casernements du camp retranché sont vides, et presque vide le village sans défense au seuil du parcours sinistre Kep-Lang-son, pays de mort ou les nha-qués, tremblant sous la menace des quatre calamités [3], ont vu passer les grands pirates

1. Voir le croquis, page 8.
2. Kep est aujourd'hui au kilomètre 67, depuis que la voie ferrée part de Hanoï au lieu d'avoir son origine à Phu-lang-thuong.
3. Qui sont l'eau, le feu, le vol et le brigandage.

Luu-Ky, Doc Tich, Doi-Van, Doc Nghi, Cai Biou, Dé Tham et bien d'autres.

Ici commence le dédale montagneux. Les mamelons se resserrent. A partir de Cau-son, où s'élève un blockhaus, le creusement de la tranchée rocheuse du chemin de fer et les travaux de remblai, dans la brousse au sous-sol pourri, ont tué 17 Européens chefs de chantiers et des coolies par centaines. A Cau-son, le haut Song-Thuong accoste la voie ferrée, puis se rejette vers le Nord, perçant une brèche à travers les massifs boisés. C'est par cette trouée que se faufilent les pirates qui passent de la province de Thai-Nguyen à la région de Loch-nam et vont donner la main aux bandes chinoises d'Anchau et de Moncay [1].

Nous sommes en plein dans le dédale forestier fait pour les embuscades. En janvier 1891, près de Sui-ganh, un Anglais et sa femme, ont été assassinés. Cinq mois plus tard, l'entrepreneur Vezin a été enlevé sur ses propres chantiers, par Luu-Ky et sa bande, et restitué contre 25.000 piastres. Et nous allons voir la série continuer...

Comme la piraterie, la guerre a laissé ici des souvenirs sanglants, car voici Bac-lé au blockhaus-forteresse. Bac-lé, où, les 23 et 24 juin 1884, le colonel Dugenne, coincé entre la muraille calcaire du Cai-Kinh et le Song-Thuong, lutta deux jours durant avec 400 hommes contre 8.000 Chinois qui l'enveloppaient et dut reculer en une retraite

1. Voir croquis, p. 5.

d'épopée. Ici, la montagne à pic touche presque la voie. Le Song-Thuong tantôt se resserre et paraît sans fond, tantôt s'épanouit et coule, tel un torrent, parmi les têtes de roches. Bac-lé, village pauvre et presque abandonné, se repeuplera lorsque, des années plus tard, la piraterie aura vécu.

Le chemin de fer continue de suivre le fleuve. Il s'insinue, de Bac-lé à Than-moi entre les parois abruptes du Cai-Kinh et les derniers contreforts du Bao-Day. Et voici Lang-nac. Empruntant toujours la vallée du haut Song-Thuong, devenu simple ruisseau, la voie s'écarte de la route mandarine qui escalade le col de Cut [1].

Le secteur du chemin de fer Song-hoa-Lang-nac a été ouvert au trafic le 5 août 1894.

Et nous voici au mois de septembre. Le long du dernier secteur, Lang-nac-Lang-son, on presse les travaux. Il faut que tout soit achevé avant la fin de décembre. Maçons, charpentiers ou terrassiers, des Chinois robustes, habillés de bleu et coiffés de grands chapeaux abat-jour de paille, travaillent dur. Des wagonnets circulent, poussés par des coolies annamites, race débile et fainéante, ramassis de nomades joueurs, voleurs, destructeurs et ne daignant faire un effort que pour briser les outils qu'on leur confie. Les surveillants européens s'épuisent à secouer l'apathie de ces gens-là. En vérité, sans la main-d'œuvre chinoise, on n'en aurait jamais fini [2].

1. Tien-Ho sur le croquis, p. 9.
2. Le kilomètre de voie ferrée est revenu à 261.000 francs et

Les pirates menacent la voie en construction comme la voie construite. La garde indigène est débordée. Les postes de Bac-lé et de Than-moi sont en permanence sur le qui-vive. Toute la milice d'une province ne suffirait pas à protéger les ingénieurs, les contremaîtres, les chefs de chantiers qui circulent sur la ligne. Et, comme tout est butin pour les pirates, il faudrait même entourer de linhs, baïonnette au canon, tous les groupes de travailleurs. Il ne resterait pas un homme pour l'escorte indispensable des convois.

Devant que Gallieni ait nettoyé le Cai-Kinh, les attaques étaient incessantes. Les mercantis chinois de Lang-son préparaient les voies aux pillards tout comme ceux de Phu-lang-thuong. L'ardeur de ces derniers s'est, à vrai dire, tant soit peu refroidie depuis qu'on en a arrêté et écroué à Hanoï une soixantaine, ainsi que quelques autres, lesquels gîtaient à Bac-lé, à Nha-nam et à Kep. Et puis, vraiment, certaines opérations ne paient plus. Parfois même elles coûtent. Figurez-vous que Destenay, chancelier de résidence à Cho-chu et fameux homme, vient d'obtenir, par l'entremise de Luong-tam-Ky, la mise en liberté contre rançon des trois Français[1] capturés, sur la voie ferrée, par les bandes

le chemin de fer a coûté 20 millions au lieu des 4 millions prévus. Cette dépense de 20 millions a été finalement doublée, lorsque, par ordre du Gouverneur général Rousseau, dont la décision s'imposait, la voie fut prolongée d'une part de Phu-lang-thuong à Hanoï et, d'autre part, de Lang-son à la frontière de Chine. En même temps, l'écartement des rails fut porté de 0 m. 60 à 1 mètre.

1. Bouyer, Roty et Fritz Humbert-Droz dont j'ai parlé ci-dessus.

descendues du Cai-Kinh. Mais, oh, misère ! les autorités françaises ont décidé que les Chinois seraient responsables des méfaits de leurs compatriotes et les congrégations chinoises [1] du Tonkin ont dû payer ladite rançon. De nombreuses soumissions ont suivi et, tout comme si la piraterie était morte, des Européens isolés se risquent, sans peur et sans escorte, sur la ligne du chemin de fer.

Voyons ce qui s'y passe le 17 septembre 1894.

III. — Deux Français capturés.

C'était, au temps de la conquête, un monticule boisé. A son sommet, un banian gigantesque avait poussé, un de ces arbres sacrés, au tronc énorme, et dont les racines aériennes, projetée par les grosses branches comme des tentacules verticales, allaient chercher un surcroît de sève dans le sol puissant. Elle avaient, ces racines, grossi jusqu'à former autant de troncs parallèles au corps de l'arbre géant. Elles étaient comme la colonnade qui soutient le temple et leur ombre avait abrité bien des rencontres de soldats et de Tonkinoises au corps gracile, aux nattes épaisses et huileuses, aux dents laquées de noir, filles et femmes que nos

1. Dans toute localité importante de l'Indochine, les Chinois sont formés en congrégation dont le chef, nommé à l'élection, est chargé de la surveillance de ses compatriotes, responsable du maintien de l'ordre parmi eux et défenseur de leurs intérêts.

marsouins et nos légionnaires conquéraient entre deux combats. Aux gars de Paris qui se battaient là-bas, ces idylles en pleine nature rappelaient les rendez-vous galants donnés sous les tilleuls centenaires de Robinson. Car, en 1884, le Robinson de la banlieue parisienne, encore verdoyante et sans usines, était depuis longtemps un fameux et charmant rendez-vous d'étudiants et de grisettes en fringale d'amour et de grand air.

En 1894, le Robinson tonkinois est devenu sinistre. Le monticule, débroussaillé, est chauve et le banian n'est plus. Un blockhaus l'a remplacé, dont les locaux attendent une garnison. Sa construction a coûté la vie à 75 coolies abattus par la fièvre, tandis qu'à son pied s'étend, au kilomètre 33 de la ligne ferrée, une tranchée où les gaz empoisonnés de l'humus tuaient plus lentement, mais plus sûrement que la fusillade des pirates. Là, l'homme ne cesse de repousser l'assaut de la brousse qui cherche à ensevelir le rail, comme elle a dévoré les villages d'autrefois.

A Robinson, le défrichement se poursuit. La pluie chaude martèle la forêt et endiamante les feuilles. Des coolies annamites, rebut de villages, sont à l'ouvrage. Rachitiques et pouilleux, imprégnés de fièvre des bois, ils sont vêtus de guenilles cent fois rapiécées et teintes à la racine de cunao, d'une couleur brune qui masque la crasse accumulée. Leurs faces sont d'une laideur triste.

Deux chefs d'équipe, deux caï, moins loqueteux que leurs hommes, les surveillent. Il est bientôt

4 heures. Le train qui descend de Lang-nac sur Phu-lang-thuong va bientôt passer. Et, tenez, voici, à toute vue, un point noir sur la ligne.

Ce n'est qu'un wagonnet, un lori. Il porte deux Européens. Deux coolies le poussent. Deux autres, les hommes de la relève, trottent sur les côtés. Le long de la muraille verte, la paresse habituelle se mue soudain en fébrile activité, car les indigènes ont reconnu les deux Français du lori : Chesnay, chef de l'entreprise de débroussaillement [1], et son employé Logiou. Ils viennent inspecter l'équipe. Ils sont sans escorte, bien que des émissaires aient annoncé la présence, dans le Bao-Day tout proche, d'une partie de la bande du Dé Tham, venue du Yen-thé.

Le lori s'approche, franchit un pont qui enjambe un arroyo aux eaux boueuses. Le frein grince, le véhicule va stopper...

Fusillade soudaine. Des balles bourdonnent autour du lori ou frappent la tôle qui tinte. Du mur végétal qui borde le chemin de fer, des Annamites surgissent, des pirates, tous armés, tous vêtus de kaki, comme les miliciens de la garde indigène, tous enturbannés de noir et ceinturés de cartouchières.

« *Maolen! Maolen!* [2] » hurle Chesnay aux coolies du lori. En vain. Ils se sont aplatis sur le sol, tremblants, et les débroussailleurs se sont éclipsés... Les deux Français sautent alors sur la voie.

1. Chesnay est aussi, nous l'avons dit, un des concessionnaires de la ferme des Pins.
2. Vite! Vite!

Ils fuient, à toutes jambes vers Sui-ganh où est un poste de linhs. Trois kilomètres à courir et ils sont sauvés.

Logiou est en tête. Chesnay le suit. Les deux caï se sont relevés et détalent de toutes leurs forces. Bientôt l'un d'eux s'abat, la tête cassée par une balle. Chesnay tombe à son tour. Son pied a buté sur une traverse de rail. Le poids de dix hommes rués sur lui l'empêche de se relever. Des mains maigres, osseuses, brutales, le plaquent dans la boue par le cou, par la tête, par les jambes. Deux bandits ramènent violemment en arrière ses bras, qu'un troisième ligote avec un turban crasseux. Chesnay est prisonnier.

Aussitôt, le caï survivant s'arrête, se prosterne, fait les grands laïs rituels, demande grâce de la vie. Pour toute réponse, les pirates le rouent de coups de crosse, et l'homme, aux trois quarts assommé, demeure étendu sur le sol.

Logiou, lui, a parcouru 200 mètres, une meute hurlante à ses trousses. Le Français n'en peut plus. Il entend, derrière lui, de seconde en seconde plus proche, le clapotement des pieds nus sur la terre détrempée. Et soudain il se sent accroché, ceinturé et, dans l'instant, culbuté et garrotté comme son patron auquel on l'accouple à l'aide d'une corde de rotin.

Puis c'est la fouille. Les deux bagues que porte Chesnay lui sont arrachées comme sa montre, sa chaîne et son argent. La même opération est pratiquée sur Logiou, puis un des pirates, le chef sans doute, ordonne : « En route ! »

Mais ce chef-là n'est pas le Dé Tham. Au lieu d'obéir à son ordre, les pirates discutent le coup. Pourquoi s'arrêterait-on alors que tout est si simple ? Deux prisonniers, même blancs, sont peu de chose. Le train de Bac-lé va passer. Quelle aubaine si l'on pouvait amener au repaire une quinzaine de captifs !

Finalement vingt pirates emmenant Chesnay et Logiou, gagnent la forêt. Les autres sont pris soudain d'une ardeur au travail que désavoueraient les coolies. Les uns se muent en faucheurs, les autres en terrassiers. Mais, au loin, retentit le coup de sifflet d'une locomotive. Tous alors disparaissent dans les fourrés.

IV. — L'ATTAQUE DU TRAIN.

Clopin-clopant, haletant et poussif, le train descend de Lang-nac vers Phu-lang-thuong. Sur la voie étroite, il se tortille. Convoi mixte : marchandises et voyageurs. Convoi sans escorte. Les seuls guerriers qu'il transporte sont un caporal et trois soldats d'infanterie de marine qui se partagent deux dysenteries et autant d'accès pernicieux. L'hôpital de Phu-lang-thuong les attend. L'un d'eux, cachectique au dernier degré, mourra avant le soir.

Des wagons sont bondés d'indigènes. Les femmes y sont nombreuses. Elles viennent du marché de

Than-moi et portent des poissons et de grosses crevettes que pourrit l'orage menaçant, des œufs de poule aux trois quarts couvés, des aubergines, des radis noirs, des petits cochons rôtis et vernis, des canards, des quartiers de viande, des tronçons de canne à sucre. La chaleur humide cogne là-dessus. L'odeur est repoussante. Les mouches tourbillonnent. Les crachats rouges du bétel émaillent les planchers.

Cinq Européens occupent un wagon-salon. Inondés d'une sueur qui ne sèche ni jour ni nuit pendant tout l'été tonkinois, toutes pensées, toute énergie tuées par l'enveloppement moite de la chaleur, ils sommeillent, allongés sur les banquettes. La traversée de la tranchée de Cau-son est un supplice parmi les relents douceâtres et toxiques que distillent la forêt et la terre récemment remuée. Assis sur la plate-forme d'accès, les jambes hors du wagon, le chef de train s'est assoupi.

Un choc brutal réveille tout le monde. Freins soudain bloqués, les wagons s'entre-choquent. Le train stoppe brusquement...

— En avant, bougre d'empaillé ! En avant ! Qui t'a dit d'arrêter, imbécile ? Qu'est-ce que tu fous sur la voie ?

Ainsi s'égosille le chef de train à la vue du mécanicien chinois descendu de sa machine. Cet homme, ne daignant répondre, car, pense-t-il, sa conduite s'explique d'elle-même, se met en devoir de déblayer le rail encombré de grosses branches et de tas de cailloux, obstacles qui, par chance n'ont pas fait

dérailler le convoi, freiné juste à temps. Et le chef de train se dispose à descendre, lui aussi, et les autres Français avec lui. Mais, d'un commun accord, tous se ravisent, quittent la plate-forme, disparaissent dans le wagon.

Dix coups de feu ont éclaté. Percé de quatre balles dans le dos, le Chinois tombe tué net. Du feuillage surgissent, de chaque côté de la ligne, une trentaine de pirates, silencieux, fusils en joue, visant les wagons. « *Giac! Giac!* [1] » crient les indigènes sur le mode aigu. Et c'est la panique. Ils sautent sur le ballast, essaient de fuir. Les pirates laissent faire. C'est aux Français qu'ils en veulent. Aux femmes aussi, aux jeunes qui feront prime chez les Chinois du Quang-si. Un mot, un signe et les malheureuses se prosternent, offrant leurs ligatures de sapèques, puis se groupent, troupeau apeuré que gardent trois ou quatre brigands.

Le tout en beaucoup moins d'une minute.

Mais voici qu'à leur tour les pirates hurlent de rage. Le train vient de frémir à nouveau de l'entrechoc brusque des wagons. Démarrage brutal. Le voilà parti en arrière, vers Bac-lé où la voie est nette... Couché sur le parquet de la locomotive, le chauffeur — un Chinois lui aussi — a renversé la mise en train et ouvert en grand la prise de vapeur.

Les indigènes qui ont pris la fuite n'ont plus qu'une idée : remonter, remonter à tout prix. Ils

1. Les pirates! Les pirates!

se battent pour forcer l'accès aux wagons, s'accrochent aux marchepieds, aux tampons et aux chaînes d'attelage. Une fusillade terrible fouille la masse hurlante. Six tués, une quarantaine de blessés. La locomotive, le wagon-salon sont criblés. Les Français, tous sans armes, sont couchés sous les banquettes. Aucun n'est atteint. Bientôt le train est hors de portée, sauvé.

Affaire ratée. Bang-Kinh n'est pas content.

C'est sa bande qui vient d'opérer. Il espérait mieux que la capture des deux Français et d'une vingtaine de congaïes. Il faut maintenant gagner au pied. Déjà les coolies du débroussaillement ont dû alerter la milice. Et les nha-qués, qui n'ont pu remonter dans le train, vont parler eux aussi si l'on n'y met bon ordre. Ils n'ont pas osé quitter la voie. La forêt est malsaine quand le pirate la tient.

Il n'est en somme que d'égarer les poursuites inévitables. Bang-Kinh appelle deux de ses hommes, les désarme, leur fait endosser la défroque de deux morts. Les voilà changés en nha-qués apeurés, mêlés à la foule craintive qu'ils tiennent sous leurs regards et qu'ils emmènent vers Sui-ganh. Ils parleront aux Français et les autres, passivement, tremblant pour leurs peaux, tremblant pour leurs villages, confirmeront leurs dires. C'est ainsi que les nôtres vont fouiller le massif du Bao-Day, où le Dé Tham a été signalé : renseignement faux d'ailleurs. Croyant poursuivre les pirates, le garde principal du poste de Sui-ganh, suit la piste par où

ils sont arrivés. Vers le Bao-Day encore se hâtent des miliciens partis de Bac-lé, dix marsouins et un lieutenant du poste de Kep. Tous tournent le dos aux bandits qui gagnent le Yen-thé.

Le groupe qui a filé avec les deux Français est déjà loin. A travers la jungle il a fait route. Après une heure de marche par des pistes à peine visibles voici une clairière au fond d'un vallonnement qu'enserrent deux croupes feuillues. Une rizière est là, abandonnée, près d'une mare entourée de roseaux géants, les uns jonchant le sol, brisés par les bêtes qui sont venues boire, les autres intacts et dont les houppes violettes semblent faites de plumes légères. Des libellules au corselet noir et jaune planent tout autour. La pluie a cessé. Dans ce creux sinistre, toute la chaleur semble concentrée. La terre essaie de rendre, en vapeur, les averses reçues. Au loin, vers le Tam-Dao, vers le Cai-Kinh, vers le Bao-Day, l'orage quotidien monte qui éclatera sitôt le soleil disparu.

La bande fait halte. Quelques pirates vont se poster en sentinelles partout où l'accès à la clairière est possible. Les autres s'assoient sur leurs talons, dans cette position accroupie qui est un repos pour les jaunes. Toujours liés l'un à l'autre, ruisselants de sueur et de pluie, les deux Français s'affaissent sur le sol, épuisés. Chesnay est assis, le corps au soleil, les jambes étendues. De ses deux poignets entravés, il soutient son torse haletant. Logiou, couvert de boue, est couché sur le flanc. Les pirates ne les quittent pas des yeux et ricanent.

Soudain retentit, à intervalles réguliers, le triste appel du grand cerf tonkinois. A ce signal les pirates se lèvent. Une des sentinelles accourt, annonce l'arrivée du détachement qui a attaqué le train. Bientôt le groupe de Bang-Kinh débouche avec les congaïes captives.

Et la bande repart à travers la forêt alliée et discrète par des sentiers que les averses ont changés en torrents ou en fondrières, et qu'il faut abandonner pour couper à travers bois afin d'éviter certains villages tièdes ou hostiles, capables de renseigner les Français. Suivre le trottinement rapide des pirates est, pour Chesnay et Logiou, un supplice. Leurs pieds saignent. Les gifles des branches écorchent leurs faces que leurs bras attachés ne peuvent protéger. La moiteur malsaine de la forêt, la lourdeur de l'orage qui menace doublent la fatigue terrible. L'air est stagnant. Deux prisonnières se noient en passant, à gué, un arroyo dont les grandes pluies ont gonflé les eaux.

Brutalement la nuit tombe, comme une masse de plomb. La marche continue quand même. L'orage explose. Des nappes d'eau s'abattent sur la forêt. On avance toujours, à la lueur aveuglante des éclairs qui, sans arrêt, relient le ciel à la terre. Enfin voici une vieille petite pagode délabrée. Dans un nuage bourdonnant de moustiques avides de sang, les cinquante pirates et leurs captifs s'y entassent pour la nuit. Les Français sont envahis par la vermine des Annamites. Des horions durement assénés font taire les plaintes des femmes.

Cinq d'entre elles ont pu s'enfuir pendant la marche de nuit. Sortiront-elles de la forêt ?...

V. — A Lang-thuong.

Non loin de Cho-go, à deux kilomètres environ dans le Nord du fort de Huu-thué où, au mois de mai la bombe de Ba-Phuc a explosé, se trouve, à mi-distance entre le Song-Soi et l'arroyo Ngoi-Sat, le village de Lang-thuong, fortifié comme il convient. Tout près, le Dé Tham vient d'installer son quartier général, en un ancien repaire dont les gens de Lang-thuong viennent d'aménager à neuf toutes les défenses : abris blindés, casemates, grands piquets de bambous et lancettes empoisonnées, fossé, parapet et palissades noyées dans les fourrés. Repaire invisible, introuvable. Repaire peu étendu, mais qu'importe ? Les lieutenants du grand chef tiennent la campagne. Doc Thu opère dans le massif du Tam-Dao, tandis que Tong-Luan pille, brûle et rançonne dans le Sud de Thai-Nguyen et dans le Nord de Bac-ninh et de Dap-cau. Quant à Tong-Tru, il travaille dans la forêt de Yen-tien. Seul Linh Tuc est près du Seigneur Tham.

Vers Lang-thuong accourent Bang-Kinh et ses prisonniers. A toute allure, ils marchent, méprisant les lourdes averses qui alternent avec la fournaise solaire. Ils vont vite, moins vite pourtant

que les renseignements qui, au Yen-thé, volent comme l'oiseau, et grande est leur surprise d'être ralliés, à l'avant-dernière étape, par Linh Tuc et ses hommes, que le Dé Tham leur envoie en renfort... Or, Linh Tuc prévient : « Ong Tham est furieux ».

Depuis quelques mois, cette furie n'a guère quitté le maître. La nouvelle est quand même inquiétante, et Bang-Kinh entrant au repaire le 21 septembre, vers midi, se garde de paraître en triomphateur. Humblement, il remet les captifs au poste de garde et, suivi de ses hommes, exténués comme lui, gagne son baraquement.

Sous la pluie, les prisonniers sont parqués. Autour d'eux les gens du repaire font cercle : les Annamites les insultent et ricanent de toutes leurs dents noires. Les Thos, faces fermées, aux yeux sans expression, gardent un silence de bêtes farouches. A demi morts de fatigue, les pieds en sang, les habits en loques, les deux Français, toujours attachés l'un à l'autre, restent sourds aux sarcasmes. La soif, la faim les tenaillent et, plus encore, le désir d'être délivrés des liens qui, depuis trois jours et deux nuits les torturent, et le désir de ne pas marcher plus outre, de rester là, de dormir sous une quelconque paillote, abrités enfin de la pluie, du soleil et du contact des bandits...

C'est à peine s'il leur reste assez de force pour s'étonner du spectacle qu'offre, tout près d'eux, l'aspect de cinq corps décapités ; cadavres du ly-truong et de quatre notables d'un village d'entre

Kep et Bo-ha, convaincus d'avoir fourni des émissaires au tong-doc de Bac-ninh. Le village a été, naturellement, mis à sac et brûlé, les habitants qui n'ont pu s'enfuir ont été massacrés, les femmes capturées sont parquées dans le repaire. Et les pirates font ripaille avec l'alcool de riz, le choum-choum pillé. Les cinq têtes sont déjà dans les filets de rotin à larges mailles. On les clouera aux miradors de cinq villages que les pirates soupçonnent de tiédeur...

Bang-Kinh attend toujours. Le Dé Tham est invisible, enfermé avec A-Thac, honorable Chinois à qui sa profession, la seule qu'il avoue, de médecin ambulant permet d'avoir tous les sauf-conduits nécessaires pour courir le Tonkin, l'Annam et, s'il est besoin, passer la frontière du Quang-si. Les Annamites craignent A-Thac et admirent sa science. Disciple de Tuc-Tinh, il connaît le rôle des cinq viscères, le radical humide, l'influence des astres et n'a pas son pareil pour promener ses doigts délicats sur les vingt-six pouls qu'il faut tâter pour dépister la maladie et déjouer les ruses de Hoan-Dan-Qui, le diable à tête jaune, semeur de maux de toutes sortes.

Aux pirates venus du delta et sur qui Thu-than, le génie des arbres, a fait tomber une fièvre terrible, qui résiste même aux incantations du sorcier Lien, le savant A-Thac a distribué des poudres qui doivent être souveraines si leur excellence répond à leur prix. A ceux que mine la dysenterie, il a ordonné la fiente de chauve-souris, remède

infaillible. Puis il est entré chez le grand chef.

Là, il n'est plus question de médecine, mais de renseignements qui se paient plus cher que les soins. Les nouvelles sont mauvaises. Il est désormais difficile de faire passer en Chine les femmes capturées. Le maréchal Sou-Yuan-Tchéou a promis au général Du[1] de surveiller étroitement la frontière, et le maréchal — chose inouïe chez un Chinois — tient sa parole. Or, les mandarins célestes tremblent devant le terrible Sou, général en chef du Quang-si, inspecteur du corps d'armée de la frontière, mandarin à globule de corail rouge uni, marque du premier rang, titulaire de la plume de paon à trois yeux, titulaire de l'ordre du Pa-Tu-Lu et de cent autres décorations, porteur de la robe jaune, possédant deux titres de noblesse héréditaire du sixième et du huitième rangs, membre du Grand Secrétariat et deuxième gardien de l'héritier présomptif.

— Tu agirais prudemment, conseille A-Thac, en faisant passer les femmes capturées chez Luong-tam-Ky, où les blancs n'ont pas le droit d'aller les chercher. Mais peut-être est-il déjà trop tard. Les Français s'agitent.

— Qu'as-tu appris à ce sujet ? interroge Tham.

— A Phu-lang-thuong, sitôt qu'on a connu l'attaque de la voiture à feu, le remplaçant du résident a envoyé des émissaires dans toutes les directions, puis il est parti avec des linhs et des gradés français.

1. Duchemin

Renseignement exact. Le vice-résident Quennec a agi promptement et s'est mis en campagne avec 50 miliciens et deux gardes principaux.

— Puis, continue le Chinois, le tong-doc Lé-Hoan a commencé de chercher ceux qui ont enlevé les deux Français. Le colonel Gal a quitté Langson et a envoyé tous les soldats de Van-linh avec un chef à quatre galons qui a gagné Bac-lé et commande toutes les troupes et tous les linhs du chemin de fer. Je n'ai pas pu apprendre autre chose. Et, maintenant, si tu le permets, ô très vieux mandarin, je vais poursuivre mon chemin vers mon pays. Je suis prêt à te servir là-bas comme ici. Si tu le veux, je verrai Tchang-Chai-Jin.

— J'ai besoin que tu le voies, répond le Dé Tham. Dis-lui ceci : « Le Dé-Doc Tham salue humblement, tête baissée, le grand régent Ton-That-Thuyet et lui assure que, tant que Hoang-Tham sera vivant, rien ne sera changé dans le chau de Thien-Duc [1], même si toutes choses paraissent transformées ».

— J'ai compris, répond le Chinois.

Et, après échange des politesses rituelles, il s'en va. Tham convoque alors Bang-Kinh.

Prosternations. Grands laïs. Puis, ayant écouté le rapport de son lieutenant, le chef pirate déclare :

1. C'est l'ancien nom annamite de la province de Bac-ninh. Il s'est d'abord appelé Chau de Co-Phap, jusqu'au moment où Li-Cong-Uan, chef de la dynastie des Li et mort en 1026, changea le nom de Co-Phap en celui de Thien-Duc et y fit construire son tombeau.

— Frère cadet, tu es tout neuf dans le métier des armes. Un autre m'eût amené non pas deux, mais dix Français. Qui sont tes deux prisonniers et où sont-ils ?

— L'un se nomme Tchett-nhé. Il est un des deux maîtres de la ferme des Pins-Parasols, il est aussi chef des faucheurs du chemin de fer. L'autre est un de ses employés, Lo-dji-ou. Ils sont attachés ensemble et attendent ta volonté sur le terre-plein du corps de garde.

— Qu'on les délie. Qu'on leur donne à manger. Je les interrogerai ensuite.

Et, comme il convient de réfléchir avant de décider, Tham, allongé sur son lit de camp, demande conseil à la drogue brune. Et l'opium répond que les deux Français valent bien 60.000 piastres. Ils peuvent même rapporter mieux que de l'argent.

VI. — Négociations.

« Nous avons été pris au Nord de Sui-vi et conduits de là à Cho-phong. Puis nous avons marché toute la nuit et tout le jour suivant pour arriver enfin au poste du Dé Tham. Cette longue promenade par des sentiers détournés servait à dépister ceux qui auraient pu nous suivre. Dites aux autorités que nous les supplions d'arrêter toute opération de ce côté et de recommander aux postes qui en-

tourent le Yen-thé de ne pas inquiéter ces gens, sinon nous sommes perdus.

» Je crois que le Dé Tham désire traiter, mais il ne faut pas le tourmenter : cette bande est très cruelle et nous avons déjà assisté à trop d'atrocités.

. . . . . .

» Veuillez télégraphier au Gouverneur, au résident supérieur, au colonel Gallieni, au capitaine Grimault de Bo-ha... et les informer de notre situation. Nous sommes en bonne santé et pas blessés, mais nous craignons beaucoup l'irritation de ces gens... (La lettre continue par une demande de vêtements, vivres, savon, etc...).

. . . . . .

» Faites appel à la bienveillance du Gouvernement pour nous sortir de cette fâcheuse situation. Mais que l'on soit prudent, car la moindre action nous coûterait la vie... Depuis trois jours, nous n'avons mangé qu'un peu de riz. Faites attention, en prenant les vêtements de M. Logiou, de ne pas envoyer des pantalons de soldat et priez les autorités de faire pour nous tout ce qu'elles pourront... Le Dé Tham désire toujours faire sa soumission. Tout ce qu'il fait aujourd'hui est pour se venger [1], il me charge de le dire.

1. Le journal *L'Avenir du Tonkin* du 26 septembre 1894, qui a publié cette lettre, a mis là une ligne de points. Il ne convenait pas de révéler ce dont le Dé Tham voulait tirer vengeance. J'en parle plus loin.

» Nous sommes à vendredi [1], quatre heures du soir. Si des reconnaissances étaient en route, tâchez de les arrêter... »

Cette lettre, signée Chesnay et Logiou et portée par un boy capturé lors de l'attaque du train, est arrivée à la ferme des Pins trois heures après son envoi. Elle a été écrite en présence du Dé Tham et sous son contrôle.

Le pirate se sent fort. Il tient deux otages précieux. Il veut se soumettre. Il veut aussi se venger de Lé-Hoan, de Ba-Phuc, de tout le monde. Il veut aussi des piastres, des monceaux de piastres.

Il est sûr de l'impunité. Il traite d'égal à égal avec les Français et n'hésite pas le lendemain matin à expédier, au poste de Nha-nam, deux hommes à lui, porteurs d'un second message de Chesnay. Ils doivent se présenter ouvertement, en parlementaires. En guise de drapeau blanc, la lettre au bout d'un bambou.

Or, le capitaine, chef du poste de Nha-nam n'admet point les parlementaires pirates. Les deux émissaires sont fusillés sur place. Devant cet exemple, pense l'officier, le Dé Tham réfléchira.

Or, cette fois, Tham, sans autre réflexion, fait appeler son lieutenant Linh-Tuc et donne un ordre.

Avant l'aube suivante, Linh-Tuc est parti avec vingt hommes. A l'aube, il rentre. Vingt-six hommes le suivent. Six sont garrottés, nha-qués de Nha-nam saisis sans bruit dans leurs cai-nhas,

1. 21 septembre, donc le jour même de l'arrivée au repaire.

en dépit des sentinelles perchées sur les miradors du poste, hors de portée du tigre, en dépit des rondes de sous-officiers, en dépit des chiens de garde. Six nha-qués maigres et tremblants. Six condamnés à mort... En guise de représailles, simplement.

Parade d'exécution. La bande est là, sous les armes. On éveille les deux Français. On les amène, poings liés, devant six pieux de bambou plantés au centre du repaire.

Devant chaque pieu, un nha-qué, nu jusqu'à la ceinture, est agenouillé dans la boue. Hai, le bourreau, surveille les préparatifs. Quatre des condamnés sont déjà à demi morts. Les deux autres, impassibles, font eux-mêmes leur dernière toilette, mouillent leur nuque, relèvent leur chignon qu'ils enserrent dans un turban blanc, portant ainsi leur propre deuil, puis tendent leurs bras qui sont aussitôt attachés aux pieux de bambou. Cela fait, tout en s'inclinant de l'angle voulu pour que la lame attaque bien le cou, ils commencent de cracher des injures choisies à la face du Dé Tham, au risque de se voir condamnés au supplice de la mort lente.

Mais Tham reste froid. Et voici venir le grand gong d'apparat, porté à l'épaule par deux pirates. Hai a abandonné l'habituel coupe-coupe pour un beau sabre japonais. Pour trancher six têtes, il faut une lame de choix. Mouillant son doigt avec sa salive rougie de bétel, il trace, sur chaque nuque, la ligne à viser...

Coup de gong : une tête vole. Deuxième coup : deuxième tête. C'est à peine si l'on distingue l'éclair

du sabre, manié de main de maître. Bientôt tout est fini, les six nha-qués sont morts.

— Maintenant, déclare le Dé Tham, leurs âmes de décapités, devenues ma-cut-troc (esprits sans têtes), dessécheront les champs de riz de Nha-nam et transformeront en paille le paddy séchant dans l'aire.

A la défroque d'un des suppliciés, Hai essuie son sabre.

L'exécution des malheureux n'a pas calmé le Dé Tham. La vue du sang le surexcite. Toute la journée, il boit du choum-choum, bol après bol. Dans sa tête saoule, la haine chauffe contre ce poste de Nha-nam tout proche, d'où sont si souvent parties les colonnes envoyées contre lui, Nha-nam où, un jour, le résident de Bac-ninh l'a invité à une conversation amicale. Ce jour-là, le poste regorgeait de miliciens cachés et tout autre que Tham aurait été bel et bien capturé. Mais le pirate, toujours renseigné, avait fait entrer à Nha-nam, par petits groupes, les hommes de sa garde personnelle, déguisés en nha-qués paisibles et loqueteux. Au moment où l'on versait le champagne de l'amitié, ils sont entrés tranquillement dans le bâtiment de la délégation, carabine au poing, et ont rendu au résident des honneurs militaires dont il se serait volontiers passé. Depuis quelques mois, ce sont des soldats qui tiennent le poste, ce poste qui n'est pas à une heure de marche du repaire, ce poste exaspérant où deux des fidèles du grand chef viennent d'être fusillés. Tham

a-t-il donc cessé d'être le maître du Yen-thé ? En vérité, il faut en finir et frapper un coup qui terrifie tous les blancs du Tonkin. Le soir venu, la colère étouffe le pirate. Il appelle Dien-An, son premier lettré et son interprète ordinaire, puis on lui amène les deux Français dont on a, derechef, ligoté les bras. Toujours élégant et parfumé, Dien-An parle :

— Voici ce que dit Ong Tham. Demain, deux pieux de bambou seront plantés pour vous. Avant que vos têtes soient tranchées, il vous permet de dicter une dernière lettre à vos amis français, je la transcrirai avec plaisir et le mieux que je pourrai.

Chesnay, qui comprend l'annamite, entend ensuite le Dé Tham donner les ordres de détail pour l'exécution. Il ne daigne protester. Ce serait inutile et puis, devant ces gens-là, il faut garder la face jusqu'au bout.

— Je n'ai rien à te dicter, dit-il à Dien-An, et ton maître sait très bien qu'en nous tuant il signera, pour lui et tous les siens, un arrêt de mort.

Puis Chesnay et Logiou sont ramenés au corps de garde et, comme toujours, gardés à vue.

L'exécution est fixée au lendemain, au milieu de l'heure gio-ti, la sixième, laquelle dure de 9 heures à 11 heures du matin.

Or, au début de l'heure gio-thin, laquelle est la cinquième, un détachement de patrouilleurs pirates rentre au fort. Ils sont six et, deux à deux, portent à l'épaule des perches en bambou auxquelles sont suspendues des charges bizarres. Des

cadavres, dirait-on. Trois corps enveloppés de suaires en serge noire, têtes encapuchonnées de cotonnade brune, le tout ficelé de pied en cap par des cordes en rotin dont les bouts sont attachés aux perches. Devant la porte du Dé Tham, les trois corps sont déposés, sans douceur, au milieu des rires de la bande accourue...

Voici le grand chef. Il a cuvé son alcool. Il semble calme et daigne rire à la vue des trois saucissons humains allongés dans la boue.

— Où avez-vous trouvé ces trois hommes? Et que faisaient-ils ?

— Bam quan lon [1], ils étaient tous trois ensemble dans la forêt entre Cho-go et Lang-nua et faisaient des signaux avec des bambous creux.

— Qu'on les délie et qu'ils parlent.

Les trois hommes, déficelés, se prosternent, non sans peine, car leurs corps sont ankylosés, rompus par le terrible transport. Tous trois ont les cheveux ras, la tonsure et la soutane noire déchiquetée par le frottement des plantes épineuses de la forêt. L'un est Kham, curé du village catholique de Binoi, l'autre Tran-Chinh-Nha, curé de Dao-ngan ; le troisième, Nguyen-Duc-Hanh est prêtre aussi et vient de Phu-lang-thuong. Ils faisaient des signaux sonores afin d'attirer l'attention sur eux. Ils sont heureux d'avoir été pris par les guerriers du Dé-Doc Tham, car ils erraient, en aveugles, dans la forêt, espérant que le hasard les amènerait devant

1. Seigneur grand mandarin.

l'illustre mandarin dont ils ignoraient la résidence. Ils sont les envoyés de Mgr Velasco, évêque de Bac-ninh [1].

Sur cette déclaration, Tham fait entrer les trois prêtres dans sa cai-nha et les interroge :

— Que veut Ong Velasco ?

— Il te demande de rendre les deux Français qui sont tes hôtes. Il voudrait te voir vivre en paix avec tous. Il te prie de te fier à nous.

— J'aurai confiance. Je le prouverai en renvoyant Kham à Bac-ninh porter ma parole à Ong Velasco. Je garde ici Nha et Hanh. Ils seront écorchés vifs si les Français apprennent le lieu où je suis. Kham, tu diras à Ong Velasco que le Dé-Doc Tham veut bien s'entretenir avec lui. Qu'il vienne dans la forêt. Il ne lui sera fait aucun mal. Mais qu'il se garde d'amener une escorte, s'il tient à la vie des deux prêtres que je retiens ici.

Kham, la tête derechef encapuchonnée, afin qu'il ne puisse retrouver le chemin du repaire, est aussitôt reconduit à Cho-go et, libre de ses mouvements, file sur Bac-ninh.

Et, du même coup, le Dé Tham décommande l'exécution de Chesnay et de Logiou.

Quatre jours plus tard, Mgr Velasco est dans la forêt.

A califourchon sur un petit âne, il est venu, par

1. Évêque espagnol et chef des missions espagnoles du Tonkin septentrional. Depuis la fondation des premières chrétientés au Tonkin, toute la partie du delta dans l'Est du fleuve Rouge est sous l'autorité religieuse des missions espagnoles.

les pistes de boue glissante, par les sentiers devenus ruisseaux ou torrents, sous l'averse qui cingle. A partir de Lang-nua, un Annamite catholique de Nha-nam, ancien pirate, l'a guidé et a bâti pour lui une pauvre hutte de branchages. Puis l'évêque est resté seul. Pas longtemps. Le Dé Tham, vite prévenu, l'a fait conduire par un de ses hommes jusqu'à une vieille petite pagode isolée, aux dieux grimaçants, aux murs dartreux, aux tuiles décolorées et dont le soleil et la pluie ont rongé les chimères du toit.

Mgr Velasco s'y installe, toujours seul, sans un serviteur. La nuit le « cop-cop » du tigre en chasse, l'aboiement sec du grand cerf poursuivi par le fauve, le jappement enroué du con-nai, chevreuil tonkinois, le tumulte des branches froissées lui disent les drames de la forêt. Le jour, le Dé Tham vient.

Il vient sans que jamais on puisse l'entendre approcher, sans que le prélat aperçoive jamais l'escorte du pirate toujours à proximité, toujours aux aguets, toujours prête, si d'aventure un nhaqué s'approchait de la pagode, à l'égorger sur-le-champ.

Sur-le-champ et en silence, car il ne faut point troubler les palabres de Ong Tham avec le chef des bonzes espagnols.

Cependant les autorités françaises ont ordonné à tous les détachements du Yen-thé, tirailleurs ou miliciens, de demeurer l'arme au pied, dans les postes. Jamais la région n'a été aussi sûre, car le

Dé Tham a donné à ses bandes un ordre pareil. Il négocie, en d'interminables conversations avec Mgr Velasco. Parfois ce dernier envoie à Bac-ninh un message dont se charge un des pirates. Chaque lettre s'achève par la recommandation de n'envoyer ni nourriture, ni serviteur. Toute indiscrétion ferait échouer les pourparlers.

Chaque jour amène une nouvelle entrevue. Patiemment, l'évêque gagne du terrain, en dépit des mille réticences du pirate et des questions délicates qu'il faut résoudre. Le Dé Tham exige une rançon de 60.000 piastres. Il offre, en outre, de se soumettre, mais à des conditions telles que jamais les Français ne consentiront à les accepter. Doucement persuasif, le prélat discute en des marchandages où un canton s'échange contre 10.000 piastres à déduire de la rançon. Lentement le prix à payer pour la liberté des deux Français est réduit des trois quarts. Tham a-t-il tellement besoin d'argent alors qu'il sera le maître de villages déjà riches et que la paix rendra plus opulents encore ?

Les entretiens se prolongent quinze jours durant. Et l'accord, approuvé par le Gouvernement général, est enfin conclu. Mgr Velasco rentre à Bac-ninh.

15.000 piastres paieront la libération de Chesnay et de Logiou. Le Dé Tham, soumis, reçoit, comme en fief, les cantons de Muc-son, Yen-lé, Huu-thuong et Nha-nam sous la surveillance d'un délégué français qui résidera en ce point. Ces quatre cantons donnent au Dé Tham 22 villages, plus de 2.600 habitants qui, pendant trois années, lui ver-

seront l'impôt... le tout à partir du 23 octobre 1894.

Le lendemain, un convoi, dûment escorté et guidé par un pirate, arrive au repaire. Les coolies plient sous le poids de la rançon, laquelle est payée en piastres d'argent, car le Dé Tham veut ignorer les billets de la banque d'Indochine. Quinze caisses sont bientôt alignées devant lui.

— Bam quan lon, dit alors le chef des coolies, daigneras-tu faire compter l'argent et apposer ton honorable sceau sur le reçu que j'apporte.

— Ouvre deux caisses, répond le Dé Tham, et dis à tes hommes de prendre dedans ce qu'ils voudront.

Le grand général daigne plaisanter sans doute. Et, devant les deux caisses ouvertes, les coolies suants et tristes ne bougent pas. Leurs regards, un instant allumés de convoitise, se figent bien vite dans l'hébétude coutumière. Ils savent bien qu'une balle casserait la tête de quiconque oserait...

Or, le Dé Tham, plongeant les mains dans une des caisses jette soudain des poignées de piastres aux coolies. Un court instant il daigne rire de la belle bataille qui se livre autour de l'aubaine inespérée, puis soudain il tonne :

— Hors d'ici, tous !

Et, le soir même, il remet en liberté Chesnay et Logiou.

TROISIÈME PARTIE

ET RIEN N'EST CHANGÉ

I. — Le Dé Tham soumis.

Tham est soumis.

Et les militaires ne sont pas contents. Oh ! je sais. Il est toujours facile de raconter que les pirates, que le Dé Tham sont la providence des militaires, pour qui les colonnes de répression sont sources d'avancement et de croix... Voire : de croix de bois trop souvent [1].

Quoi qu'il en soit, le général Duchemin estime que le haut Tonkin est assez contaminé par les deux chancres que sont les fiefs de Luong-tam-Ky et de Ba-Ky, refuges inviolables des bandes pirates. Il n'était guère indiqué d'y créer, pour le Dé Tham, un domaine qui touche la voie ferrée. Au fait,

1. Dix-huit tombes d'officiers creusées au Yen-thé de 1891 à 1894.

puisque le Gouvernement général a traité avec le pirate, c'est qu'il admet sa bonne foi. Inutile, dès lors, de maintenir des troupes au Yen-thé. Gallieni demande et obtient leur retrait. Et la garde indigène occupe les postes.

Tham est soumis. Et les quatre cantons à lui attribués forment tout le haut Yen-thé. Le chef de bandes est devenu gentilhomme-fermier. Il est tranquille, satisfait et les rapports sont des plus courtois qu'il entretient avec le délégué français de Nha-nam. Visites, cadeaux protocolaires. Remise en culture des rizières. Sans doute les pirates de la bande sont-ils devenus soudain de paisibles nhaqués...

Certes non. Les gens qui peinent sur la glèbe sont ceux des villages. Tham ordonne et ils obéissent. Ils savent bien qu'un jour viendra où le grand chef reprendra le fusil. Malheur à ceux qui auraient rechigné au travail.

Et le voilà courbé sur sa besogne, ce paysan qui, là-bas, pullule, résigné, instinctif et besogneux, en vérité source de toute richesse. Il ne pille ni ne vole, cet être aux regards apeurés, rusés et fureteurs, qui, se levant de la natte sur laquelle il est né et qui servira de linceul à son cadavre, sort de sa pauvre case dès l'aube et s'en va, le long du faîte des digues de rizières, en file indienne avec ses compagnons, tous loqueteux, tous bavardant sur un mode aigu, tous riant aux éclats pour un rien, tout comme si la vie était belle. Dès que le soleil, haut levé, commence de cogner dur, le voilà

seul dans le rectangle qui est le sien, enfoncé jusqu'au ventre dans la mixture d'eau et de boue, les jambes constellées de sangsues, penché sur la charrue primitive, le « cay » qui disparaît presque entièrement dans la vase, suivant son buffle à travers les tourbillons de moustiques, passif, silencieux et comme recroquevillé dans une hébétude à lui transmise par les siècles de servage de ses ancêtres, pliés sous le joug de maîtres pour qui le nha-qué n'était que la machine à faire pousser le riz. En ce moment, le Dé Tham est le chef. C'est pour lui que l'homme laboure et herse, que la femme sème et repique et que tous moissonnent le paddy. C'est pour lui qu'on fait pousser le blé noir, le maïs et la patate sucrée. Pour lui aujourd'hui, peut-être demain pour quelqu'un d'autre. Qu'importe, pourvu que vivent le buffle, la femme, les gosses ! Qu'importe, pourvu que l'on puisse manger et que soient rares les coups de rotin ! Et, si, d'aventure, le chef ordonne un jour d'abandonner la charrue pour le fusil, le nha-qué obéira, toujours passif, toujours résigné, combattant idéal dans la main de qui se charge de penser pour lui.

Mais, pour qui a tenu en mains, des mois durant, le mauser, la Winchester, le fusil Gras ou le lebel [1] le retour à la rizière est une déchéance. Certes, le mandarin méprise l'homme de guerre. Qu'importe,

1. Le fusil Lebel, arrivé au Tonkin en 1890, a été aussitôt donné aux régiments d'infanterie de marine. Les tirailleurs tonkinois ne l'ont reçu qu'en 1895. Mais, un an auparavant, on en trouvait entre les mains de quelques pirates.

puisque, dans les villages du Yen-thé et de bien d'autres régions, grands et petits notables tremblent et s'inclinent devant celui qui porte les armes ! Les gens du Dé Tham ne sont point de ceux qui grattent la boue en suivant le buffle. Ils sont hommes de proie et le veulent rester. Les honneurs et les profits que les Français, gens faciles à duper, ont réservé au grand chef, donnent à ses lieutenants l'espoir d'obtenir des avantages pareils en devenant, à leur tour, aussi redoutables que lui. Le haut Yen-thé est soumis. D'accord. Mais n'est-il point d'autres régions, toutes proches et tout aussi inextricables où il est naturel de gagner sa vie par le fer et par le feu ? Comment Tham pourrait-il blâmer ceux qui continuent de marcher sur ses traces glorieuses ? Il ne saurait renier ses compagnons d'armes si fidèles. Et puis il n'oserait...

Alors, tandis qu'à Phong-xuong, le Dé Tham mène une vie de seigneur féodal, entouré de ses trois femmes, de son fils Ca-Trong et d'une garde prétorienne faite de partisans armés lesquels, comme lui, vivent sur les villages qui constituent son fief, ses lieutenants, égaillés dans une zone dont le haut Yen-thé est le centre, continuent la frairie. Le domaine du Dé Tham reste, pour eux, un refuge assuré. Comment oserions-nous les y poursuivre sans violer la parole donnée à un bandit ?

Mais, de ce refuge, ils n'useront que s'ils ne peuvent agir autrement. Il est, au Yen-thé, d'autres repaires secrets et des villages complices.

Et d'autres sylves sont proches qui offrent leurs halliers touffus. La forêt serrée habille, de pied en cime l'énorme massif du Tam-Dao aux trois pics, monstrueux dragon vert couché sur la province de Vinh-yen et obsédant de sa menace celle de Thai-Nguyen, dont le nom signifie « haute origine » et qui mérite son nom. L'aigle et le tigre seuls peuvent disputer aux pirates les sommets du Tam-Dao. Sur ses pentes besognent les bûcherons débitant les bois rares : le tan mat et le thiet-dinh, deux des quatre bois de fer qui durent des siècles et le très précieux ngoc-am jaune clair, aux veines harmonieusement dessinées, dont on fait les cercueils des plus riches Annamites. Quinze ans plus tard, lorsque la France aura eu raison de la piraterie, le Tam-Dao, qui culmine à 1.300 mètres, verra s'élever près de son sommet une station d'altitude sûre et saine pour les Français du Tonkin.

Mais nous n'en sommes pas là et, à l'instant où nous voici, le Tam-Dao n'est rien moins que sûr. Le Dé Nguyen écume la région. En février 1895, sa bande attaque les deux télégraphistes Holley et Sabot. Le premier est tué, le second capturé et emmené à Ké-thuong au gîte de Ba-Ky, lequel, comme chacun sait, s'est humblement soumis à notre autorité... Quant aux malandrins du Yen-thé, ils opèrent dans le Bao-Day, dans le Dong-Trieu et, à l'occasion, dans le Tam-Dao, dont les abords ne sont point terrains de pillage uniquement réservés aux amis de Ba-Ky.

Mais restons dans les environs de Bac-ninh. Au point où confluent le Song-Thuong, le Song-Cau, le Song Thai-Binh et le canal des Rapides ; le mouvement des jonques ne cesse jamais. Là s'élève la petite ville de Sept-Pagodes et, juste en face, le village de Pha-lai. Le 23 mars 1895, en pleine nuit, des sampans accostent devant le village. Quarante bandits débarquent. Quelques instants plus tard, les cai-nhas sont en feu, les nha-qués tués ou en fuite et les pillards, rembarqués, filent dans la direction de Bac-ninh. Le village de Pha-lai n'est plus. Thong-Luan, lieutenant du Dé Tham [1], l'a supprimé...

30 avril, 11 heures du soir. Étalée autour de sa grande citadelle, Bac-ninh dort sous la pluie. Tout est calme dans la ville, et dans ses environs règne la tranquillité, je veux dire que les pirates se contentent de voler çà et là quelques buffles, de dépouiller de temps en temps quelques nha-qués isolés se rendant aux marchés des villages, d'assassiner éventuellement quelques courriers indigènes et d'ouvrir le feu à l'occasion sur quelque détachement de milice, abattant deux ou trois linhs, sans qu'on sache d'où partent les coups de fusil... Rien de particulier en somme et Bac-ninh peut dormir. Du reste voici, dans la rue principale, une patrouille de miliciens. Douze hommes et un doï. Tous de belle allure, marchant en ordre et silencieux, l'arme à la bretelle. Soudain, ils font halte, devant la maison d'un riche marchand chinois. Sans doute

1. La bande de Thong-Luan est tantôt aux ordres du Dé Tham, tantôt à la disposition de Ba-Ky.

veulent-ils s'abriter un instant sous l'auvent du toit, car la pluie redouble. Mais non : quatre hommes se détachent du groupe, et le doï va lui-même les placer, sentinelles invisibles, à l'orée de ruelles proches. Puis ayant éteint la lanterne à pétrole qui jette une vague lumière dans ce coin, il frappe à la porte du Chinois. Pas de réponse... Alors les crosses des fusils commencent de marteler l'huis qui va céder...

Les coups sonnent étrangement dans la nuit. Dans les maisons voisines, Annamites et Chinois réveillés se gardent d'intervenir. Mais deux Français ; Moulhaud, préposé des douanes, et le gendarme Verdene accourent. Chacun d'eux porte un fanal dont la lueur éclaire leur silhouette sans arriver à percer le rideau épais de pluie. Mais deux éclairs rayent soudain l'obscurité. Deux détonations sèches. Les sentinelles ont tiré et les Français tombent, tués net, à bout portant, chacun d'une balle dans la tête.

Les coups de feu ont donné l'alerte et voici venir, à toutes jambes, un autre gendarme, le maréchal des logis Jean. Deux balles en pleine poitrine l'abattent et on l'achève au coupe-coupe. Puis les Annamites s'éclipsent dans l'ombre, tandis que d'autres Français courent vers la citadelle pour donner l'alarme, trop tard. Une section de milice accourue ramasse les cadavres. La patrouille de tout à l'heure, la patrouille qui a tué n'était qu'un détachement de pirates camouflés. Leur doï était un lieutenant du Dé Tham, le Doc

Thu, et son frère le Doc Xuyet l'accompagnait.

Et voici d'autres exploits.

A moins de mille mètres de Phu-lang-thuong s'élève le village de Phu-liem. La terre y est riche. Les orangers et les mandariniers y foisonnent, comme les bananiers et les letchis. La pagode au toit circonflexe est au bord d'une mare émaillée de lotus. Un bouquet d'aréquiers la domine, époussetant le ciel. Pendant le jour, les gens de Phu-liem travaillent tout autour du village dans les rizières ou dans les champs de cannes à sucre, de patates, de maïs ou de haricots. La nuit, ils rentrent dans leurs cai-nhas et s'endorment tranquilles. Phu-liem est un village de plaine, un village heureux et sans histoire. Sa palissade de bambous vivants est tout ébréchée. Qu'importe! Phu-lang-thuong est tout près et sa milice veille...

Or, un peu avant minuit, le 15 septembre, les sentinelles de Phu-lang-thuong donnent l'alerte et le gong d'alarme retentit. Dans la campagne des flammes ont surgi, comme de cent mille torches. Phu-liem flambe. Un détachement de miliciens s'élance au pas de course pour porter secours et bientôt entend le village entier hurler son épouvante. L'aide arrive trop tard. Le massacre a précédé l'incendie qui illumine une vision d'horreur. On jurerait qu'une bande de fauves en furie est passée-là. La boucherie est indicible. Partout des têtes coupées ou hachées, des débris humains jonchent le sol. Les égorgeurs n'ont épargné ni les femmes, ni les enfants. Les toits en paillote

ont brûlé d'abord. Les murs de pisé se sont écroulés. Seules restent debout, à demi calcinées, les colonnes en bois de fer de la pagode et des plus riches cai-nhas. A celles de la pagode sont attachés les notables de Phu-liem, à celles des cai-nhas sont ligotés les plus riches nha-qués : tous agonisant, le ventre ouvert par les coupe-coupe. Les buffles et les porcs ont été saignés comme les hommes. Seuls quelques chiens ont échappé au carnage et lèchent le sang répandu...

Un mois plus tôt, les notables de Phu-liem avaient refusé de l'argent et du riz à un émissaire de Linh Tuc, lieutenant du Dé Tham. Cette nuit Linh Tuc s'est vengé.

La lueur des incendies éclaire le sens du message de Tham à Ton-That-Thuyet : « Rien n'est changé dans le huyen de Thien-Duc, même quand toutes choses paraissent transformées ».

Autrement dit, la piraterie continue malgré les soumissions.

II. — Répression.

En vérité, fort bien informés de nos affaires intérieures, les pirates ont profité de l'interrègne gouvernemental qui a duré du rappel de Lanessan à l'arrivée de Rousseau.

Car Lanessan, ayant, paraît-il, communiqué à un tiers, lequel « n'avait pas droit », un document

officiel, a été remercié brusquement, brutalement, comme est renvoyé un serviteur indésirable ou un fonctionnaire indélicat. Un télégramme Havas a notifié la sentence. Guillotine sèche maniée par un Gouvernement qui, à l'époque, était trop peu averti des choses coloniales pour comprendre que le renvoi, sans formes, du Gouverneur général nous faisait perdre la face en ce pays d'Annam où le sens des hiérarchies est comme une religion, en cette Indochine en pleine crise de croissance. Il faut lire tout ce qu'a écrit Lyautey sur Lanessan [1], tout ce que je résume en quelques mots. C'était vraiment un « gouverneur », plein de vie et d'audace, énergique, tenace, aussi souple qu'intelligent, passant outre aux chinoiseries des règlements, visitant le pays, voyant tout lui-même et laissant partout sur son passage des étincelles du feu qui le brûlait.

A Lanessan succède Rousseau, homme de haute culture, de noble caractère, droit, scrupuleux et tenace. Quinze jours après son arrivée au Tonkin, convaincu de la nécessité d'assainir que prêche Gallieni, le nouveau Gouverneur général ordonne et, en dix-huit jours, du 16 avril au 4 mai 1895, le fief du soumissionnaire Ba-Ky est nettoyé. Le repaire de Ké-thuong, réputé imprenable est entre nos mains. Ba-Ky est en fuite. Et, pour la première fois, un Européen est délivré sans avoir à payer rançon, car le télégraphiste Sabot a été

1. *Lettres du Tonkin et de Madagascar*, t. I, p. 98 et suivantes.

repris aux pirates par surprise et de vive force [1]. Gallieni est à la tête des colonnes de répression et son chef d'État-Major s'appelle Lyautey.

Chassés de Ké-thuong, les pirates refluent naturellement vers le Yen-thé. Mais là aussi Gallieni donne le coup de balai.

Il opère avec lenteur. Il le faut. Puisque le Dé Tham est soumis, le Gouvernement général a exigé que l'on parlemente, et c'est long. On prie le soumissionnaire d'évacuer ses postes fortifiés et de rendre ses armes. On le presse de punir lui-même ses lieutenants Doc Thu et Linh Tuc dont nous refusons d'accepter la soumission. On lui demande d'aider les autorités à entrer en relations avec les bandes de Tong-Luan et de Tong-Tru. Les lettres succèdent aux lettres. A chacune le Dé Tham répond fort courtoisement que sa bonne volonté est entière et que nul ne peut rien lui reprocher. Tout en se gardant d'expliquer les agissements de ses lieutenants, il les expédie, avec leurs bandes, sur l'arrière de nos troupes pour tenter de desserrer l'étreinte qui commence de l'inquiéter. Le Doc Thu opère alors dans la province de Bac-giang nouvellement créée [2] et dont la capitale est Phu-lang-thuong, tandis que Thong-Luan et Thong-Tru,

1. Par le détachement du capitaine Bulleux, commandant le poste de Bac-Kan que vient de créer Gallieni.

2. Par décret du 10 octobre 1895, signé Rousseau. La nouvelle province se compose des deux phu (préfectures), de Lang-Giang et de Da-phuc et des six huyen (arrondissements) de Yen-Dzuong, de Viet-yen, de Kin-Anh, de Yen-thé et de Hiep-Hoa. La police de la province est constituée par 423 linhs et 327 linh-co (gardes mandarinaux) fournis par la province de Bac-ninh.

descendus du Tam-Dao, tombent sur les villages de la région de Da-phuc. Des bandes sont signalées aux abords de la voie ferrée.

Dans un livre qui est un modèle de clarté et de concision [1], Gallieni a relaté l'opération qu'ici je résume et pour laquelle ce grand chef avait prévu tout ce qu'un cerveau humain peut prévoir et donné des ordres qui portent la marque de son génie.

Le Dé Tham avec quelque 300 fusils est solidement retranché en pleine jungle. On ignore le gisement exact du repaire, mais on sait qu'il est quelque part à l'intérieur du triangle entièrement couvert de forêt inextricable et dont les sommets sont Bo-ha, Nha-nam et Mo-trang [2]. Nos troupes en occupent les trois côtés, puis lentement, méthodiquement, sans laisser un pouce de terrain inexploré, elles progressent. Marsouins, légionnaires, artilleurs de marine, détachements du génie, tirailleurs tonkinois, miliciens et partisans armés, tous, sous le commandement de Gallieni, fouillent le sous-bois obscur. Chaque détachement reste relié au détachement voisin et peu à peu l'investissement se resserre jusqu'au jour, — 29 novembre 1895 — où un feu rapide, s'abattant sur deux de nos groupes leur montre qu'ils sont à pied d'œuvre et que le repaire est là. C'est en plein cœur de la forêt, à Baï-met, à quelque deux kilomètres dans l'Est de

1. Général GALLIENI, *Trois colonnes au Tonkin*, 1894-1895, Paris, Chapelot, 1899.
2. Voir le croquis p. 201.

Phong-xuong. Le fort s'appuie à l'arroyo Song-Soi. Il est flanqué des deux fortins de Lim-ru et de Ho-koï.

Coupe-coupe en mains, taillant leur route à travers l'enchevêtrement végétal, refoulant les avant-postes pirates, s'emparant des ouvrages avancés, les groupes convergent vers la place forte du Dé Tham. Des salves, partant de réduits invisibles essaient d'enrayer notre avance. Nos avant-gardes se heurtent aux embûches habituelles : piquets empoisonnés, triples palissades, trous de loup, fossés que cache la broussaille. Parfois, obligés de s'arrêter, nos hommes se retranchent sur place. Le repaire est investi et personne ne reculera. Et voici nos batteries de 80 de montagne. Elles ont forcé leur passage à travers la jungle et sont devant les forts. Des obus à la mélinite, qui viennent d'arriver de France, garnissent les caissons. Et ces obus-là, tirés à bout portant, font merveille. Dans le fort, les pirates hurlent leur désarroi. Et la nuit du 29 au 30 novembre s'abat sur la forêt. Tous nos soldats veillent, parés pour l'assaut.

Dès l'aube du 30, l'artillerie, de nouveau, tonne. Puis l'infanterie s'approche. Silence partout ! A 11 heures, nos gars se ruent à l'attaque... Pas un coup de fusil ne répond à leur charge. Le fort est vide... La forêt a sauvé les bandits ! Ils ont glissé entre nos doigts à 5 heures du matin à travers un hallier à peu près impénétrable qui séparait deux de nos colonnes. Fuite précipitée, car, dans le

fort, on trouve des munitions en tas, des tonnes de riz et même la correspondance du Dé Tham... Inutile de donner la chasse aux fuyards. Ils ont caché leurs armes et, disséminés dans les villages complices, ils sont introuvables.

Mais, ainsi dispersés, les pirates sont, pour un temps, hors d'état de nuire. Une vingtaine ont été tués. Quelques-uns se présentent à Phu-lang-thuong et rendent leurs armes. L'opération nous a coûté tout juste trois tués : un soldat d'infanterie de marine et deux tirailleurs et une dizaine de blessés dont un seul Européen. Gallieni est avare du sang de ses hommes.

III. — Poursuites.

Les colonnes militaires dissoutes ont regagné leurs garnisons. Elles n'opèrent plus que dans les quatre territoires militaires [1]. Les provinces civiles ont elles-mêmes leur police. Les bandes du Dé Tham dispersées se reforment peu à peu sous le commandement de petits chefs. Toujours insaisissables de par la complicité de la forêt et de la montagne, elles sévissent dans les provinces qui avoisinent celle de Bac-giang où est le Yen-thé. Mais le Yen-thé reste leur point de ralliement.

1. 1er territoire militaire : Sept-Pagodes, Moncay ; 2eme. territoire : Lang-Son ; 3me territoire : Ha-Giang Tuyen-Quang ; 4me territoire : Lao-Kay.

Le tong-doc Lé-Hoan a derechef pris la tête d'une colonne de police qui vit sur le pays tout en paraissant poursuivre les bandes dont l'existence est, en vérité, pour ce mandarin, une source inépuisable de profits et d'honneurs...

La garde indigène, elle, fait de son mieux. Les linhs de Bac-ninh et ceux de Bac-giang refoulent les pirates vers le Tam-Dao. Au pied de ce massif et dans la moyenne vallée du Song Kong, en 1896, la milice se bat seize fois contre les pirates. La chasse aux bandits est souvent dure et sanglante. Le 20 février l'inspecteur Burcklé [1] est tué par la bande de Thong-Luan. Le 15 septembre, près de Da-phuc, le garde principal Racagel et le colon Haguelon, employé de la concession Gobert, sont tués par la bande de Linh Tuc. Mais les pirates n'ont plus la vie belle et une dizaine de lieutenants du Dé Tham finissent par se rendre et leurs hommes avec eux. Linh-Tuc, Thong-Luan et Doc-Ké se soumettent, de même que Ca-Rinh que nous retrouverons. 449 fusils tombent ainsi entre nos mains. Et le Doc Thu, que nous avons vu opérer en pleine ville de Bac-ninh, grièvement blessé dans une rencontre, se suicide.

Au mois de décembre 1896, le Gouverneur général Rousseau meurt. Deux mois plus tard, son successeur est nommé. C'est Paul Doumer, le véritable

1. Les cadres européens de la garde indigène sont composés d'inspecteurs principaux, d'inspecteurs de 1re, 2e et 3e classes, de gardes principaux de 1re, 2e et 3e classes et de gardes principaux stagiaires. Les gradés indigènes sont les phoquan (adjudants), les doï(sergents) et les caï (caporaux).

créateur de l'Union Indochinoise, l'homme qui dota notre colonie de l'outillage économique et de l'équipement industriel qui ont engendré sa prospérité et l'ont fait définitivement entrer dans la voie du progrès moderne.

Revenons au Dé Tham. Devenu nomade par force, mais glissant toujours entre les doigts des poursuivants, il est tour à tour signalé dans les provinces de Bac-ninh, de Thai-Nguyen et de Son-tay. Mais c'est au Yen-thé dont il connaît les moindres sentes et les plus secrètes cachettes que le Dé Tham finit par se rembûcher. Périodiquement, les journaux du Tonkin annoncent sa capture imminente ou sa soumission. A la vérité, le sanglier demeure introuvable dans sa forêt, mais, sans cesse pourchassé, il fuit d'une tanière à l'autre, toujours inquiet et talonné sans répit, entouré de fidèles de plus en plus rares. Il songe aux beaux jours où il était le maître reconnu par nous des quatre plus riches cantons du Yen-thé. Et, au début de février 1897 — Doumer n'a pas encore rejoint son poste, — le curé de Bi-noï apporte au résident de Bac-giang les serments du pirate. « Nul ne sera désormais plus fidèle que lui. Il demande à se rendre et qu'on lui accorde d'urgence une trêve pour qu'il puisse célébrer les fêtes du têt [1]. Il jure de mener une existence exemplaire

1. Le têt est la fête du jour de l'an annamite. C'est la plus grande fête de l'année. Elle tombe entre le 20 janvier et le 10 février, suivant le calendrier chinois que dix siècles de domination ont imposé aux Annamites. Les réjouissances du têt durent plusieurs jours.

dans la concession qu'on ne saurait manquer de lui accorder ». Il n'est plus question de concession, répond l'autorité française : le Dé Tham aura la vie sauve, sans davantage.

Alors Tham s'enfonce derechef dans la brousse. Au mois de juin son fils Ca-Trong tue, dans une embuscade, le garde principal Beauvais. Aussitôt la poursuite reprend. Une colonne volante de 150 linhs se met en chasse. La milice des provinces voisines de Bac-giang, les postes militaires qui jouxtent le territoire civil sont alertés. Le 22 septembre, l'invulnérable Dé Tham, en fuite vers Lang-son, est surpris par un détachement que commande le lieutenant Maurel et blessé à la main droite. A ce moment, la bande est réduite à une vingtaine de fusils. Sans cesse harcelée, elle est à bout de souffle...

Mais voici une lueur d'espoir. Le Ky-Dong est au Yen-thé.

IV. — L'Enfant du Miracle.

Le Ky-Dong est l'homme prédestiné qui chassera du Tonkin les Français, rétablira les anciens rois et donnera le bonheur à tous.

Ce nouveau Messie, de son vrai nom Nguyen-Cam a montré, tout enfant, des aptitudes littéraires extraordinaires. A l'époque de la conquête, à Nam-dinh, il a levé l'étendard de la révolte contre

nos troupes. Convaincu que Nguyen-Cam peut marcher sur l'eau et que les balles le traversent sans le blesser, le peuple tonkinois l'a appelé Ky-Dong, l'enfant du miracle. En 1887, un arrêté du résident du Tonkin a envoyé le Ky-Dong s'instruire au lycée d'Alger. Il y est resté neuf ans et, fréquentant sans cesse Ham-Nghi, l'ex-empereur d'Annam [1], a appris à nos frais la haine de la France.

Dès son retour au Tonkin, il se rend auprès du Gouverneur général Doumer, proclame sa reconnaissance envers notre pays et son dévouement à ses représentants. Puis il se rend au Yen-thé sous couleur d'exploiter, de compte à demi avec un Français, une concession territoriale Au vrai, c'est la réputation du Dé Tham qui l'attire en ces lieux. Où trouver un meilleur noyau de rébellion que parmi les bandes de pirates ?

Sitôt installé, le Ky-Dong expédie, dans tout le delta, des émissaires soi-disant chargés de recruter des nha-qués pour mettre en valeur les riches terres du Yen-thé. Étranges travailleurs que ces gens qui, par centaines, quittent le bas Tonkin pour la moyenne région sans emmener leurs familles. Rares sont ceux qui ont l'aspect débonnaire et résigné du pauvre cultivateur de la rizière. Et, chose étonnante, tous sont munis de sommes d'argent qu'ils remettent au Ky-Dong. Tous croient, dur comme fer, à la puissance surnaturelle de cet

1. Voir la note de la page 55.

homme. C'est qu'il a répandu partout des poésies et des tracts où il est question d'un génie qui délivrera bientôt le Tonkin, génie que tous les vrais Tonkinois doivent aider et rejoindre...

La délivrance du Tonkin est, pour le Dé Tham, préoccupation secondaire, mais; autour du Ky-Dong, il y a des hommes, plus de 3.000 en nombre, et de l'argent, manne indispensable au pirate traqué. Pour les hommes, on déterrera tous les fusils cachés. Avec l'argent Tham achètera d'autres armes et des munitions. Et la belle vie reprendra. En vérité, le Dé Tham agit sagement en ralliant le Yen-thé. Déjà, par des émissaires, il est entré en liaison avec le génie libérateur. Et celui-ci lui a envoyé des fonds, des hommes et des armes.

Mais Doumer est bien renseigné. Il ordonne et, une belle nuit, celui qui fut l'enfant miraculeux, saisi par le chef de bataillon qui commande le cercle du Yen-thé, est amené à Phu-lang-thuong et embarqué sur une chaloupe qui file aussitôt sur Haïphong. En même temps, les chefs des villages situés sur la concession du Ky-Dong sont arrêtés et internés à Nha-nam.

Plus tard, le Ky-Dong, déporté à Tahiti, aura tout le temps voulu pour méditer sur les dangers d'une révolte mal organisée.

Cependant, ses partisans; désormais sans guide et privés de l'appui des chefs de villages du Yen-thé, reprennent peu à peu le chemin du delta. Ce n'est, pensent-ils, que partie remise: le Ky-Dong reviendra quand il voudra et, s'il prenait fantaisie aux

Français de lui couper le cou; ce serait peine perdue; car il n'en est pas à un miracle près et chacun sait qu'une autre tête repousserait aussitôt sur ses épaules. Par bonheur, les quelque trois mille égarés sont une goutte d'eau dans l'océan de population saine et travailleuse du delta tonkinois.

V. — Soumission... encore.

Le colonel Péroz, lequel commandait en 1897 le cercle du Yen-thé a fait un récit très vivant et d'une belle tenue littéraire [1], de la soumission du Dé Tham, récit d'ailleurs fort romancé et souvent inexact [2].

L'affaire est assez simple. Le Gouverneur général Doumer veut contracter un emprunt de 200 millions pour entreprendre les grands travaux de l'Indochine. Mais comment obtenir du Parlement le vote d'un tel emprunt en faveur d'un pays où règne encore la piraterie ?

Il faut en finir coûte que coûte. Il faut réduire le Dé Tham ou accepter sa soumission. La battue au pirate continue dans le Yen-thé. Les postes de milice et les postes militaires qui ceinturent la région sont multipliés ou renforcés. La troupe et la

1. *Le dernier grand pirate* (*Revue de Paris*, août-septembre, 1907).

2. Notamment en ce qui concerne l'histoire du Dé Tham avant 1897. Le colonel Péroz confond en particulier Ba-Ky, chef de bande chinois, avec Ba-Phuc.

garde indigène ont l'ordre de travailler ensemble, n'importe les limites théoriques de leur action. Tous doivent accourir au premier bruit de fusillade. Le Gouverneur général passe trois jours au Yen-thé. Les chefs des villages suspects tremblent. Une telle visite n'annonce, pour eux, rien de bon. Mais, vraiment il faut que le Seigneur Tham soit un bien grand personnage pour que le très haut mandarin français qui gouverne l'empire se dérange ainsi pour lui...

Ong Tham lui-même n'est point médiocrement flatté lorsqu'il reçoit, toujours par l'intermédiaire de Mgr Velasco, notification du fait que le Gouverneur général acceptera sa soumission à condition qu'il se hâte. Sans doute le pirate va-t-il derechef demander la suzeraineté sur les plus riches cantons du Yen-thé.

Le moment serait mal choisi. Et Tham est trop rusé pour ne pas le comprendre. Admirablement renseigné, il se sait entouré par un réseau serré de surveillants armés. Réduite par les défections, sa bande est lasse d'une perpétuelle existence de gibier traqué. Il sied donc de se montrer très humble. Et, le 13 novembre 1897, le Dé Tham écrit au Gouverneur général de l'Indochine.

« J'ai reçu de Monseigneur l'évêque de Bac-ninh une lettre dans laquelle il me dit qu'il vous a parlé en ma faveur pour que je puisse me soumettre au Gouvernement, et que vous avez eu la bonté de me laisser faire ma soumission dans l'intérêt de la tranquillité générale. »

La soumission est aussitôt acceptée. Il ne s'agit plus que de la vie sauve, sans davantage. Le Dé Tham reçoit à nouveau des terres, toujours à Phongxuong. Aubaine tellement inespérée qu'il remercie par ces mots : « Je suis comme un malade près de mourir recevant un remède sauveur ».

VI. — Les grands lais.

Le 17 avril 1901, 29e jour du 2e mois de la 13e année de Thanh-Taï, la délégation de Nha-nam est sous les armes. Vers elle ont afflué les mandarins de la province de Bac-giang, les notables des villages du Yen-thé, tous ceux qui, par curiosité ou par ordre doivent assister à la reddition officielle de Seigneur Tham.

Depuis quarante mois, il a déposé les armes. Depuis quarante mois, il vit, tranquille en apparence, dans la concession qui, de par la générosité française, est sienne. Mais il n'a pas encore consenti à accomplir l'acte rituel qui consacre la soumission. Jamais il ne cédera, pensaient les gens du Yen-thé. Cependant l'heure est venue...

Arrivant de Phu-lang-thuong, voici les grands mandarins en longues robes d'apparat de soie ou de gaze brochée, serrées à la taille par la ceinture rouge à plaquette d'or, d'écaille ou de corne. Tous portent les bottes chinoises, noires à bouts carrés. Tous sont coiffés du chapeau qui, vu de face, semble

un bonnet d'évêque et s'abaisse sur l'arrière en un couvre-chignon qu'ornent deux ailes de cigale en grande saillie horizontale à droite et à gauche.

Tous sont respectables et inflexibles d'aspect. Tous s'inclinent devant notre autorité dont certains d'entre eux savent fort bien violer les lois dès qu'en vaut la peine la somme que rapportera ce viol. Ils sont prêts à accueillir toute requête orale ou écrite, pourvu que le demandeur soit assez riche pour graisser les pattes éternellement tendues des gardes du corps, serviteurs et secrétaires qui grouillent autour d'eux.

D'abord vient Lé-Hoan toujours jeune et toujours tong-doc de Bac-ninh. Sa robe est de soie bleue sans broderies. Deux parasols en soie quyen bleu clair d'où pendent huit glands multicolores abritent sa tête gardée des mouches, moustiques et autres insectes volants par trois immenses éventails de plumes à long manche pourpre. Sa suite est faite du secrétaire de ses commandements, du porte-pipe, du porte-bétel, du porte-trique et de nombre de serviteurs de moindre importance.

Voici les hauts fonctionnaires de Bac-giang, le tuan-phu vêtu de soie verte sans broderies, l'an-sat dont la robe noire est brodée de fleurs et dont la suite est grossie du bourreau marchant devant un boy qui porte le sabre. Voici le doc-hoc et le thuong-ta [1] habillés de gaze brochée et rehaussée du plas-

1. Le tuan-phu est le gouverneur d'une province secondaire, l'an-sat est le grand juge, le doc-hoc est le chef de l'enseignement et le thuong-ta est le conseiller du résident français de la province.

tron rouge à la cigogne brodée au milieu des nuages. La soie de leurs parasols est noire et leur cortège est moins important que celui du tong-doc.

Puis se présentent d'autres seigneurs aux ongles démesurés, mais de rang moindre, les mandarins à parasol unique : les tri-phu [1] de Lang-giang et de Da-phuc, aux poitrines exhibant la cigogne en plein vol, tandis que les six tri-huyen [2] de la province n'arborent sur leurs plastrons que le faisan blanc.

Du très haut tong-doc au modeste tri-huyen, tous sont fonctionnaires subtils, installés par nous et s'entendant à merveille à simplifier la besogne de l'autorité française, tout en faisant, à leurs administrés, la vie assez dure pour que les piastres rentrent dans leurs coffres comme dans ceux du protectorat. De leur puissance ils usent adroitement afin que les plaintes demeurent assez rares pour qu'on puisse questionner les plaignants à coups de rotin. Soumis à ces potentats locaux, le nha-qué souffre quand même infiniment moins qu'à l'époque d'avant la conquête, alors qu'aucun frein n'enrayait les exactions des mandarins, concussionnaires par essence. Au reste, il faut bien que quelqu'un vole, sinon l'Annamite ne comprendrait pas et le fonctionnaire indigène scrupuleusement honnête gâterait le métier et perdrait la face. Le

1. Préfets de Lang-giang et de Da-phuc, subdivisions de la province de Bac-giang.

2. Chefs des huyen (arrondissements) de la province qui sont les huyen du Yen-thé, Yen-dzuong, Viet-yen, Kim-anh, Hiep-hoa et Phuong-nhon.

Tonkin, comme l'Annam, est en période de croissance pénible. Nos résidents sont encore noyés dans la paperasse, empêtrés de règlements hâtifs qui entravent la colonisation blanche, mais tous pleins d'ardeur et de bonne volonté et scrupuleusement honnêtes. Les Européens qui vivent actuellement au Tonkin ou en Annam ignorent combien fut lourde la tâche des Français de là-bas au cours des vingt années qui ont suivi la conquête. Entourés d'une population inerte ou hostile, ils travaillaient dur et mouraient dru. Qui veut apprendre et comprendre doit lire les ouvrages de Lyautey, de Gallieni, de Boissière, de Pouvourville et d'Ajalbert. Mais le livre d'or reste à écrire qui donnera les noms des colons, des fonctionnaires et des soldats qui ont laissé leurs os là-bas pour préparer la belle réalité d'aujourd'hui [1].

Revenons à Nha-nam. Laissant leur suite dehors, les mandarins des provinces ont pénétré dans la délégation. Sous la véranda sont groupés les chefs de cantons et les chefs de villages : notables majeurs et notables mineurs, hiérarchisés d'après la plus minutieuse étiquette. La plupart sont vieux et momifiés par l'opium. Tous sont vêtus du large pantalon blanc flottant sur les jambes étiques et de la longue tunique de soie noire à col montant, à manches collantes et fermée sur le flanc gauche à

1. Le travail est commencé. La milice a son livre d'or. M. E. Daufès, inspecteur principal de la garde indigène en retraite, vient en effet de publier *La garde indigène de l'Indochine de sa création à nos jours* (Avignon, Séguin, 1933).

l'aide de minuscules boutons sphériques dorés qui s'engagent dans des ganses de soie. Tous sont coiffés du turban noir plat. Traînant leurs sandales de cuir, ils s'entretiennent solennellement de questions sans importance, laissant tomber la conversation dès que l'un d'eux aborde le sujet qui les préoccupe tous : la soumission du Dé-Doc Tham, sur quoi il est prudent de cacher son opinion, car, ici, personne ne se fie à personne.

Sur le terre-plein, toute la garde indigène de Bac-giang est rangée, l'arme au pied, ligne terne des tenues kaki que rehaussent les ceintures bleues. Bac-ninh, Thai-Nguyen, Lang-son et Sontay ont aussi envoyé des détachements. Il faut que les miliciens soient nombreux à connaître les traits de celui qui, dans quelques mois peut-être, sera de nouveau l'ennemi.

Les clairons sonnent « aux champs », la milice présente les armes. Par la grande et belle route orientée du Sud au Nord, qui mène de Dap-cau à Nhanam, arrive à grande allure la voiture qu'on attend. Elle s'arrête devant la délégation et les représentants de la France descendent. En tête marche Morel, inspecteur des Services civils, petit, sec, silhouette et moustache d'officier. Quennec, résident de France de Bac-giang, l'accompagne et le domine de sa carrure de Breton solide, énergique et bon. Puis vient Chéon, chef de cabinet du résident supérieur du Tonkin.

Les mandarins de toutes classes sont rangés pour l'accueil. Après les saluts profonds, échines cassées

à la limite du cassement, ils se sont figés dans l'immobilité qu'impose l'étiquette. Sur les plastrons des robes traînent les barbiches aux poils blancs clairsemés. Les mains croisées sont cachées sous les manches larges d'où émergent les tablettes d'ivoire longues et plates, tablettes de maintien qu'il convient de fixer d'un regard atone, de par la tradition vieille de dix siècles qui définit le rite du respect sans expression, le corps de marbre et l'esprit absent, n'importe la durée de la cérémonie.

Au delà du cordon de la milice, la foule des indigènes de Nha-nam et des villages du Yen-thé est figée, elle aussi, et silencieuse. Les linhs ont reposé leurs armes. On attend le Dé Tham et ses bandes.

Le voici. Il marche en tête de ceux qui furent ses complices et restent ses fidèles. Est-ce un fauve traqué ? Est-ce un chef réduit, mais gardant la fierté de l'homme qui s'est battu et qui fut parfois vainqueur ? Son allure est-elle si particulière qu'à le voir mêlé à ses hommes on pourrait dire sans erreur possible : « Celui-ci est le maître ? » Certes non. De ses compagnons, des miliciens qui sont là sous les armes et de la foule qui regarde avidement, il ne diffère que par sa taille élevée, sa robuste structure qui prouverait peut-être son ascendance chinoise et sa tête rasée comme celles des bonzes. Avec sa longue tunique noire, son pantalon blanc flottant, son turban noir plat et les babouches qui chaussent ses pieds nus, il ressemble, plus qu'à tout autre chose, à un paysan bien nourri. Ses paupières lourdes laissent filtrer un regard plus rusé qu'intel-

ligent, avec des éclairs de bonhomie narquoise. Ceux qui le suivent, s'ils n'avaient la tête haute des gens qui ont porté les armes, seraient pareils aux nha-qués de la rizière ou aux bûcherons de la forêt. Quelques anciens domestiques d'Européens, ont cependant conservé l'allure féline et servile des boys et les gestes menus de leurs mains habiles à fouiller les tiroirs et les poches, ou l'aspect de souteneurs insolents de certains saïs [1]. Pourtant, quelques faces : celles de Tinh, de Muoi, de Khaï, de Phong, de Maï, de Loc, de Tiep, de Huu, celle de Ca-Huynh surtout suent la plus basse férocité. Ils ne sont ni plus ni moins dangereux que les autres. Tous ont du sang sur les mains. Tous ont pillé, brûlé, massacré...

Devant eux sont les chefs de bandes en tuniques de linh vertes brodées de rouge, ceintures vertes et rouges et salaccos. Les voilà très sages et bien alignés. L'an-sat de Bac-giang les présente au résident. Puis, à leur tour, ils disent à voix haute les noms de leurs hommes et tendent les tablettes où ces noms sont inscrits.

Quarante mois auparavant, les fusils des pirates ont été remis au poste de Nha-nam. Le Dé Tham en garde 15, pour sa sécurité personnelle. Mais, comme il importe que tous les rites soient observés, vers le Dé Tham s'avancent les gens de sa suite dont on devine les haillons sous les habits de cérémonie. Ils apportent le sabre d'apparat et le grand

1. Cochers.

sceau que reçoit aussitôt l'an-sat dont la suite saisit les bannières multicolores. Celle de Tham porte le caractère « vinh » qui donne la victoire. Puis ce sont les cadeaux rituels : les jarres d'alcool, le riz, les poules, les œufs, enfin une cage où sont deux colombes, symboles de paix et d'amour.

Devant tous ces gestes, les Français restent de pierre.

Alors le Dé Tham s'avance vers le groupe des blancs et des mandarins. Il parle.

— Moi, Hoang-Tham, du village de Ngoc-cuc, moi votre sujet qui s'éteint dans l'obscurité, plein de frayeur, la tête basse, j'ai osé élever ma voix jusqu'à vous. Votre générosité a daigné m'accorder la paix. Votre bonté a été pour moi la pluie tombant sur la rizière desséchée. Je jure fidélité ici et devant l'autel de mes ancêtres. Je jure pour moi et pour ceux qui me suivent. Ils ont tous abandonné les armes pour reprendre les travaux des champs. Et mon cœur est gonflé de gratitude.

Puis il tombe à genoux et, projetant brusquement le haut du corps en avant, il s'abîme, le front dans la poussière. Cinq fois, il accomplit le grand laï, la prosternation rituelle, le geste de très humble respect qui, par delà tous ceux qui sont présents, s'adresse à celui qui règne à Hué, à l'empereur qui est au centre du support [1].

Après le Dé Tham, ses lieutenants, tous à la fois, exécutent les grands laïs. Puis, par groupes de dix

1. L'Annam est comme le support des deux paniers de riz que sont le Tonkin et la Cochinchine.

et d'un seul mouvement réglé comme les gestes d'un corps de ballet, ceux qui furent les pirates, par cinq fois, se prosternent.

Quelques heures plus tard, ils ont regagné leurs gîtes de Phong-xuong, de Cho-go et des villages d'alentour.

Plus de deux cents fusils y sont cachés et attendent...

VII. — Dans le Yen-thé pacifié...

Quatre ans ont passé. Nous voici dans le quatrième mois de la 17e année de Thanh-Taï, mai 1905.

Le Dé Tham vit tranquille sur sa concession. Tantôt il demeure à Phong-xuong et tantôt à Cho-go dont il est le premier notable. Le coureur des bois s'est fait sédentaire. C'est un digne retraité de la piraterie, un homme pieux, fidèle observateur des rites. Jamais un village du Yen-thé n'appelle en vain son attention sur le délabrement de la maison commune ou de la pagode. Tham aussitôt fournit le bois et répare... ou fait réparer.

Il entretient les meilleures relations avec l'autorité française dont le délégué réside à Nha-nam. Relations espacées, c'est vrai : une seule visite en quatre ans. Mais, à la vérité, Tham sort si peu. Tout au plus va-t-il, de temps à autre, passer quelques instants chez l'un ou l'autre de ses partisans

dévoués dans quelque hameau des environs. Admirez sa modestie, il n'est alors accompagné que de six gardes du corps armés, alors qu'il en pourrait emmener quinze, puisque, officiellement, il détient quinze fusils...

Sous son égide, les terres du Yen-thé sont redevenues fertiles et les gens du Yen-thé heureux. Heureux et riches. Dans la province de Bac-giang les impôts rentrent bien. On prétend même que les piastres entrent aussi, sous forme de réquisitions, dans les caisses du Dé Tham. Les gens qui font courir de tels bruits sont perfides et calomniateurs. Je sais bien que, lors des quatre grandes fêtes rituelles et lors des fêtes commémoratives de Hoang-Tham, celui-ci reçoit des cadeaux. Rien n'est plus régulier et nul n'ignore que, de tous les présents possibles, les plus précieux et les plus faciles à transporter sont faits d'espèces sonnantes. Et ces cadeaux-là ne sont-ils point le signe du bonheur et de la reconnaissance des nha-qués de Bac-giang... et même de beaucoup plus loin, car il en vient aussi de la province de Bac-ninh et même du canton de Vu-nhai, lequel est en plein Thai-Nguyen ?

Quelques Annamites et quelques colons français sont mécontents. D'accord. Mais connaissez-vous un pays où tout le monde est satisfait ? Pour être équitable, écoutons un ou deux de ces plaignants.

Tenez, voici le chef du canton de Huong-vi. Il affirme qu'en janvier deux buffles du village de Bo-ha ont disparu. On a suivi leurs traces jusqu'à

Lang-mac, qui fait partie du canton de Huu-thuong, lequel touche la concession du Dé Tham. Deux buffles volés ! La belle affaire ! Ils devaient être bien mal gardés ces animaux... Ils ont dû s'égarer dans la jungle et rencontrer le Seigneur Tigre tout simplement. Au reste, le chef du canton est, au su de tous, un ennemi irréconciliable du Dé Tham et l'accuse de tous les forfaits commis dans la région. Une femme a été dépouillée et assassinée sur le pont qui franchit le Song-Thuong à 5 kilomètres de Cao-thuong... Le Dé Tham est coupable. Lors des fêtes du dernier têt, un vol à main armée a été commis à Bao-loc, des gens ont été tués à coups de fusil. Encore le Dé Tham. Mais non, le Dé Tham n'y est pour rien. Personne n'y est pour rien, l'enquête officielle l'a prouvé... A croire ce tout petit chef d'un canton qui englobe tout juste quatre villages, le Yen-thé tremblerait sous la tyrannie de Hoang-Tham qui, d'un seul mot, réquisitionnerait n'importe où tous les coolies dont il a besoin. Exagération pure. Tham sollicite et chacun est libre. Vient qui veut. Et, si, en définitive, tous consentent, c'est par amour et respect du grand chef vénéré... Et, en vérité, ce chef du canton de Huong-vi a le cœur noirci par le mensonge.

Chose plus sérieuse. Des colons français se plaignent. Ah ! s'il fallait écouter les éternelles plaintes des colons, on n'en finirait pas, et l'Administration a bien assez de soucis avec les Annamites et les Chinois. De quoi se mêlent ces « marécageux » qui osent défricher et prétendent exploiter le sol du

Yen-thé ? Ne pourraient-ils s'installer en des provinces depuis longtemps pacifiées ? Pourquoi choisir des terres voisines de la concession du Dé Tham ? Ils savent bien que cet homme ne connaît pas plus la loi française que la loi annamite.

Et, vraiment, il faut avoir l'esprit mal tourné pour lui en faire grief. Son enfance de gardeur de buffles n'a point laissé à Tham le temps d'étudier les caractères chinois et les quatre livres de la Doctrine. Né dans le Yen-thé, militairement organisé par les empereurs d'Annam pour barrer le chemin aux incursions chinoises, il n'a abandonné ses bestiaux que pour se battre contre nos troupes au moment de la conquête et, après elle, contre nous encore comme lieutenant des grands pirates. Les seules lois qu'il ait jamais vu appliquer ont été d'abord les décisions sans appel du Dé Nam, puis les siennes sommaires, brutales, définitives. Un fauve, même enchaîné, n'obéit pas comme un chien. Et nous n'avons même pas su enchaîner le fauve...

Comme les bêtes de la forêt, Tham est ombrageux, méfiant, prêt à mordre, prêt aussi à la panique. Depuis sa soumission, il est venu une fois, une seule, à Nha-nam pour causer avec le délégué français. On a dû, ce jour-là, faire disparaître les miliciens du poste, tandis que le Dé Tham entrait à la délégation avec ses quinze gardes armés... C'est qu'il n'a oublié ni la tasse de thé empoisonné, ni les pièges à lui tendus par le tong-doc de Bac-ninh, ni la bombe de Ba-Phuc. Quand il

semble n'y plus songer, ses lieutenants se chargent d'entretenir sa méfiance qui les rend indispensables. Méfiance morbide, mêlée d'une superstition qui fait, de la maison de Phong-xuong, le paradis des charlatans, sorciers et devins.

Entrons dans cette maison un jour de mai 1905.

VIII. — A Phong-xuong.

Elle n'est pas en torchis de glaise mêlée de paille, la demeure du Dé Tham, mais en briques solides. Sa toiture est faite de tuiles vernissées. C'est une maison de riche, mais, comme partout, la terre battue est son seul plancher. Devant la porte, s'élève le muretin qui arrête les mauvais esprits et, au besoin, les balles. Sitôt franchie cette entrée, on est dans la pièce centrale, la salle de réception que des cloisons de bambou séparent de deux chambres latérales. Derrière la maison sont les hangars : cuisine, écurie, étable, poulailler et corps de garde.

Dans la pièce du centre une petite table est flanquée de deux bancs énormes en bois de lim bien poli et verni par les frottements crasseux. Au mur, sur des panneaux laqués de noir éclate, en gros caractères dorés, l'énumération verticale des vertus du maître et, en colonnes d'écriture plus humble, les noms des donateurs. D'autres panneaux en rouge bois de trac, portent, incrustées en nacre,

les quatre bêtes allégoriques qui sont : le dragon, la licorne, la tortue et le phénix [1]. Dans l'angle du dragon bleu, qui est au levant, du côté de la lumière pure, s'élève l'autel des ancêtres avec la tablette noire aux incrustations de nacre, les fleurs de cire aux couleurs violentes, les bâtonnets d'encens plantés dans le sable d'un vase chinois et répandant un parfum subtil, et le petit gong de bronze que l'on fait tinter, avant chaque repas, pour inviter les âmes des morts à se mettre à table. Au centre de la salle est le lit de camp, d'un seul bloc de bois précieux, avec les nattes fraîches pour le corps, les cai-goi pour la tête et le plateau de fumerie.

Au bord du lit de camp, Tham est assis et se gratte pensivement. A la porte une voix s'élève.

— O grand général, ton serviteur Dien-An est là.

— Qu'il entre.

Et voici Dien-An. Il porte les quatre objets précieux qui sont : le pinceau, le papier de riz, le bâtonnet d'encre de Chine et le godet. Les ayant posés sur la table, il s'incline, recule jusqu'à la muraille et, respectueux, résume les nouvelles que donnent les journaux du Tonkin. Il est question aujourd'hui, comme tous les jours depuis des mois, de la guerre russo-japonaise. De la grande victoire de Liao-Yang les feuilles locales ne parlent guère. Mais les journaux chinois ont chanté les hauts

1. Le dragon symbolise la puissance et la noblesse ; la licorne est le signe de prospérité ; la tortue est signe de longévité et le phénix est signe de beauté et d'élégance.

faits de l'armée du Soleil Levant. Le Mikado triomphe du tsar blanc... Bonnes nouvelles en somme sur quoi Dien-An insiste afin que le maître accueille avec sérénité la suite, laquelle est moins réjouissante. C'est, en trois colonnes du journal *L'Avenir du Tonkin*, un long réquisitoire contre le Dé Tham. L'auteur est M. de Baix, colon du Yen-thé... Il ressuscite de vieux griefs, exhume des affaires depuis longtemps liquidées. Tham est blême de colère. Il déteste voir la presse tonkinoise s'occuper du Yen-thé... Ce de Baix est intolérable vraiment. Lors de la dernière visite du Dé Tham au délégué de Nha-nam, n'a-t-il pas osé interrompre l'audience et se livrer à une algarade déplacée ? Par bonheur, Mgr Velasco était présent et c'est surtout pour le saluer que Tham avait quitté son fief. Ong Velasco témoignera des intentions pures du soumissionnaire et de ses gens...

Tandis que Dien-An lisait les nouvelles de presse, quatre hommes, si familiers que nul ne les a annoncés, ont pénétré chez le Dé Tham. Accroupis à la mode d'Annam, ils ont écouté, impassibles. Ils savent bien que, de tout ce qu'ils ont entendu, seules importent les victoires japonaises. Ces quatre hommes-là sont Ca-Trong fils du Dé Tham et de sa première femme Thi-Tao, Ca-Rinh et Ca-Huynh que le maître a adoptés et le beau Ba-Bieu au corps d'androgyne, aux jambes délicates, au chignon parfumé, bête féroce au masque de boy vicieux. Dien-An ayant terminé son compte rendu, Ca-Trong se lève :

— Père très vénéré, voici une lettre apportée de Nha-nam.

Sur un geste du maître, le papier est transmis à Dien-An, lequel lit aussitôt. Par le secrétaire indigène du délégué de Nha-nam, un des notables a appris ceci : les Français attendent toujours que le Dé Tham se rende à Phu-lang-thuong d'abord, pour saluer le résident de France, puis à Hanoï pour rendre hommage au Gouverneur général.

— Le Gouverneur général est venu au Yen-thé, murmure Tham, il faudra bien qu'un jour j'aille là-bas.

Qui des quatre hommes osera répondre. Ba-Bieu est debout. Sous les sourcils épilés jusqu'à n'avoir gardé que la ligne mince des courtisanes, ses yeux pleins d'une caresse hypocrite regardent le maître. Et sa voix douce s'élève :

— Tu n'iras pas, ô aïeul vénéré. Tu n'iras pas parce que tu sais que les Français et tous les chiens annamites qui leur lèchent les mains te tendent des pièges, comme déjà ils t'en ont tendu. Tu n'iras pas parce qu'ici, dans le Yen-thé, et aussi ailleurs, tous admirent tes exploits guerriers et sont prêts à t'aider dans tout ce que tu ordonneras. Devant tes mille et dix mille partisans, tu ne dois pas perdre la face. Tu n'iras pas parce que c'est ici seulement, au milieu de nous, que tu peux être heureux et le sentir en sûreté.

— Je n'irai pas, répond le Dé Tham.

Car il sait bien qu'il risquerait péril de mort en quittant ses fidèles. Il est leur chef, mais il est aussi

leur prisonnier. Pour eux, son départ serait une fuite et, d'un des taillis de la forêt, partirait un coup de fusil qui abattrait le fuyard...

Or, tandis que Ba-Bieu parlait, une femme est entrée. Jolie, élancée, fardée et souriante, elle avance, harmonieuse en son déhanchement lascif. Puis elle s'arrête ; dédaignant de s'accroupir devant le maître, elle demeure érigée comme une statue de bronze, fière. Trois colliers d'or rouge encerclent son cou. Les bandeaux de ses cheveux noirs, séparés par une raie qu'on dirait de lumière, semblent laqués. Sa longue tunique aux manches collantes est de soie bleue et son pantalon flottant de soie blanche. Ses bras graciles pendent le long du corps et, selon le rituel des danses, ses mains aux ongles gainés d'argent font un angle droit avec ses poignets aux bracelets de jade. Cette femme est Co-Ba, troisième épouse et favorite du DéTham, Co-Ba pétrie d'ambition forcenée et de bravoure, experte au maniement de la carabine et du revolver et... sorcière par surcroît. Ses yeux félins, mauvais, pénétrants, démentent la grâce de son sourire. Écoutez-la.

— Tu te trompes, Ba-Bieu. Mon maître ira à Phu-lang-thuong et à Hanoï. Il ira au moment qu'il aura choisi, à la tête de dix mille fidèles, et jettera les Français hors d'Annam.

Tham ne souffle mot. Et Ba-Bieu chuchote.

— Tais-toi, ô pierre précieuse. L'heure n'est pas venue.

— O grand homme, dit alors Ca-Trong, on a

apporté des centaines et des centaines d'écrits venus de Chine et du Japon. Ils disent, avec cent mille détails, les victoires de l'empire du Soleil Levant.

— Qu'on les répande dans mes villages, ordonne le Dé Tham, qu'on les distribue dans tous les cantons de Bac-giang, de Bac-ninh, de Lang-son, de Vinh-yen. Que partout elles soient lues aux quatre classes du peuple et aux paysans des quatre conditions [1].

Et bientôt, dans tous les villages, les gens qui savent les caractères lisent les écrits des jaunes victorieux. Partout les tracts pénètrent. Les lettrés mécontents, je veux dire tous ceux que l'administration ne peut employer, — car ils sont trop, — commentent à leur manière haineuse les papiers venus de Chine. « Les Français, disent-ils, sont des tyrans rapaces qui dépouillent les Annamites de leur argent pour l'envoyer en France et maintiennent le peuple dans l'ignorance et l'esclavage pour le mieux exploiter. Les Français sont des bêtes féroces avides de sang, des chiens pleins de lâcheté qui fuiraient devant le peuple s'il se révoltait contre son état de servitude où il est tenu depuis la conquête... »

Le nha-qué écoute curieusement et s'étonne. C'est avant la conquête qu'il a connu l'esclavage et les bêtes féroces. Jamais l'homme de la rizière,

1. Les quatre classes du peuple sont : les lettrés, les cultivateurs, les artisans et les marchands. Les paysans des quatre conditions sont : les pêcheurs, les bûcherons, les agriculteurs et les bergers.

le doux paysan du Tonkin ne trahira ceux qui le protègent. Mais, parmi les lettrés, les artisans et les marchands des villes, la mauvaise graine va germer.

Et le Dé Tham attend l'heure de la moisson.

QUATRIÈME PARTIE

—

PAR LE FER ET PAR LE POISON.

I. — Le mauvais grain germe.

Septembre 1905. Le traité de paix a consacré la victoire des Japonais. Un peuple jaune a triomphé de l'armée du tsar blanc, l'armée que l'on croyait invincible. L'Extrême-Orient s'agite. A Tokyo, à Yokohama, on organise l'insurrection qui boutera les Français hors de l'Indochine. Ceux qui préparent la révolte ne sont pas des Japonais. Le Gouvernement du Mikado est de bout en bout correct[1].

Mais, au Japon, vit le prince Cuong-Dê qu veut renverser l'empereur d'Annam et prendre sa

1. Mais le vicomte Ao-Ki, lequel a épousé une Allemande, est à la tête de la société *L'Asie aux Asiatiques*, et les petits commerçants japonais établis en Indochine sont en rapport avec les promoteurs de la rébellion.

place. Près de lui travaille l'agitateur Phan-Boi-Chau. Autour d'eux gravitent des centaines d'Annamites : lettrés et fils de mandarins. Leur séjour au Japon et leurs frais d'études sont payés par des associations de l'Annam et du Tonkin, qui se disent Sociétés d'enseignement commercial et historique et sont en réalité des foyers révolutionnaires secrets. Elles groupent des auxiliaires indigènes, des soldats annamites, des interprètes et surtout des lettrés qui proclament leur haine de la France.

Partout, des pamphlets séditieux se répandent. Le Tonkin en est inondé. Que disent-ils ?

« Une entente avec le Japon, le Siam, le Yunnan et le Quang-toung, nous permettra de lutter contre les chiens (les Français)... Dans l'intérieur du pays, il faut chercher les moyens de combattre à outrance... Qui veut aller à l'étranger étudier doit être encouragé. Qui peut nous servir par sa fortune doit être pressenti... Vous, interprètes et lettrés, afin de nous venir en aide, voyez en cachette la situation et les intentions du Gouvernement français. Vous, autorités cantonales et communales, cherchez les moyens de tromper vos chefs et de vous retourner contre eux. Vous, domestiques, cherchez les moyens d'assassiner vos maîtres. Vous, femmes qui vivez avec des Français, empoisonnez-les... »

Des brochures, plus venimeuses encore, circulent. Elles sont, comme les tracts, soigneusement envoyées aux mandarins en fonction.

Alors, deux partis se forment au Tonkin.

Contre nous s'unissent tous ceux à qui une crise politique permettrait d'assouvir leurs rancunes et leurs appétits. Parmi eux sont quelques membres de la famille régnante, des mandarins et des lettrés sans emploi, des mécontents et des intrigants de toutes classes et nombre d'employés de l'administration et du commerce. Ceux-ci parlent français et, du coup, se croient saturés de toute la science d'occident et capables de prendre partout notre place et d'abattre la vieille organisation mandarine, battue en brèche, sans force et sans respect.

En face de nos ennemis, se dresse la partie saine. Le mandarin en exercice ne peut se séparer de nous, il nous soutient parce que nous le soutenons. Le commerçant est aussi des nôtres. Il doit sa richesse à l'ordre français. Enfin, le nha-qué, l'homme de la rizière, plus que tous autres, redoute les bouleversements. Il n'a d'autre idéal que sa terre, sa femme, ses enfants, sa pitance et sa tranquillité. Tant que règne le calme, il mange et, quand il a mangé, il est heureux. Seules les saisons règlent son dur travail. Elles amènent aussi les cérémonies qui, dans le plus pauvre village, célèbrent les moindres circonstances du temps et de la vie : fêtes de l'année nouvelle, réjouissances qui marquent le début de chaque saison et le milieu de l'automne, anniversaire de la naissance et de la mort du génie tutélaire de la commune, fêtes qu'en l'honneur de ce génie on donne chaque fois que la

lune est pleine ou nouvelle. Ces jours-là, le pauvre cul-boueux endosse ses habits de cérémonie dont les couleurs éclatantes n'arrivent pas à être des couleurs gaies. Il assiste, sans y rien comprendre, aux cérémonies rituelles, il se joint aux processions. Et, félicité sans mélange, la journée s'achève par l'absorption, baguettes maniées à toute vitesse, de tous les aliments apportés en offrande à la pagode. Le nha-qué se gave à la limite du grand plein. Délices suprêmes. Joies qu'assure la paix et qui cessent lorsque survient la famine qu'engendrent la guerre, la révolte et les crises politiques. En vérité, tout changement amène le sang et la ruine. Et le pauvre et doux nha-qué est le premier frappé.

L'apostolat des rebelles est sans effet dans les campagnes. Il réussit mieux dans les villes où, trop souvent, les journaux français locaux attaquent l'administration pour les plus insignifiants motifs. Certaines feuilles déclarent nos fonctionnaires fainéants et incapables. Elles plaignent les pauvres Annamites écrasés d'impôts[1] et, le même jour, les traitent de singes, de voleurs, de fourbes et de pouilleux.... Et l'Annamite, toujours prêt à ajouter foi à ce qui est écrit, sent monter en lui le mépris de notre autorité et la haine contre notre race.

Pis encore, nul ne se sent plus protégé contre les

1. En vérité l'exécution des grands travaux du programme Doumer a accru les charges qui pèsent sur le peuple. Et le peuple ne s'est pas encore rendu compte de la nécessité de ces travaux.

scélérats. Sottise inexpiable : c'est le code français qui est appliqué aux Annamites de Hanoï et de Haïphong, ce qui revient à dire que la répression est nulle. Le coupable se moque de l'amende qu'il est toujours incapable de payer. La prison le réjouit : bien nourri et bien traité, il s'y repose. Seule la décollation est, pour l'Annamite, peine infamante. Mais on ne décapite jamais.

Pourtant, dans les provinces, ce sont les mandarins qui jugent durement, sans pitié. Mais la 4e chambre de la Cour d'Appel de Hanoï [1] s'empresse d'adoucir les condamnations... Dès lors, tout respect est aboli envers les mandarins désormais sans force. Partout le nombre des crimes s'accroît.

Le terrain est, en vérité, prêt à recevoir la semence mauvaise.

Dans les villes l'insurrection s'organise. Hors des villes, le nha-qué demeure inerte, mais l'espoir des meneurs est basé sur le concours des bandes pirates. Un homme existe, qui ne cesse de correspondre avec les malandrins de toutes les régions tonkinoises et saurait au besoin les déchaîner au moment choisi.

Cet homme, c'est le Dé Tham, le Dé Tham toujours soumis et protestant sans cesse de sa fidélité envers nous.

1. Instituée par décret du 31 août 1905.

II. — Audiences.

L'année 1907 s'ouvre sur de mauvais présages. Des sorciers et des bonzes prédisent des calamités : le malheur doit s'abattre sur le pays que dominent les blancs. Chez les lettrés, un mot d'ordre circule : « S'unir pour nous combattre ».

Le Yen-thé se peuple. Je dis « le Yen-thé », mais, à présent et dans tout ce qui suivra, ce mot ne désignera que la partie de l'arrondissement concédée au Dé Tham [1]. A Phong-xuong où il habite, à Cho-go où demeure la belle Co-Ba, à Lang-nua où s'élevait autrefois le fort de Huu-thué, dans les traï (villages fortifiés) où vivent les deux autres femmes du Dé Tham, dans le traï où sont gîtés ses fils adoptifs, on rencontre d'étranges figures. Ce ne sont ni des nha-qués ni des pirates soumis. Et vraiment le Yen-thé vit rarement de tels hôtes. Le visage feuille morte des gars de la forêt fait contraste avec le teint cireux des nouveaux venus. Ce sont des lettrés, accourus en nombre des provinces d'Annam et du Tonkin, tous sans emploi, tous orgueilleux d'un savoir qui les hissera aux premiers postes de l'empire, lorsque l'empereur s'appellera Cuong-Dé... Ces lettrés-là ont toute la confiance de Tham l'illettré qui les loge à Phong-xuong.

1. Voir le croquis p. 201.

Dans le traï que Ca-Rinh occupe avec Ca-Huynh et le vieux Ly-Thu sont hébergés quarante Chinois venus des deux Quang, des Chinois luxueusement vêtus et souriant sans cesse de ce sourire jaune qui n'éclaire point la face, car les yeux restent fouilleurs, froids, cruels. Tous obéissent à leur compatriote Long-Tu-Xuan, chef réformiste, ancien lieutenant du maréchal Sou et grand ami du Dé Tham. Tous ces Chinois sont armés, et vraiment, ce traï serait bien défendu contre une attaque, car Ca-Rinh est à la tête de 25 fusils, la troupe de Ca-Huynh en compte 40 et celle de Ly-Thu 15.

A Lang-thuong, traï de la première femme du maître, résident des Thos venus de la rivière Noire et de la province de Tuyen-quang. Ce sont des gaillards grands et musclés, aux yeux largement ouverts, des hommes de la brousse qui jamais n'abandonnent leurs coupe-coupe au fourreau de bois, des âmes frustes, résignées, des gens que l'Annamite et le Chinois exploitent sans merci, des marcheurs et porteurs infatigables, recrues précieuses pour l'heure où l'on déterrera les quatre cents fusils cachés, en pleine jungle à deux heures de marche de Phong-xuong, dans des hameaux fortifiés.

Mais il n'est pas encore question de prendre les armes. Le fruit n'est pas mûr. Mais bientôt peut-être... Nous voici au mois d'août 1907. C'est le 7e mois de la 19e année de Thanh-Thaï, et le mois suivant verra l'aurore de la 1re année de l'empe-

reur Duy-Tan [1]. La 5e année du proconsulat du Gouverneur général Beau approche de sa fin, car Beau a succédé à Doumer le 15 octobre 1902.

Le jour que voici est jour d'audience du Dé Tham. Les gens qui le veulent voir sont nombreux et le maître a décidé de les recevoir dans la maison commune, le dinh de Phong-xuong.

C'est une grande salle carrée. De forts piliers en bois de tan mat marron clair soutiennent le toit de tuiles et dessinent des travées. Dans celle du centre s'élève l'autel du génie tutélaire du village. Quatre lits de camp et des bancs meublent la salle.

Autour du Dé Tham sont ses gardes du corps, ses secrétaires et son sorcier. Çà et là, par groupes, devisent les fidèles du chef et les hôtes notoires du Yen-thé : lettrés d'Annam, Chinois entourant leur chef Xuan, ventru et d'aspect pacifique, vêtu de soie héliotrope, coiffé d'un faux panama, chaussé de souliers à semelle de feutre épais. Dehors, une trentaine de visiteurs attendent le bon plaisir

1. Le 30 juillet 1907 l'empereur d'Annam Thanh-Thaï, dont le loyalisme est suspect et dont la vie privée est une suite de folies sanguinaires, est destitué et interné dans son palais à Hué. Le 5 septembre, il abdique en faveur de son jeune fils Duy-Tan et est enfermé dans une villa du cap Saint-Jacques (Cochinchine). Du 30 juillet au 5 septembre, période pendant laquelle le Conseil de Régence a gouverné, les lettrés d'Annam ont fait courir le bruit que la destitution de Thanh-Thaï était un premier pas fait par la France vers l'annexion pure et simple du pays. L'avènement du Duy-Tan ayant calmé l'émotion du peuple, les mêmes agitateurs ont déclaré : « Les Français ont emprisonné Thanh-Thaï et le maltraitent parce qu'il a refusé de laisser asservir le pays. Ils l'ont remplacé par un enfant pour être les maîtres. »

du chef, abrités tant bien que mal contre la pluie lourde et incessante, par l'espèce de véranda que forme le toit prolongé en auvant.

Auprès du Dé Tham sont assis deux hommes qu'il importe de regarder de près. L'un d'eux est, depuis quelques mois, le confident du seigneur du Yen-thé. Son nom est Ly-Nho. Cet ancien ly-truong d'un des villages de Ha-dong, province suburbaine de Hanoï est, dans ladite province, l'agent chargé de préparer la révolte contre la France. Il a plutôt l'apparence d'un nha-qué souffreteux que d'un chef d'insurrection. L'autre est le Doi-Ho, vieil habitué de Phong-xuong, ancien sergent de tirailleurs, ancien surveillant de la concession du docteur Gillard, laquelle est sise au Yen-thé. C'est un homme d'âge et d'expérience, intelligent et plein d'énergie. Il a toute la confiance du grand chef.

Le Dé Tham fait un signe et, sous les regards sournois de Ca-Trong, sous les yeux de Ca-Rinh ardents, largement ouverts et d'une mobilité simiesque, les visiteurs défilent devant le maître. Tous offrent des cadeaux et entendent la même déclaration :

— Le prince Cuong-Dé est prêt à venir et à régner sur l'Annam. Je compte sur toi pour marcher contre les Français. Combien de partisans peux-tu recruter ?

Quand l'homme a répondu, le Dé Tham ajoute :

— Tu dois t'inscrire à la Société Ngia-Hing que j'ai fondée pour aider ceux des nôtres qui sont

au Japon et apprennent la science de battre les blancs. Donne 50 piastres à mon trésorier et tu seras inscrit.

L'impôt est lourd. Il s'ajoute à nombre de piastres déjà extorquées. Car chaque visiteur, sauf bien entendu les amis repérés, connus, doit, avant d'accéder au Dé Tham, passer entre les mains du frère de la belle Co-Ba, dont le nom est Can et dont les mains sont expertes à fouiller l'arrivant et à le dépouiller en douceur de tout objet digne d'être empoché. Puis, si la figure de l'homme inspire confiance, on le conduit au poste de Ca-Trong pour un examen plus minutieux et plus coûteux encore. Cela fait, le malheureux est renvoyé avec ces paroles : « C'est bien, tu verras Ong Tham, mais apporte d'abord un cadeau convenable ».

Qui donc oserait se plaindre ? On ne parle au grand chef qu'en présence de ses fidèles qui ne perdent pas un mot... Un jour pourtant, un émissaire de marque a commencé de décrire le cérémonial d'introduction, pensant peut-être que le chef en ignorait les rites. Tham l'a interrompu dès les premiers mots :

— Bah ! a-t-il dit, ce sont mes fidèles et de braves enfants.

Mais voici deux visiteurs d'importance. Ly-Nho se précipite et les présente lui-même au Dé Tham.

— O grand mandarin, voici Lang-Seo, le célèbre sorcier de la rue des Voiles, et voici son frère Lang-Lan le tailleur. Je t'ai parlé déjà de ces fidèles. Lang-Seo est un homme plein de savoir. En lui

tous nos partisans de Hanoï ont entière confiance. Je l'ai amené ici pour qu'il entende tes ordres. Il te supplie d'accepter ces deux sentences qu'a écrites pour toi un très vieux et très savant professeur de caractères.

Le sorcier déroule alors deux panneaux de très somptueuse soie rouge où sont brodées les sentences. Dans le silence Ly-Nho psalmodie :

« Protéger la côte Nord, défendre la côte Sud d'Annam. La réputation du Dé-Doc Tham s'étend sur dix mille pays. »

« Seul Dé Tham peut être comparé aux génies qui ont exterminé la dynastie des Nguyen et réprimé celle des An. »

— Je remercie le devin et son frère, répond le Dé Tham. Qu'ils restent aujourd'hui près de moi. Je leur parlerai dans un moment, à la pagode.

Ly-Nho continue de présenter des émissaires qu'il a amenés à Phong-xuong. Voici l'étudiant Dau-Xu qui fut reçu le premier à l'examen de la province de Ha-dong. Voici Do-Dam, lettré sans emploi, prêt à toutes besognes. Voici Ong-Bay médecin de la rue des Changeurs à Hanoï. Celui-ci parle bas et bref : « O grand homme, 30 fusils et 10 caisses de cartouches seront portés à Cho-go dans deux nuits. »

L'audience est terminée.

— Allons à la pagode, dit le Dé Tham.

III. — Les ordres.

Passant entre le cheval et l'éléphant de pierre qui servent aux esprits pour voyager entre la terre et le ciel, seuls les familiers du grand chef et les partisans de marque pénètrent dans la pagode de Phong-xuong fraîchement recrépie, dont la pluie lave et relave les tuiles vernies du toit cornu. Dans l'ombre intérieure luit le reflet des ors et des laques, le chatoiement des bandeaux de soie aux couleurs vives brodées de sentences, de fleurs et d'animaux symboliques. Dans des brûle-parfums se consument des bâtonnets d'encens. Sur l'autel de bois sculpté précieux, autour de la tablette de Confucius, sont déposés les objets votifs convenablement rangés et les offrandes : l'alcool, la viande, le bétel, les fleurs et les fruits.

Le Dé Tham les dépose sur l'autel, puis, s'étant rincé la bouche, il psalmodie : « En haut, au centre et en bas, tout doit être clair et pur. Je suis entre le ciel et la terre comme tous les animaux, comme toutes les plantes. La fumée de l'encens s'élève dans l'espace et devient l'air pur, puis l'éther subtil et puissant, essence du Bouddha, esprit du Bouddha, elle parviendra jusqu'à la troisième planète. J'invoque Ngoc-Hoang, l'Empereur de Jade, et je crois le voir apparaître devant moi. Il m'exaucera, il aura pitié de moi, car son cœur est vaste comme

le ciel et la terre et resplendissant comme la lune et le soleil.

» Et maintenant écoutez bien. Tous ceux qui ont le cœur bien placé doivent exécuter mes ordres. Ce sont les ordres de Ky-Ngoai-Hao [1] qui viendra du Japon et règnera sur l'Annam quand les Français auront été chassés du pays. Il faut pousser à la révolte les quatre classes du peuple, les paysans des quatre conditions et tous les soldats de notre race qui servent sous la bannière française. Toi, Nguyen, qui viens de Thanh-hoa [2], tu parleras aux muongs de cette province et à ceux de Hoa-binh [3]. Toi, Dau-Xu et toi, Quach-Hop, vous enrôlerez aussi les muongs de la rivière Noire et les Thos de Hung-hoa.

» Toi Ly-Nho, je te nomme général en chef. Voici ton titre de thong-thuong avec le sabre et le sceau. Voici un grand cachet et un petit cachet avec lesquels toi et Do-Dam le lettré scellerez des brevets militaires pour les plus dignes.

» Et voici pour mes deux commandants des troupes, Lang-Seo le sorcier et son frère le tailleur, des titres de tan-ly et de tan-thung. Agissez tous et je vous aiderai et mon fidèle Doi-Ho vous aidera. »

Tous saluent et se retirent. Ils vont partir pour exécuter leur besogne occulte et mauvaise.

Regardez-les bien. Ces gens haïssent la France et

1. Autrement dit Cuong-Dé.
2. Province la plus septentrionale de l'Annam.
3. La province de Hoa-binh, dite province muong, est dans le sud des provinces de Phu-Tho et de Son-tay et dans le Nord de a province de Thanh-hoa.

se haïssent bien plus entre eux. Bientôt, après l'échec de deux tentatives criminelles, les uns accuseront les autres devant la justice française et des têtes tomberont : les têtes du sorcier Lang-Seo, de Do-Dam le lettré, de Doi-Ho et dix autres têtes, pour le plus grand bien du pays d'Indochine.

Mais, auparavant, Lang-Seo, le sorcier de la rue des Voiles, aura tué le général en chef Ly-Nho et le chef muong Quach-Hop.

IV. — Le sorcier de la rue des Voiles.

Lang-Seo habite au 51 de la rue des Voiles, laquelle, sur 300 mètres de long, va de la rue des Pavillons-Noirs à la rue des Cantonais, à Hanoï.

Lang-Seo est célèbre dans toute la ville. Il connaît à fond la magie, science suprême qui résume toutes les sciences, science du bonheur et du malheur, de la mort et de la vie. Tel un rat vieux de trois siècles, Lang-Seo voit à travers les murs. Il asservit les esprits. Chaque nuit, pendant la 3e et la 4e veille, il se rend au cimetière, et les lucioles, qui sont les âmes errantes, accourent à son appel pour l'aider dans ses opérations magiques. Il connaît les astres et les génies. Il excelle à expulser des maisons hantées les esprits mauvais et ses amis disent qu'il saura chasser du pays les blancs détestés.

Lang-Seo vend très cher les osselets de l'épaule

du « noble maître », du « prince », du « général » devant qui s'agenouillent tous les animaux, tandis que la jungle, que ses yeux illuminent, frémit sous son rugissement comme sous la ruée du typhon. Mais le Seigneur Tigre — qu'il me pardonne de l'appeler de son nom vulgaire — fait prudemment demi-tour devant quiconque est porteur d'un osselet. Lang-Seo vend très cher ces pierres de foudre, lesquelles, nul ne l'ignore, surgissent du sol cent jours après l'orage, à la place exacte où l'éclair a frappé : pierres très précieuses, car elles préservent l'homme du tonnerre et les vers à soie de la mort. Lang-Seo sait les incantations qui guérissent et les rites de l'envoûtement qui tue. Les amulettes dont il fait commerce ont un pouvoir souverain. Il n'a pas son pareil pour débarrasser les gens de leurs cauchemars grâce au talisman du Serpent Blanc, dont il trace lui-même l'image sur du papier sacré, avec du vermillon mêlé de sang d'anguille jaune.

En vérité, Lang-Seo est un devin puissant et redouté.

Le nombre est grand des Annamites de toutes les classes qui fréquentent sa maison. Une telle affluence pourrait éveiller les soupçons de la police de Hanoï. Mais la rue des Voiles grouille de la clientèle indigène qui peuple, à toute heure du jour, une vingtaine de gargotes et de restaurants chinois. Et les visiteurs du sorcier sont noyés dans la foule.

Ils entrent en cette soirée de mai et tout de suite sont introduits dans la salle des incantations.

La salle est rouge, les murs sont rouges, les tentures sont rouges et rouge est la laque des meubles. Le rouge est la couleur du feu, du soleil, de toutes les forces qui écartent les fantômes et les démons, êtres d'obscurité. La pièce est encombrée d'accessoires de sorcellerie : drapeaux des cinq éléments, sabres de bois, triques de toutes sortes pour fustiger les démons incarnés, crécelles et gongs dont le bruit effraie les génies mauvais, amulettes de toutes vertus. Par centaines gisent des statuettes d'envoûtement, toutes sont décapitées. Toutes représentent des Français. La lumière est tamisée et discrète. L'odeur des bâtonnets d'encens prend à la gorge.

Lang-Seo, après les ablutions nécessaires, gravement, officie. Il conjure d'abord les mauvais esprits avec la torche aux trente-six lamelles de bambou dont le feu disperse les influences malfaisantes. Puis, ayant prononcé l'incantation qui précède toute cérémonie [1], il convoque les trois patrons de la sorcellerie et les cinq tigres qui sont aux ordres des devins et appelle respectueusement à son aide les dieux immortels, les saints et les génies tout-puissants dont l'autel porte les statuettes : Tich-Gia-Mau-Ni-Phat (Çakiamouni) [2], Khong-Tu, précepteur des rois [3], Lao-Quan [4], grand maître de la doctrine du Tao, le génie de la cui-

1. En haut, au centre et en bas, etc... (voir ci-dessus, p. 160).
2. Bouddha.
3. Confucius.
4. Le philosophe Lao-Tseu.

sine, celui du sol et les cinq génies du tonnerre. Sur une table plus basse que l'autel, il place ensuite les offrandes et allume une lampe rituelle.

Et tous les assistants, un par un, solennellement, s'engagent à tuer ou chasser les Français et à garder secrètes les décisions que l'on va prendre. « Devant la lampe qui brille je jure. Si je manque à mon serment, je mourrai comme elle s'éteindra. »

Ainsi parlent le général en chef, le lettré, le chef muong et, après eux, bien d'autres : des gradés et des canonniers indigènes du 4e régiment d'artillerie, des tirailleurs tonkinois, des étudiants, un marchand d'eaux grasses et un marchand de bois, des lettrés venus d'Annam : tous meneurs de la révolte qu'il faut déclencher tout de suite.

Ly-Nho va parler, Ly-Nho que le Dé Tham a nommé général en chef, ce pourquoi le sorcier de la rue des Voiles le tient en haine profonde. Ledit sorcier est un maître diplomate à la manière jaune. Écoutez-le :

— O frère aîné, avant de nous dire ta volonté, daigneras-tu écouter la fidèle Co-Taï. Elle arrive du Yen-thé avec une lettre du Dé-Doc Tham.

Voici Co-Taï, mince et élancée. Sa figure, d'un ovale presque européen, est marquée de variole. Elle est élégante mais ne porte aucun bijou. Experte en l'art du déguisement, elle assure la liaison entre le Dé Tham et les agitateurs de Hanoï. Dans le train de Phu-lang-thuong, quel policier soupçonnerait cette petite nhá-qué qui, paniers en mains, va d'un marché à l'autre ? Et, sur les routes du Yen-thé,

quel milicien songerait à arrêter cette jeune femme qui fait route dans un pousse-pousse de rizière à la capote cent fois rapiécée, aux ressorts raccommodés avec des ficelles, aux roues grinçantes, à la banquette crachant son crin, véhicule tiré et poussé par deux coolies émaciés qui trottent sans fatigue pendant des heures et des heures... deux coolies qui sont deux hommes du Dé Tham, revolvers dissimulés, prêts à tout...

Co-Taï parle à voix basse. Seuls le sorcier et le général peuvent entendre.

— O frère aîné, dit-elle à Ly-Nho, la colère du Seigneur Tham n'est pas calmée. Il te pardonnera ton échec du dixième mois si tu le répares sans tarder.

— Je dois, répond le général en chef, attendre un jour faste.

— O grand mandarin, rétorque le sorcier, ceci est mon affaire et, tout à l'heure, je t'indiquerai la date favorable.

— J'apporte aussi un ordre, dit Co-Taï.

Ly-Nho le parcourt des yeux, puis, tout haut, afin que nul n'ignore :

— Voici ce qu'écrit le Dé-Doc Tham : « Le commandant en chef des troupes du Tonkin dit que Sa Majesté Cuong-Dé ordonne que la reprise du pays soit faite dans le courant de l'année. Les principaux chefs sont invités à faire ce qu'ils jugeront utile pour se procurer l'argent nécessaire aux dépenses de la guerre. »

Un silence. Puis le sorcier Lang-Seo prend la parole :

— Pour l'argent, tout est simple. Quand nos fidèles auront pris Hanoï, la banque et le trésor seront à nous. Le général en chef daignera-t-il nous dire ce qu'il a décidé ?

Et, ce disant, le devin compte que Ly-Nho va, tout de suite perdre la face. Mais ce dernier répond :

— Tout est prêt. Dans la province de Ha-dong, qui ceinture Hanoï, mes partisans n'attendent que mon signal. Les autres provinces sont prêtes à se soulever et le Dé-Doc Tham, je le sais, se charge de prendre Dap-cau et la province de Bac-giang. Son lieutenant Ca et son lieutenant Thiet viendront à Gia-lam avec leurs hommes. Nos frères de l'artillerie et des tirailleurs de Hanoï sortiront de la citadelle pour tendre la main aux assaillants. Je donnerai le signal dans la nuit du 23 [1], si la date est favorable.

— Le génie de Bach-Ma va me le dire, déclare le sorcier.

Bach-Ma, le Cheval Blanc, est l'esprit qui inspira le général chinois Cao-Bien, lequel, gouverneur de Hanoï, en fit une ville immense et la ceignit, en 867, de merveilleux retranchements. Les Chinois, comme les Annamites, vénèrent la pagode de Bach-Ma, dédiée au génie de la cité, qui protège Hanoï et le royaume.

Lang-Seo pénètre dans la pagode, tout au fond, dans la salle carrée où est assise la statue du génie

1. 23e jour du 4e mois de la 2e année de Duy-Tan (22 mai 1908).

de bois sculpté odorant et entourée de quatre autres statues. Le très vieux et respectable bonze de la pagode remet bientôt au sorcier des grimoires que celui-ci déchiffre : le jour qu'a choisi Ly-Nho est un jour faste et l'opération projetée réussira.

V. — La mort du thong-thuong.

« L'eau qui n'a point de pente ne peut couler ; des troupes qui ne sont pas bien commandées ne peuvent vaincre ; c'est le général qui décide de tout »[1].

Il ne suffit pas d'avoir été ly-truong d'un village de Ha-dong et de haïr les Français pour posséder les cent mille qualités qu'on exige d'un thong-thuong. En bombardant Ly-Nho général en chef, le Dé Tham a mal choisi.

Ly-Nho a essuyé un premier échec le 17 novembre 1907. Ce jour-là, la garnison indigène de Hanoï devait se révolter. Ly-Nho avait organisé l'insurrection en des réunions tenues dans une cai-nha proche de la citadelle. Heureusement, M. de Miribel, inspecteur des services civils, faisait surveiller la maison suspecte. Malgré l'inertie du Parquet et la maladresse de la police[2], Miribel n'hésite pas à alerter le général Piel, commandant supérieur

1. Sun-Tsé, *Règles de l'art militaire* (vie siècle avant J.-C.).
2. L'avocat général, délégué du procureur général à Hanoï, refuse d'autoriser une descente de police dans la maison suspecte.

des troupes de l'Indochine. Toutes les cartouches sont enlevées aux soldats indigènes. La rébellion avorte.

N'importe. Ly-Nho décide alors qu'elle éclatera au moment où les tirailleurs iront faire, au camp de Tong [1], les tirs annuels d'ensemble. Le général Piel, méfiant, envoie les régiments par petits groupes et l'on ne distribue les cartouches que sur le champ de tir. Deuxième échec de Ly-Nho. Dans un accès de male rage, le sorcier Lang-Seo démolit à coups de pied l'autel des génies dans la chambre des incantations et jette à la face de Ly-Nho les insultes variées et scatologiques du répertoire d'Annam.

Or voici que, malgré la certitude acquise à la pagode de Bach-Ma, l'opération prévue pour le 22 mai 1908 échoue misérablement... A 9 heures du soir, les gradés et soldats conjurés sont prêts. Sans insignes et sans armes apparentes, ils sortent de la citadelle pour aller au-devant des rebelles qui doivent venir de Son-tay et de Gia-lam. Déjà le brigadier d'artillerie Cai-Nga, — le bourreau lui tranchera la tête le 6 août — a démonté les culasses des canons. Tout est paré. Mais, entre les gradés, des discussions s'élèvent. Est-on bien sûr des troupes ? Les assaillants civils sont-ils assez nombreux ? Les soldats français vont résister et leur force est

Miribel passe outre et ordonne au commissaire central de perquisitionner. Ce dernier opère avec des agents trop peu nombreux et les conjurés se sauvent avec tous les papiers compromettants.

1. Près de Son-tay.

terrible... Un doï de tirailleurs refuse de marcher. La date est mauvaise, dit-il, et il faut attendre le cinquième mois pour agir. Incapable d'imposer sa volonté, le général en chef Ly-Nho renonce à donner le signal... Et, bientôt, sur la route de Son-tay, une lueur d'incendie éclate. Les cent insurgés venus de cette province signalent leur retraite et leur déception en brûlant une cai-nha.

C'en est trop ! Le sorcier Lang-Seo a prophétisé la réussite. Il faut, coûte que coûte, aboutir. Et le devin convoque à nouveau les conjurés en sa maison de la rue des Voiles.

Ce soir-là, l'assemblée est au complet. Doi-Ho est venu du Yen-thé et, avec lui, Xuan, le chef chinois.

Tout de suite, Ly-Nho prend l'offensive.

— O Lang-Seo, j'ai eu confiance en toi. Dans la pagode, tu as affirmé que le jour fixé pour l'attaque était favorable et que nous devions réussir. Ta science, cette fois, t'a trahi et tout a manqué.

— O grand général, répond ironiquement le sorcier, Kong-Fou-Tseu a dit : « Il est des plantes qui n'arrivent pas à fleurir ; il en est aussi qui, ayant fleuri, n'ont pas de grain ». Telles sont les plantes que tu sèmes. Le grand Dé-Doc Tham t'a fait général en chef, il t'a remis le sceau, les insignes et le sabre. Il t'a jugé capable de marcher sur la trace des héros. Mais, jusqu'à ce jour, tu n'as été qu'un homme dont la rate est rétrécie et qui n'a pas osé aller jusqu'au bout de ses desseins. Aujourd'hui, tu oses accuser l'esprit du temple de Bach-Ma qui

a parlé par ma voix. Le Dé Tham te jugera et, plus haut que lui, le prince Cuong-Dé qui, malgré ton impéritie, régnera sur l'Annam.

Alors Do-Dam, professeur de caractères et licencié, prend la parole :

— Le grand et vénéré Lien [1] a écrit : « Afin de trouver des excuses, on rejette la faute sur les génies. Pour rendre fort le royaume et résister à l'ennemi, il faut une chose : la sagesse. » Nous cherchons en vain ta sagesse, ô Ly-Nho. Et à Xuan, qui a guerroyé sous la bannière du puissant maréchal Sou, je demande s'il rangerait ses troupes sous ta direction.

— Ou-Tsé [2] répond pour moi, goguenarde Xuan : « Un guerrier sans aucun talent pour son art est un homme mort. Un guerrier sans expérience est un homme vaincu. »

— Je commande ici de par la volonté du Dé Tham, dit alors Ly-Nho. Lui seul peut juger mes actes. Dès demain, je partirai pour mon village et j'attendrai ses ordres. Pour toi, Xuan, et pour tous j'ajoute ceci : je n'ai pas été vaincu et je ne suis pas mort.

— Pas encore, murmure le sorcier de la rue des Voiles, tandis que Ly-Nho s'en va, escorté de Quach-Hop son ami, agent du Dé Tham en pays muong.

Et le devin reprend :

1. Ngo-Si-Lien, président de la Cour des Censeurs et correcteur des *Annales du Viêt* sous l'empereur Lé-Thanh-Thon (1460-1497).
2. Ou-Tsé, célèbre général chinois, auteur d'un livre sur l'art de la guerre.

— O frères aînés, Ly-Nho est décidément incapable. Il est indigne de la confiance du Dé Tham. Nous n'avons pas le pouvoir de lui retirer son titre de général en chef. Il faut qu'il meure. Les génies du temple de Bach-Ma se chargeront de le faire disparaître. Je vais maintenant me rendre à la pagode pour les invoquer.

Ayant laissé aux assistants le temps de rentrer chez eux, le sorcier, qu'accompagne l'élégante Co-Taï, se dirige vers la pagode. Mais, vraiment, est-il bien nécessaire d'adjurer l'esprit de Bach-Ma ? Le génie connaît son devoir et on risque fort de l'irriter en lui donnant des conseils. Le sorcier réfléchit. Peut-être le Dé Tham soutiendra-t-il quand même Ly-Nho, dont il convient d'apaiser le ressentiment par un cadeau bien choisi. Il est friand de pâtisseries fines et voici justement, au 59 de la rue des Voiles, la boutique du Chinois Siac, lequel n'a pas son pareil pour confectionner le pâté de haute saveur que l'on nomme gio. Sans nul doute Ly-Nho sera sensible au don d'un tel mets.

Ayant donc acheté un gio dont le fumet embaume, le sorcier regagne sa demeure, et, le lendemain, à l'instant que Ly-Nho se met en route vers son village, Co-Taï l'aborde :

— O grand mandarin, Lang-Seo, malade, s'excuse de ne pouvoir te saluer. Il m'a chargée de te dire que ses paroles d'hier lui ont été inspirées par des esprits mauvais qu'il a chassés maintenant. Il a, cette nuit, tracé pour toi cette amulette des dix mille pouvoirs. Tu la brûleras et porteras sur

toi les cendres qui te préserveront de tous les dangers. Et, en signe d'amitié, il te supplie d'accepter ce gio. Puisses-tu t'en régaler grandement.

— Sœur cadette, répond Ly-Nho, je remercie le puissant devin. Il a compris que rien ne devait séparer ceux qui poursuivent les mêmes desseins. Je rentre, heureux, dans mon village natal et j'y vais travailler pour notre prochain combat.

Et Ly-Nho fait route vers Thach-nam, qui est en Ha-dong. Quach-Hop l'accompagne. Chemin faisant, les deux voyageurs partagent fraternellement le délicieux gio.

Et meurent tous deux cinq ou six jours plus tard. Telle est l'influence du génie de la pagode de Bach-Ma... ou d'un pâté empoisonné.

VI. — Division du travail.

Le sorcier de la rue des Voiles est dans la jubilation. Il est le thong-thuong Lang-Seo, le général en chef. Le Dé Tham l'a nommé en remplacement de Ly-Nho, supprimé si discrètement... Bon travail en somme. Ayant fait, sans plus attendre, reprendre chez le mort la lettre de commandement et les pouvoirs écrits, le sorcier peut désormais délivrer les brevets... ou les vendre plus ou moins cher selon les gens. Aux pauvres feu Ly-Nho ne demandait que cinq piastres... C'est peu pour un titre portant les grands sceaux du Dé-Doc Tham et

du prince Cuong-Dé. Dans les mains de Lang-Seo sont aussi les marques de reconnaissance qui sont en carton violet pour les chefs et en satin jaune pour les sous-ordres, et portent, en rouge, le cachet carré de la Cour prescrivant la fidélité et, en noir, les caractères Dich-Khai, lesquels signifient «Contre le royaume ennemi», séparés par le caractère Y : « Approuvé ».

Et voici venir le mois de juin, le cinquième mois du calendrier annamite, le mois favorable entre tous, le mois de la récolte du riz, le mois pendant lequel les entreprises doivent réussir. Il faut se hâter.

Navette incessante des conjurés entre Hanoï et le Yen-thé. Le Dé Tham est en liaison avec les chefs pirates de la haute région tonkinoise, avec les muongs de la rivière Noire, avec les agitateurs de l'Annam. Le nom de ce pirate illettré et à peine dégrossi est, pour tous, un signe de ralliement. Il distribue des placards d'appel à la révolte pour les provinces de Ha-dong, Ha-nam et Thanh-hoa[1]. Lors d'une séance solennelle à la pagode de Phong-xuong, il hypnotise le gardien et lui demande la date qu'il faut choisir pour la grande attaque. L'homme endormi dicte deux vers :

L'attaque réussira pendant le cinquième mois,

1. Ha-dong (chef-lieu Ha-dong) est province suburbaine de Hanoï ; la province de Ha-nam (chef-lieu Phu-ly) est sur la rive route du fleuve Rouge, juste au sud de Ha-dong. Thanh-hoa est la plus septentrionale des provinces de l'Annam. C'est là que le Dé Tham compte se réfugier, dit-il, s'il n'arrive pas à s'emparer de Hanoï.

Au sixième mois, les Français s'enfuiront par la mer [de l'Est.

Et le Dé Tham fait forger deux sabres d'apparat pour ceux qui commanderont l'assaut de la capitale. Il envoie à Hanoï la soie rouge dont on fera les drapeaux qui flotteront sur la citadelle prise.

La saison chaude, le terrible été du Tonkin est commencé. Chaque soir de juin, vers 5 heures, au seuil de la haute région tonkinoise, le ciel est zébré d'éclairs bleuâtres qui, jaillissant des nuées épaisses, poignardent sans arrêt le Ba-Vi[1], la montagne sacrée aux trois pics d'où les tigres et les génies descendent sur Son-tay et sur Hong-hoa et le Tam-Dao qui semble un Fousi-Yama vêtu de vert. Sur Hanoï, la lourdeur augmente. La ville assoiffée implore le vent, demande la pluie. Mais les formidables averses d'été ne descendront qu'en juillet du haut Tonkin sur le delta. Elles changeront la fournaise en étuve, simplement.

La chaleur est insoutenable. Trente degrés jour et nuit, sans une heure de détente. La tension électrique est au maximum. L'humidité de l'air est telle que jamais, sur le corps, la sueur ne sèche. C'est l'époque des nuits sans sommeil, des furonculoses, de la bourbouille lancinante, des dysenteries, des accès pernicieux, l'époque où la mortalité s'accroît chez les Européens[2] comme chez les indigènes.

1. Qu'on nomme aussi le Tan-Vien.
2. Mortalité qui a beaucoup diminué depuis que des sanatoria ont été installés au Tam-Dao, désormais sans pirates, et en Cochinchine, au Lang-Bian.

Comme un coup de fouet, la nuit tombe sur Hanoï, la nuit aussi étouffante que le jour. Dans les maisons françaises, les ventilateurs et les pankahs brassent de l'air chaud. Sur les quais du fleuve Rouge, des pousse-pousse vont et viennent. Leur déplacement donne aux occupants l'illusion d'un coup d'éventail. Dans les cafés de la rue Paul-Bert et du boulevard Henri-Rivière, les boissons glacées : whisky-sodas, limonade de Singapour emplissent les immenses verres coloniaux sur quoi l'humidité se condense en buée. On boit, on boit encore, il fait trop chaud pour parler, trop chaud pour risquer un geste, trop chaud pour rentrer chez soi. Le ciel s'est dégagé, les constellations scintillent.

La venue des quatre mois terribles pèse sur tous. Et, pourtant, tous ignorent la vraie menace qui plane.

Cependant l'heure approche. Le sorcier de la rue des Voiles reçoit chaque nuit de nouveaux adeptes. Des incantations répétées, l'interprétation de sentences magiques et surtout l'examen vingt fois recommencé des pattes de poulet [1] ont donné l'assurance d'une réussite complète, pourvu que l'attaque ait lieu le 29e jour du 5e mois [2].

1. On saigne un poulet, puis le sorcier lui coupe les pattes. Puis le volatile est ébouillanté, plumé et plongé, ainsi que ses pattes coupées, dans de l'eau que l'on porte à l'ébullition après y avoir versé le sang de l'animal. On sort ensuite les pattes et on les plonge dans l'eau froide. La position que prennent alors les doigts les uns par rapport aux autres donne la clé du mystère que veut élucider le devin.

2. 27 juin 1908.

C'est Do-Dam le lettré qui la commandera, et Doi-Ho le seconde. Tel est l'ordre du Dé Tham. Do-Dam est allé chercher, au Yen-thé, quarante proclamations revêtues du grand sceau. Puis il a installé son quartier général dans une auberge de la rue Neyret où, chaque soir, viennent plus nombreux des sous-officiers et des soldats indigènes.

Ils n'ont à faire que quelques pas pour s'y rendre, car la rue Neyret est tout près de la citadelle où sont casernées les troupes de Hanoï, citadelle entourée d'un simple mur remplaçant les remparts que construisirent en 1803 des officiers français au service de l'empereur Gia-Long, citadelle qu'enleva en 1873 le lieutenant de vaisseau Francis Garnier et que réoccupa en 1882 le capitaine de vaisseau Rivière.

Cinq jours avant la date fixée pour l'attaque, une séance solennelle se déroule dans l'auberge de la rue Neyret. Do-Dam préside, assisté de Doi-Ho. Autour d'eux sont Tri-Binh et Duong-Bé, maréchaux des logis auxiliaires, et Nhan, brigadier, tous trois de la sixième compagnie d'ouvriers d'artillerie : trois têtes que le bourreau tranchera dix-sept jours plus tard. Voici le brigadier d'artillerie Caï-Nga et le tirailleur Caï-Ton : ces deux-là seront exécutés au mois d'août. Enfin voici Hien, le marchand d'eaux grasses, chef du syndicat secret des boys de la citadelle, et voici l'ancien ly-truong d'un village de Bac-ninh, nommé Chanh, lequel sera décapité, le 6 décembre, en même temps que Do-Dam et Doi-Ho. D'autres encore sont là : une quin-

zaine en tout. Tous ont prêté le grand serment du sang en buvant un verre d'alcool de riz mêlé de sang de poulet.

Et l'on fixe à chacun sa besogne.

A 9 heures du soir, le 27 juin, Caï-Nga tirera trois coups de canon pour déclencher l'attaque. Ce signal donné, le même Caï-Nga, doublé de Hien le marchand d'eaux grasses, donnera l'assaut à la citadelle vers le blockhaus nord. Du pont de Papier, où périt le commandant Rivière à la tête de ses hommes, viendront alors ceux de Son-tay avec Pho-Khet. Ils se rueront dans les bâtiments militaires, saisiront les armes et les munitions et, aidés par les troupes indigènes sous les ordres de Do-Dam le lettré et de Doi-Ho, massacreront les soldats européens, attelleront les mules de l'artillerie aux canons et les transporteront au pont Doumer et au pont de Papier, afin d'arrêter les troupes fidèles qui viendraient de Son-tay, de Bac-ninh ou de Haïphong.

En même temps, 200 hommes avec l'étudiant Dau-Xu, embusqués sur un banc de sable du fleuve Rouge devant la Concession [1], la pilleront de fond en comble, tandis que Ca et Hoa, lieutenants du Dé Tham mettront Gia-lam à sac [2], détruiront la gare et la voie ferrée et couperont les fils télégraphiques.

1. On appelle la « concession » la bande de terrain, située au bord du fleuve Rouge, cédée à la France en 1874 et qui fut jusqu'en 1883 le seul lieu de résidence autorisé aux Européens.

2. Centre important à 5 kilomètres de Hanoï, croisement des deux grandes lignes ferrées du Tonkin.

Massacrer les soldats européens ? Voire... L'opération semble malaisée.

Pardon. Le sorcier de la rue des Voiles, Hien, chef du syndicat des boys de la citadelle, Caï-Nga brigadier d'artillerie, le fabricant de pousse-pousse Caï-Xé et Vinh le marchand de bois vont les faire empoisonner.

Ainsi est appliqué logiquement le principe de la division du travail.

Chez le sorcier, chez Hien et chez Nga, on s'occupe depiler dans des mortiers et de réduire en poudre grise très fine des graines sèches de datura. Puis les cuisiniers et marmitons des troupes sont convoqués par le chef des boys. Mais sa maison est trop petite. Alors, le 24 juin, le fabricant de pousse-pousse les reçoit pour le serment du secret et de l'obéissance. Tous les chefs du complot sont là.

— Demain, déclare le brigadier Nga, le poison sera prêt. Rendez-vous tous au jardin botanique où nous l'essaierons. Et, dans trois jours, nous verrons s'il tue les Français.

Chaque soir, entre 5 heures et 7 heures, les attelages et les autos des Hanoïens, se rendant à la traditionnelle promenade de la digue Parreau, traversent le délicieux jardin botanique. Ses vingt-cinq hectares entourent la Vieille-Colline qui porte sur son flanc oriental la pagode royale et d'où l'on domine d'un bord le Grand Lac et, de l'autre, la citadelle. L'allée des Manguiers mène à la Colline au pied de laquelle s'étendait autrefois une rizière dont on a fait un petit lac charmant.

D'autres avenues harmonieusement dessinées courent à l'ombre des plus beaux arbres du Tonkin et parmi la dentelle des bambous et des fougères arborescentes et longent les volières, les cages des tigres et celles des serpents, la fosse aux ours, la maison des singes, le kraal de l'éléphant et le parc aux biches.

Tout près de l'abri des cerfs est la cai-nha de Den, chef lampiste du jardin.

Den est absent, mais son ami Pho, coolie jardinier du Gouvernement général fait, le 25 juin, les honneurs du logis. Les visiteurs sont nombreux. A chacun, le brigadier Nga offre du thé. Il présente les trois dernières tasses au jardinier et à deux enfants — 14 et 16 ans — aides du lampiste.

— Dis-moi, Pho, ne trouves-tu pas que ce thé a un goût bizarre ? interroge le brigadier d'artillerie.

— C'est du thé de Son-tay, répond Pho. C'est le thé que m'offre toujours mon ami le lampiste.

— C'est du thé qui endort, dit alors Nga. Regarde les deux enfants.

Ceux-ci déjà titubent, paupières lourdes, gestes mous. Au bout d'un quart d'heure, ils s'affalent, jambes soudain coupées, assommés par un sommeil de plomb.

Pho, lui, est un colosse. Il faudrait pour l'endormir bien des tasses de ce thé soporifique. Mais, au bout d'un instant, il verdit, pris d'incoercibles nausées. Le malaise dure deux heures environ, puis cesse.

— Cela suffit, dit alors le sorcier de la rue des

Voiles. Qu'on donne aux enfants une infusion de racine de bananier, ils seront guéris.

Puis, froidement, il ordonne :

— Pour les soldats français, nous mettrons triple dose, et, de leur sommeil, ils ne s'éveilleront plus.

— Fort bien, dit alors l'étudiant Dau-Xu, mais les médecins galonnés sauront, aussi bien que toi-même, les guérir.

— Les médecins seront empoisonnés comme les soldats, répond le sorcier.

Puis, s'adressant à Doi-Ho, il ajoute :

— Tu peux maintenant regagner le Yen-thé et dire au Dé Tham que tout est préparé. Nous agirons dans trois jours. Nous comptons qu'il attaquera les provinces de Bac-ninh et de Bac-giang. Et porte-lui notre salut très humble.

VII. — Hanoi, 27 juin 1908.

Au Tonkin, les cerveaux sont oppressés comme sont oppressés les corps quand l'orage menace. L'été torride aiguise l'énervement de tous. Les moindres incidents semblent des catastrophes. La manifestation d'une poignée de mécontents des provinces d'Annam est baptisée rébellion. Chaque fois qu'au Tonkin — et ce n'est pas rare — quelques pirates volent des buffles ou pillent un marché, une certaine presse affirme l'impuissance du

protectorat et les Annamites se délectent d'une telle affirmation. Lisez quelques journaux locaux. On a, disent-ils, empoisonné les réservoirs de Saïgon. Haïphong a échappé d'un cheveu à un massacre général ténébreusement préparé. Les forçats de Poulo-Condore sont en pleine révolte. 80.000 Chinois, rassemblés au Quang-si vont déferler sur le Tonkin. Ce vol de canards entretient la sourde inquiétude. A Hanoï, on redoute des événements graves. Mais bien peu de gens connaissent le vrai danger qui menace la ville.

Par bonheur, l'autorité supérieure a des renseignements. Hanoï est entourée par la province de Ha-dong, province lettrée entre toutes, berceau de nombreux fonctionnaires indigènes, de gradés universitaires, de mandarins avec ou sans emploi. Ha-dong est une pépinière de mécontents. Or le résident de France à Ha-dong, Duvillier, est un de ceux qui connaissent à fond l'âme et la politique indigène. Surveillant de fort près les déplacements de quelques-uns de ses administrés, il sait qu'à Hanoï leur pôle d'attraction est une maison de la rue Neyret, où l'on prépare la révolte. Il sait que Do-Dam, le professeur de caractères, préside les réunions. Il a pu connaître les noms des principaux meneurs. Sur ses instances, on perquisitionne. En vain. Rien à faire sans preuves. Pourtant les émissaires de Duvillier affirment que la rébellion éclatera dans les derniers jours de juin. L'autorité militaire fait surveiller les dépôts d'armes et de munitions. Une lettre anonyme a révélé au général Piel, com-

mandant en chef des troupes de l'Indochine, homme triste, énergique et barbu, les noms des trois gradés de la sixième compagnie d'ouvriers d'artillerie Duong-Bé, Nhan et Binh, qui doivent se mettre à la tête des soldats révoltés.

Le 26, à minuit, dans la cuisine des ouvriers d'artillerie, ces trois hommes rassemblent une quinzaine de camarades pour le serment du sang. Ils jurent de marcher contre les Français, avec les rebelles qui envahiront la citadelle. Puis, ils rentrent dans la chambrée, et Duong-Bé parle aux soldats :

— L'attaque est pour demain soir. Les permissionnaires seront libres de sortir en ville. Les autres doivent se tenir prêts à m'obéir et à recevoir les rebelles. Les jambières rouges seront le signe de ralliement. Ceux qui refuseront seront tués pendant le combat ou après.

Puis, prenant à part les quatre canonniers employés à la popote des sous-officiers français :

— Voici du poison. Vous le mêlerez demain soir aux aliments que vous servirez.

Et, comme aucun des hommes ne veut se charger du paquet de poudre toxique :

— C'est bien, dit Duong-Bé, vous êtes des lâches et vos têtes seront les premières à tomber.

Et nous voici au samedi 27 juin.

A 9 h. 30 du matin, le lieutenant Delmont-Bebet, commandant la sixième compagnie d'ouvriers d'artillerie, reçoit en son bureau le maître ouvrier Truong, lequel est capable de s'exprimer en français de manière intelligible.

— Mon lieutenant, dit l'homme, ce soir, les pirates attaqueront la citadelle. Ils entreront par le jardin des sous-officiers. Presque tous les canonniers annamites de la compagnie les aideront, car ils sont terrifiés par les maréchaux des logis et les brigadiers qui menacent de tuer ceux qui ne marcheront pas. On doit s'emparer des armes et massacrer les Européens.

— Comment as-tu appris tout ça? demande l'officier.

Truong raconte alors la séance nocturne dans la chambrée. Il dénonce les trois gradés, chefs du mouvement et donne les noms de sept canonniers dont un déserteur.

— Mais, dit le lieutenant, ne crains-tu pas d'être tué si tes camarades apprennent que tu m'as révélé le complot.

— Je suis catholique, mon lieutenant, et on m'a dit que les révoltes ont toujours été accompagnées de massacres de chrétiens. Alors j'ai pensé que je risquais moins en vous disant la vérité. J'ai trois amis, catholiques comme moi, qui sont prêts à témoigner. Du reste, si vous le voulez, je ne courrai aucun danger. Vous n'avez qu'à me faire mettre en prison en inventant une faute.

— Invente toi-même, répond Delmont-Bebet.

— Eh bien! dit Truong, j'accuse le brigadier Nhan de m'avoir frappé brutalement à l'appel du matin.

— C'est bien le Nhan dont tu m'as donné le

nom tout à l'heure et qui est un des chefs du complot ?

— Oui, mon lieutenant.

Ayant alors fait comparaître le brigadier, l'officier somme le canonnier Truong de prouver son accusation et, devant l'embarras de celui-ci, le fait écrouer sur-le-champ en attendant une enquête.

Tant et si bien que les trois amis de Truong, le voyant conduit à la prison, perdent toute envie de témoigner. Mais, craignant quand même pour leurs têtes, ils courent chez le curé de la paroisse annamite de Hanoï et lui dévoilent toute l'affaire.

De l'empoisonnement, il n'est pas question. Ces hommes en ignorent le projet.

Tandis que le curé va trouver le commandant d'armes de Hanoï, le lieutenant Delmont-Bebet avertit ses supérieurs par la voie hiérarchique.

C'est ainsi que le général Piel apprend, de deux sources différentes, l'imminence de l'attaque et retrouve, parmi les noms des suspects, ceux des trois gradés indiqués dans la lettre anonyme reçue quelques jours auparavant. Il ordonne de les arrêter au premier mouvement anormal.

Rejoignons maintenant les rebelles.

Dans la matinée Doi-Ho est revenu du Yen-thé. Il apporte des pavillons rouges qui seront hissés aux quatre angles de la citadelle. Pour les révoltés, voici des brevets et des laissez-passer. Le tout, enveloppé dans une natte, est déposé chez le lampiste du jardin botanique.

Midi. Le nommé Ngoc, chargé de la cuisine des

artilleurs et surnommé Ao-Giay — la robe longue —, obéissant à Hien, le chef du syndicat, va chez le brigadier Nga chercher les bouteilles et les paquets de poison et les répartit vers 4 heures entre les divers cuisiniers, marmitons et boys-porte-plats de la citadelle. Dans deux des cuisines, il mélange lui-même aux aliments la poudre de datura. 6 heures du soir. Le brigadier Nga désigne les hommes qui bâteront les mulets et emmèneront les canons. Les soldats français sont à table...

Autour de Hanoï, les détachements d'attaque sont cachés dans des rizières, dans des sampans sur le fleuve Rouge, partout. La population de certains villages situés autour du Grand Lac est prête à piller la ville. Renseignés là-dessus, les chefs de l'insurrection ont chargé les 30 hommes que commande Xa-Tuan, bandit réputé, de garder la Banque et le Trésor. Xa-Tuan obéit à la sorcière Ba-Dong, vieille amie du Dé Tham, lequel ne tient pas du tout à voir les précieuses piastres passer dans la poche des nha-qués.

Sur la digue Parreau, au jardin botanique, sur la berge du fleuve, les attelages et les voitures des Européens frôlent, sans s'en douter, les bandes embusquées.

7 heures du soir. Le commandant Grimaud, major de la garnison, apprend que plus de 200 soldats français du 4e d'artillerie et du 9e colonial sont empoisonnés [1].

1. 132 artilleurs du 4e régiment et 80 hommes du bataillon du 9e colonial en garnison à Hanoï. Dans ce bataillon, les 1re et 2e

Donc; le coup de force est pour ce soir.

Les trois gradés de la compagnie d'ouvriers dénoncés le matin sont arrêtés incontinent. Des détachements d'infanterie coloniale occupent l'usine électrique et les principaux points de la ville. Des patrouilles sillonnent les rues.

Le bruit des arrestations se répand aussitôt. Les bandes qui se tenaient prêtes à attaquer la ville et la citadelle s'éclipsent. Le brigadier Nga se défile prudemment. Les cuisiniers et marmitons coupables ont quitté la citadelle sitôt le poison mêlé aux aliments. Les chefs du complot ont pris la fuite ou se cachent. On les retrouvera presque tous.

L'insurrection avorte. L'affaire est manquée.

Les médecins militaires, accourus au quartier, trouvent les hommes titubant, les jambes fauchées, la face congestionnée, hallucinés, à moitié fous. L'eau chaude et les doses massives d'ipéca attaquent le mal et le terrassent en deux heures. Quelque surexcitation subsiste pourtant. Des hommes grimpent aux arbres, un soldat complètement nu fera, toute la nuit durant, le tour de Hanoï à bicyclette. Le 28 au matin, tous sont guéris. Les Annamites, pourtant fort experts en matière d'empoisonnement, ont raté leur coup.

compagnies sont indemnes, les cuisiniers indigènes ayant refusé de mêler le datura aux aliments. Seules les 3e et 4e compagnies ont des malades. Naturellement, les permissionnaires qui ont pris leur repas du soir hors du quartier ont échappé à l'intoxication.

VIII. — La justice française.

Quelle aubaine pour les journaux ! Ils tiennent, cette fois, une nouvelle exacte. Il n'est que de l'amplifier; et certaines gazettes de Hanoï et de Haïphong n'y manquent point.

Par bonheur, la plupart des Français de Hanoï gardent leur sang-froid.

Mais il en est d'autres : minorité faible quant au nombre, mais criarde à l'excès. Elle est surtout faite d'une manière de prolétariat européen ayant survécu à l'exécution des grands travaux du programme Doumer. Leur achèvement a aussi frappé certains entrepreneurs lesquels s'imaginaient sans doute que l'âge d'or des constructions de voies ferrées, de ponts et d'ouvrages d'art n'aurait pas de fin... Ces entrepreneurs-là lient volontiers partie avec le prolétariat en question.

Le Gouverneur général Beau est absent. L'intérim est assuré par Bonhoure, lieutenant-gouverneur de la Cochinchine, administrateur d'élite, homme à la tête froide et solide et au grand cœur. Le 28 juin, lendemain de l'attentat, il tranquillise les Chambres de commerce, les notabilités du Tonkin... et la presse.

Peine perdue. Le 30, un des entrepreneurs dont j'ai parlé et un journaliste d'éternelle opposition organisent un meeting pour réclamer des mesures

d'exception. Réunion à 6 heures et demie du soir. Un dentiste, conseiller municipal, préside. Discours violents. Puis les assistants se massent pour aller au Gouvernement général. 250 personnes dont 3 femmes et 5 soldats d'infanterie coloniale escaladent les grilles et pénètrent dans l'enceinte du palais. Les voici devant le perron. Bonhoure domine la foule de sa haute taille et de sa carrure puissante. « Donnez nous des armes. » « Qu'on exécute immédiatement tous les suspects. » Tels sont les cris des manifestants.

Mais Bonhoure, très calme, lève la main. Silence ! On écoute.

— Dès le lendemain de l'attentat, dit-il, d'accord avec le général en chef, le résident supérieur au Tonkin et le procureur général, j'ai décidé de dessaisir la justice ordinaire et de déférer les indigènes compromis devant la Commission criminelle prévue par les décrets en vigueur. La nature politique du délit est nette et la répression sera prompte. La Commission criminelle a commencé ses travaux hier. Elle ne cédera pas à la pression populaire. La loi ne sera pas violée, et les accusés auront toutes les garanties légales.

Et, comme on murmure, Bonhoure ajoute d'une voix plus haute encore :

— Votre dignité de Français exige que vous restiez calmes, sinon vous vous rabaissez aux yeux des Annamites. Leur permettrez-vous de douter de notre force ? En vérité, la situation est sérieuse, mais elle n'est pas critique.

La foule est calmée. Au bout de 40 minutes, tout le monde s'en va. Quelques curieux sont entrés dans le palais qu'ils visitent sans commettre aucun dégât. Au premier étage, trois manifestants sont entrés dans la salle du billard et, tranquillement, font une partie...

Au retour, la foule continue de crier « Des armes ! » Les sentinelles de la citadelle entendent : « Aux armes ! » On sonne la générale, on alerte la garnison. Un télégraphiste militaire affolé signale qu'un régiment indigène vient de se révolter. Fausse nouvelle naturellement. A 8 heures du soir, le calme est revenu.

Mais les indigènes nous trouvent nerveux...

Du 29 juin au 27 novembre 1908, la Commission criminelle travaille sans désemparer [1]. Cinq mois de recherches et d'instruction patientes. Tous les suspects ne sont pas connus dès le premier jour, et bien des gens sont en fuite : cuisiniers empoisonneurs et meneurs civils du complot. Il faut du temps pour les retrouver. Mais, dès le 8 juillet, les gradés de la compagnie d'ouvriers d'artillerie Binh, Duong-Béet Nhan sont exécutés selon le rite annamite, comme seront décapités le 3 août Hien

1. Elle est composée de MM. de Miribel, inspecteur des services civils, président ; Duvillier, résident de France à Ha-dong ; Grilhaut des Fontaines, procureur de la République près le tribunal de première instance de Hanoï, et Villain, capitaine d'artillerie coloniale. A partir du 6 août, M. Bosc remplace, comme résident du Ha-dong et membre de la Commission criminelle, M. Duvillier appelé à d'autres fonctions.

le marchand d'eaux grasses, le brigadier d'artillerie Nga et le cuisinier Xuan, le 29 août Lang-Seo le sorcier de la rue des Voiles, le fabricant de pousse-pousse Caï-Xé et le tirailleur Caï-Ton, enfin le 27 novembre Do-Dam le lettré, Vinh le marchand de bois, Doi-Ho, bras droit du Dé Tham et le professeur Ong-Chanh.

Treize exécutions en tout [1]. Si le Gouverneur Bonhoure avait cédé à la foule énervée, quatre-vingt-quatre têtes auraient roulé sous le sabre du bourreau.

Mais, jugeant sans haine et sans crainte, la Commission criminelle a étayé solidement sa conviction. Elle s'est entourée de toutes garanties pour éviter des erreurs.

Justement dure envers les instigateurs de l'attentat, humaine et indulgente envers les comparses, elle a appliqué une échelle de peines qui prouve qu'elle a pesé en toute conscience toutes les culpabilités [2].

Elle a fait œuvre de saine justice et de haute équité françaises.

L'instruction, les débats ainsi que les enquêtes et les rapports lumineux du résident de France Bosc, qui a remplacé au mois d'août, dans la province de Ha-dong, Duvillier appelé à d'autres fonc-

1. Dix-huit condamnations à mort au total. Car Ngoc, dit « la robe longue », Thien et Bay, tous trois cuisiniers empoisonneurs, et trois autres Annamites ont été condamnés par contumace.

2. Quatre condamnations aux travaux forcés à perpétuité, vingt-six aux travaux forcés à temps (20 ans à 5 ans), dix à la prison (5 ans à 1 an), huit acquittements, dix-sept non-lieu.

tions, ont montré, clair comme cristal, le rôle joué par le Dé Tham dans toute l'affaire.

Pourtant le Dé Tham n'est pas inquiété... Il garde intact son prestige.

Provisoirement.

CINQUIÈME PARTIE

—

LE DÉ THAM TRAQUÉ (1909-1910).

I. — Inquiétude.

Le Seigneur du Yen-thé commence de trembler pour sa peau.

L'avortement du complot de Hanoï a d'abord mis une sourdine à l'audace de ses partisans.

Puis le bourreau a fait tomber treize têtes et sept appartenaient à des émissaires ou à des amis du Dé Tham... D'autres, et non des moindres, sont au bagne pour vingt ans ou pour toujours.

Dans les villages du Yen-thé règne la stupeur. La France vient de prouver sa force sereine. Il est désormais malsain de se faire complice des bandits. Des villages qui, jusqu'alors, tremblaient au seul nom de Hoang-Tham, se rangent ouvertement de notre côté. Le prestige du chef soumissionnaire s'effrite.

Et sa peur s'accroît. Il redoute d'être assassiné. Il ne dort jamais deux nuits de suite en un même lieu. Son fils Ca-Trong et la belle Co-Ba veillent tour à tour sur son sommeil. A sa porte montent la garde nuit et jour ses plus fidèles compagnons.

Dans toutes ses lettres au délégué de Nha-nam, il proteste de sa fidélité : « Je suis vieux, écrit-il. On a eu la bonté de me donner une concession. Je ne demande qu'à y vivre en paix avec l'aide de l'administration française. »

Telles sont les paroles. Et voici les actes. Le Dé Tham concentre ses hommes autour de lui. Il rappelle ses lieutenants qui, avec leurs bandes, pillaient et rançonnaient dans la province de Bac-giang et dans les régions voisines. Du Phuc-yen accourent Ca et Hoa avec leurs 50 fusils. L'élégant Ba-Bieu rallie avec ses acolytes. Quan-My quitte les parages de Sept-Pagodes où il vient de tuer l'inspecteur de la garde indigène Dubarry. Le Yen-thé redevient place forte de la piraterie. Une place forte dont le village de Cho-go est le réduit et dont on complète fiévreusement la défense. Toutes les routes, tous les sentiers qui y mènent sont flanqués de postes cachés par la jungle épaisse et autour desquels circulent, pendant la nuit, des troupes de chiens. Leurs aboiements tiennent les sentinelles éveillées. Autour du réduit s'élève un rempart de terre formant banquette de tir. « Pourquoi construis-tu cet épaulement ? » demande un jour au Dé Tham le délégué de Nha-nam. « C'est pour faire joli », répond froidement le pirate...

Au delà du rempart s'étend un glacis débroussaillé qu'entoure un mur en pisé très haut et très épais. Plus loin encore court une palissade en bambous haute de plus de deux mètres. L'escalade est impossible.

Et le Dé Tham se prémunit contre les surprises. Dans chaque village, un de ses hommes surveille les mouvements de la garde indigène et des soldats. Des patrouilles pirates circulent sur toutes les routes, descendant parfois jusqu'à toucher Nhanam.

Le maître du Yen-thé passe dans les transes l'été de 1908. A Hanoï des têtes tombent le 8 juillet, le 6 août, le 29 août... A Phu-lang-thuong s'installe Maire qui succède à Quennec comme résident de France à Bac-giang. Maire est énergique, avisé, intelligent. Tham en a peur. Cependant, les jours passent. Calme partout. Allons, les fidèles lieutenants peuvent à nouveau entrer en campagne. A ne rien faire, ils risquent de se rouiller et leurs hommes en ont assez de la maigre boule de riz dont le Dé Tham les nourrit chaque jour, estimant que les gens repus font de mauvais guerriers. Tous ont soif de pillage. Le grand chef laisse alors partir Ca et sa bande, dûment ravitaillée. Elle cingle vers la province de Vinh-yen. Les autres continuent de pressurer le Yen-thé qui, vraiment, n'en peut plus, livré au terrible tyran qu'est le Dé Tham, dont nous couvrons les pillages et les cruautés tant qu'il les fait commettre par ses lieutenants sans agir lui-même. Et, pourtant, l'autorité française n'ignore

rien. Lacombe, le délégué de Nha-nam, fonction infiniment délicate, use de toute sa diplomatie pour tenter de remettre le chef pirate dans le droit chemin et pour apaiser les conflits. Mieux soutenu, il ferait de belle besogne, car il est de ceux qui connaissent la langue des lettrés et celle du peuple. Il est, comme certains très vieux colons de là-bas, de ceux que le peuple reconnaît et aime, car l'Annamite, en dépit de sa duplicité atavique, admire parfois obscurément certaines hautes consciences. Mais, lorsqu'il s'agit du Dé Tham, nul n'ose parler. Un jour cependant, Lacombe reçoit les confidences du quan-huyen [1] du Yen-thé. Ce vieillard émacié, à longue barbiche grise, sort brusquement de son impassibilité. Descendu de cheval en pleine brousse, il commence de se rouler sur le talus en pleurant. Ce vieil homme, sanglotant comme un tout petit qui a mal, en dit plus long et plus large que tous les rapports écrits du monde. A travers les spasmes de sa douleur, il gémit : « Je n'en peux plus. J'aime mieux qu'on me tue ou qu'on me chasse, qu'on m'envoie dans le delta ou à la frontière du Quang-Si, n'importe où. Ici je ne suis rien, je suis moins qu'un chien qu'on chasse à coups de pied... Moi, le chef des notables, je suis plus méprisé que le dernier coolie de Phong-xuong. Il n'y a qu'un maître, ici, c'est le Dé Tham. Tous les jours, il me fait perdre la face. Il me bafoue, il fait tuer ceux qui voudraient m'obéir. Pourquoi ne me coupe-

1. Chef indigène de l'arrondissement.

t-il pas la tête pour en finir une bonne fois ? Je ne veux pas continuer cette vie misérable. Je ne peux plus. Le riz que nous récoltons, le poisson que nous pêchons, le bœuf que nous tuons ne sont pas à nous... »

Depuis la répression énergique du complot de Hanoï, il arrive parfois que les nha-qués osent nous avertir du passage des pirates. Au Vinh-yen, le 8 septembre, un détachement de linhs que commande le garde principal Lagarde attaque la bande de Ca, laquelle tient des tranchées creusées dans un champ de cannes à sucre. Délogés, les pirates s'enfuient à la nuit close. Mais Ca est blessé à mort.

Panique au Yen-thé. Les vieillards, les femmes, les enfants quittent la concession du Dé Tham et se dispersent dans les villages complices...

Voici l'automne. Par ordre du grand chef, ses lieutenants se tiennent cois. Il les surveille et, tout en restant en relations suivies avec les réformistes et avec les contrebandiers chinois du Tam-Dao et du Dong-Trieu, il proteste de plus en plus de sa fidélité envers la France.

Entre temps, la bande du Quan-My opérant en plein Bac-giang est cernée et détruite le 17 novembre dans la pagode de Lieu-Dé, par les marsouins du lieutenant Moing et les linhs de l'inspecteur Lafferrère. Ainsi est vengée la mort de l'inspecteur Dubarry tué cinq mois auparavant par le même Quan-My, que le Dé Tham s'empresse de désavouer d'éclatante manière, sans risque aucun puisqu'il est mort, lui et tous les siens.

Et voici l'hiver. Tout est au calme. Allons ! Le Yen-thé est un bon fief qui restera dans les mains du Dé Tham, soumis et loyal... Et ses grands lieutenants Ca-Trong, Ca-Rinh, Ca-Huynh, Ba-Bieu et le vieux Ly-Thu vont sans doute se muer en autant de fermiers modèles...

II. — La face perdue... et retrouvée.

Le Gouverneur général Klobukowski [1] a décidé d'en finir avec le Dé Tham.

En grand secret, cette fois bien gardé, les chefs civils et militaires préparent l'opération. Elle durera onze mois [2]. Et, lorsque, après 328 jours de luttes et de poursuites, nos soldats regagneront leurs garnisons et les miliciens leurs provinces, le Dé Tham sera toujours en vie, mais traqué, impuissant, misérable.

L'attaque a lieu le 29 janvier 1909. Date bien choisie, car c'est l'hiver, l'hiver frais et sec du Tonkin, et l'on compte bien que tout sera terminé avant la saison chaude. Et, puisque c'est la fin des fêtes du têt, jour de l'an annamite [3], les gens du

1. Le Gouverneur général Klobukowski a succédé le 26 juin 1908 au Gouverneur général Beau et est entré en fonction le 24 septembre.

2. Du 29 janvier au 1er mai 1909 et du 5 julllet 1909 au 28 février 1910.

3. Le 29 janvier est le 8e jour du 1er mois de la 3e année de Duy-Tan.

Yen-thé ont probablement épuisé les réserves de riz de l'année écoulée. Celui de la nouvelle récolte n'est pas encore décortiqué. Son transport, en cas de fuite en forêt, est fort difficile.

Un très gros livre ne suffirait pas à décrire les opérations. Les lecteurs curieux d'expéditions coloniales en trouveront le compte rendu technique dans des ouvrages d'un haut intérêt [1]. Tout n'est, d'ailleurs, qu'une série de poursuites, reconnaissances, marches et contremarches dans la forêt du Yen-thé et aussi au Vinh-yen, au Phuc-yen et sur les pentes du Tam-Dao. On agit d'après des renseignements souvent faux. On prend la piste, on la perd, on la retrouve. Guérilla entre toutes décevante et sans gloire. Dure existence pour les soldats français et tonkinois et pour la milice, plus dure encore pour les pirates.

Je résume donc simplement les événements tels que les nôtres les ont vécus. Nous rejoindrons, ensuite, la bande pourchassée, mais encore irréductible.

Le colonel Bataille commande la colonne [2].

1. *Histoire militaire de l'Indochine de 1664 à 1922*, établie par des officiers de l'État-Major sous la direction du général Puypéroux, p. 322 à 329 (Hanoï, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1922). *La garde indigène de l'Indochine*, par l'inspecteur principal en retraite, E. Daufès, t. I, Tonkin, p. 198 à 222 (Avignon, Séguin, 1933). Voir aussi le *Dé Tham* (Hanoï, Imprimerie de l'*Avenir du Tonkin*, 1909), ouvrage entièrement consacré à la période janvier-mars 1909 et dans lequel on trouve notamment des articles de reportage pittoresques et vivants dont l'auteur qui signe « le Nha-Qué » est Louis Bonnafont, homme de cœur, journaliste plein de verve, un des plus anciens colons du Yen-thé.

2. 4 compagnies 1/2 d'infanterie coloniale avec une section

Il s'agit d'encercler le domaine du Dé Tham et de s'emparer des repaires.

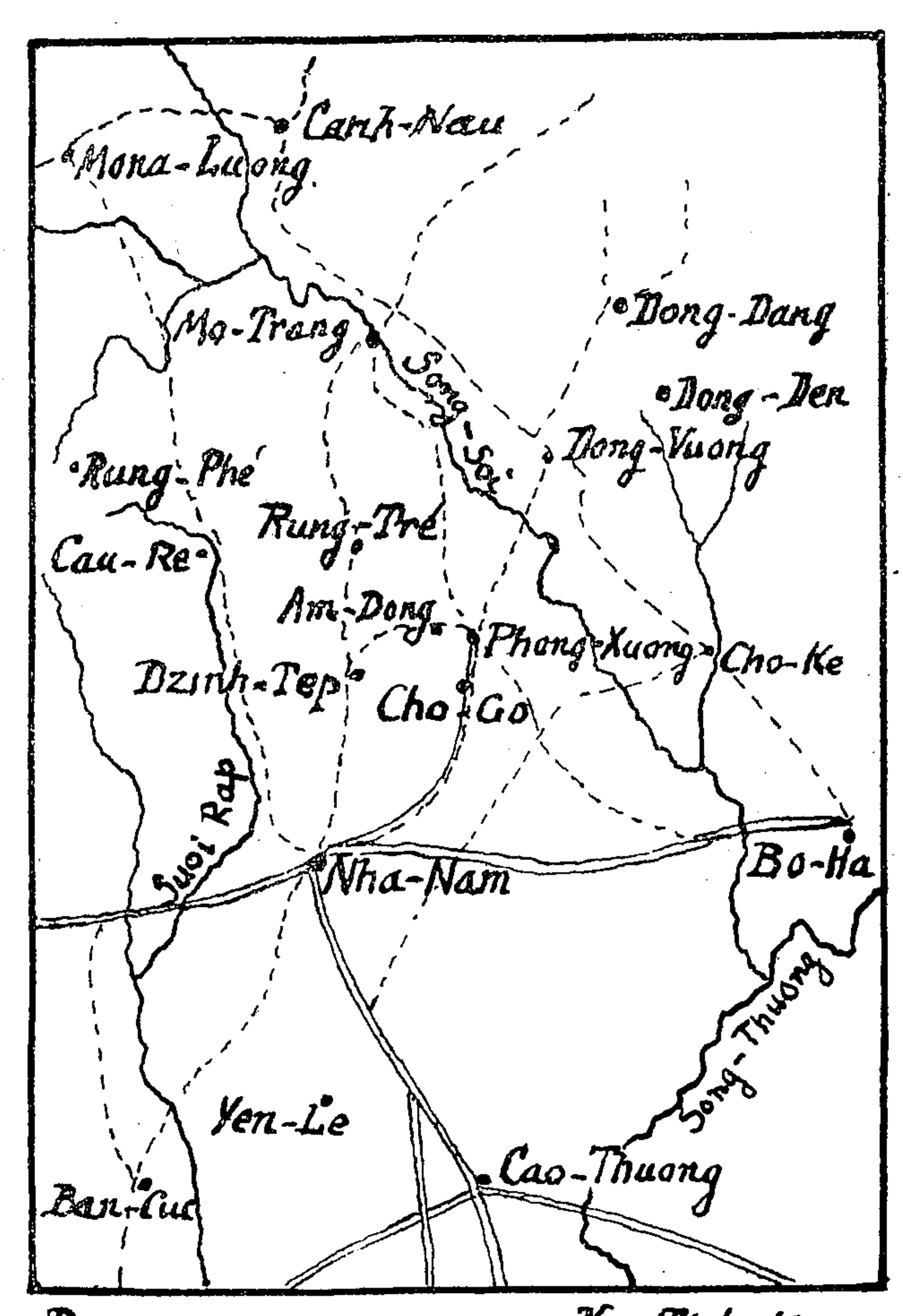
La veille de l'attaque, ultimatum au roi du Yen-thé : « Rendez vos armes et vos munitions. Livrez les déserteurs, les voleurs, les contumax, les bandits et les rebelles qui ont trouvé asile au Yen-thé. Présentez-vous à Hanoï et entrez enfin dans le droit commun. »

Pas de réponse. Dix fois déjà le Dé Tham a reçu des sommations pareilles, sans sourciller. Ce n'est qu'un papier de plus, un papier qui ne l'émeut guère. Hier des nha-qués de Phong-xuong et de Cho-go sont allés, comme de coutume, au marché de Nha-nam. Tout était calme. Tout restera calme. Inutile de rappeler à Cho-go les nombreux compagnons qui sont allés fêter le têt dans les villages où ils sont nés.

Or, le 29 janvier, au matin, dans chaque agglomération de la province de Bac-giang, une proclamation est affichée sur le mur de la maison commune. Les nha-qués, dont aucun ne sait lire, se rassemblent instinctivement respectueux devant l'affiche et s'étonnent. Aujourd'hui, ce n'est pas le cachet bien connu, le grand sceau du Dé-Doc Tham, qui est apposé le long des colonnes verticales de caractères chinois. Mais voici un des plus anciens notables

de mitrailleuses, 5 compagnies de tirailleurs tonkinois, 1 peloton de Légion, 1 batterie de 80 de montagne, 1 compagnie du génie, 1 peloton de cavaliers du dépôt de remonte, services d'intendance, de santé, etc... Détachements de garde indigène de Bac-giang, Phuc-yen et Vinh-yen auxquels s'ajoute un détachement mobile de garde indigène. En outre environ 300 partisans armés.

qu'un enfant chétif et ventru est allé chercher. Le



Routes et sentiers du haut Yen-Thé - 1909

vieillard ajuste ses besicles à monture de corne. Il

lit, tout bas d'abord et pour lui seul, puis commence de psalmodier sur les cinq tons d'Annam :

« Le résident supérieur au Tonkin fait savoir à la population ce qui suit :

« Le Gouvernement français avait permis à Hoang-hoa-Tham, il y a quelques années, de faire sa soumission à condition qu'il soit, dans l'avenir, un honnête homme.

» Jamais ce chef pirate n'a tenu sa parole. Sa concession est devenue le refuge des empoisonneurs, des voleurs, des assassins et des brigands. Le Gouvernement, dont tous les honnêtes gens connaissent les sentiments généreux, fatigué de la conduite abominable de ce bandit, a décidé, pour soutenir la population travailleuse et pour que la tranquillité lui soit assurée, de mettre fin à la situation actuelle du Yen-thé qui sera placé sous le régime commun.

» Hoang-hoa-Tham a trompé le Gouvernement. Il pressure durement le peuple. C'est pourquoi aujourd'hui, il doit, lui et tous ses partisans, être chassés de leur repaire et poursuivis sans trêve par les troupes du protectorat.

» Pour arriver à exterminer rapidement et complètement ces bandits et à rendre paix et confiance à tous, le Gouvernement fait appel au concours le plus actif de la population.

» Mandarins de tous grades, chefs et sous-chefs de canton, notables et simples habitants qui avez souffert des exactions des partisans du Dé Tham, groupez-vous et marchez avec nos troupes. Le pays annamite ne doit plus être troublé par des

bandes de pirates. Renseignez-vous sur leurs mouvements, capturez les brigands qui viendront se réfugier chez vous. Vous rendrez ainsi service à votre pays et vous serez délivrés à jamais de ceux qui vous opprimaient cruellement.

» Le Gouvernement est résolu à aller jusqu'au bout. Tout est prêt. Il récompensera tous ceux qui l'aideront. Livrez-lui le Dé Tham qui a violé toutes les lois.

» Ne croyez pas que le Gouvernement acceptera une soumission de Hoang-hoa-Tham.

» C'est fini. Trop de crimes ont été commis. Il faut qu'ils soient punis afin que la population soit tranquille et que les habitants, délivrés dans l'avenir de toute crainte, deviennent heureux et riches.

» Si des Annamites se sont laissés compromettre, par peur, en travaillant pour le Dé Tham, et en accompagnant ses lieutenants dans leurs expéditions à travers les villages qu'ils rançonnaient, ils pourront, en livrant leurs armes et en nous aidant à capturer les partisans de Hoang-hoa-Tham, racheter leurs fautes et échapper aux châtiments sévères.

» En aucun cas les honnêtes gens qui nous aideront pour se venger des rapines et des violences qu'ils ont subies n'auront à craindre de voir renaître ces malheurs. Il faut que les malfaiteurs disparaissent pour toujours.

» Mandarins de tous grades, autorités cantonales et communales, vieux notables et vous tous, gens honnêtes, encore une fois, courage ! Aidez le Gou-

vernement à exterminer les bandès pirates pour le plus grand bien et le beau renom du pays d'Annam.

» Que cet avis soit placardé partout où besoin sera, par les soins des mandarins et des représentants du peuple.

» Le 28 janvier 1909, soit 7e jour du 1er mois annamite de la 3e année de Duy-Tan. »

— Voilà, pense le notable ayant achevé sa lecture, voilà une nouvelle étonnante. Nous devons simplement attendre et rester tranquilles. Le Gouvernement est puissant et Ong Tham est puissant. Laissons faire prudemment et évitons le plus proche danger quel qu'il soit.

Le jour même où la proclamation est affichée, les troupes sont à pied d'œuvre. Le secret a été si bien gardé que nos soldats, partis de points différents, ont ignoré, jusqu'à la minute de leur arrivée, leur vraie destination. La surprise sera complète...

Hélas ! Un inexplicable malentendu [1] entre l'autorité civile et l'autorité militaire fait que la garde indigène attaque toute seule et trop tôt pour que les troupes aient le temps d'arriver, le repaire de Cho-go où est le Dé Tham et le repaire d'Am-dong où sont ses fils adoptifs Ca-Rinh et Ca-Huynh. 200 pirates armés de fusils modernes les défendent. Les linhs et leurs chefs font preuve d'un cran merveilleux. Mais, trop peu nombreux pour emporter d'assaut les positions des pirates, ils sont forcés de se replier sur Nha-nam.

1. Daufès, *op. cit.*, p. 198.

Leur attaque est, pour le Dé Tham, un avertissement sans frais, un avis précieux complété par des renseignements que lui apportent des indigènes du Yen-thé. Des troupes françaises approchent, nombreuses. Alors, à 7 heures du soir, le chef pirate abandonne tous ses repaires fortifiés et prend la brousse avec tout son monde.

Le lendemain, 30 janvier, nos soldats occupent Cho-go et Am-dong. La poursuite commence à travers la jungle du haut Yen-thé.

Le gros des pirates est à Rung-tré avec le Dé Tham. Attaqué le 1er février, le vieux bandit, comme de coutume, résiste, nous tue du monde et s'enfuit. Le 11, un de nos détachements se heurte à Dong-dang[1] aux bandes réunies de Ca-Rinh, Ca-Huynh et Ly-Thu. Combat de 1 heure à 6 heures du soir. Nous perdons 6 tués et 16 blessés. Les pirates disparaissent. Ca-Huynh file de son côté. Les autres se retranchent à Dong-den, nous tuent 5 hommes, en blessent 13 dont deux officiers[2] et s'éclipsent...

C'est, chaque fois, la même déception. On cerne les bandits, on les attaque, et la bande glisse entre nos doigts, sauvée par la forêt...

Mais, chaque fois aussi, on tue du pirate. Et les nôtres ne molliront pas. Les bandits sont assaillis dès qu'ils s'arrêtent. Ils n'ont plus le temps de

1. Voir le croquis page 201.

2. Le capitaine Teyssier et le lieutenant Beneyton, ce dernier grièvement. Le lieutenant Gay avait été blessé quelques jours auparavant à Son-qua, lors d'une attaque contre la bande de Caï-Son.

souffler. Ca-Rinh et Ba-Bieu sont en fuite vers Monaluong, le Dé Tham et son fils Ca-Trong vers Rungphé, Ca-Huynh passe dans la province de Phucyen.

Le Yen-thé est nettoyé. On l'organise. Marsouins, légionnaires, soldats du génie et tirailleurs prennent la pelle et la pioche et construisent des postes fortifiés qui barrent aux pirates la route du retour et coupent leur ravitaillement.

Par ordre du résident supérieur au Tonkin, la tête du Dé Tham est mise à prix : 2.000 piastres et un grade dans le mandarinat sont la prime promise à qui livrera la dépouille du bandit.

Voilez-vous la face, ô humanitaires qui opérez en France, bien au chaud, en sûreté. Et laissez la paix à ceux qui opèrent aux colonies. Ils savent, eux, que vos utopies ne sont pas articles d'exportation. Une fois sa tête mise à prix, le Dé Tham vivra dans la peur de ses acolytes et n'osera recruter de nouveaux partisans. La décision de l'autorité française s'accorde avec les traditions du pays d'Annam. Et puis elle prouve aux indigènes que nous irons jusqu'au bout. Au Tonkin, les jaunes comme les blancs applaudissent. Et, plus tard, les têtes des lieutenants du vieux pirate seront, comme la sienne, mises à prix.

Les rencontres succèdent aux rencontres. Les coups de main des partisans armés, les reconnaissances militaires, les opérations de la garde indigène sont incessants et déciment les bandes. Celle de Ca-Huynh est aux trois quarts détruite

au mois d'avril. Ca-Trong a été tué. Les pirates s'émiettent en petits groupes qui gagnent les provinces de Vinh-yen, Phuc-yen et Bac-ninh, sans que la chasse s'arrête un seul instant. Las de l'éternelle fuite, 26 malandrins font leur soumission.

Dans les derniers jours d'avril, le problème est résolu. Le Yen-thé, pacifié, est rentré dans le droit commun. 44 pirates ont été tués, 15 sont prisonniers. L'affaire nous a coûté 29 tués, dont 7 Européens, et 74 blessés, dont 5 officiers et 24 soldats blancs. Le Dé Tham est aux abois. Il écrit lettre sur lettre, attestant son dévouement au protectorat.

Le 1er mai, l'autorité déclare les opérations terminées.

Le Dé Tham se cache au Phuc-yen où opère la garde indigène en colonne de police. Les soumissions continuent. Le vieux Ly-Thu se rend, le beau-frère du Dé Tham, Can et son médecin Langcong se rendent.

Le chef pirate a décidément perdu la face... Les journaux, chaque jour, annoncent sa soumission pour le lendemain.

En vérité, le vieux sanglier regroupe les débris de ses forces. Le 24 juin il est à Phu-lo, à 15 kilomètres de Hanoï. Ses lieutenants Ca-Rinh, Ba-Bieu, Caï-Son et Haï-Nom l'ont rejoint.

Le 5 juillet, il capture un Européen.

La face est retrouvée...

III. — Avec la bande pirate.

Un pousse-pousse de rizière, un « pousse-choléra » chemine sur la grand'route, longue de 267 kilomètres, qui relie Hanoï à Cao-bang[1], à travers les provinces de Phuc-yen, Thaï-Nguyen et Bac-kan : une belle route, partout carrossable, si belle que l'occupant du pousse-pousse a coutume de la parcourir à bicyclette.

Mais, en ce 5 juillet 1909, la chaleur est trop accablante, et Voisin, qui se rend de Hanoï à Bac-kan pour surveiller des travaux, a préféré les dures secousses du véhicule que tirent et poussent trois coolies loqueteux. Voisin aurait pu prendre l'auto qui fait le service de Dong-anh à Thaï-Nguyen, mais cela coûte cher, et puis, ce jour-là, la voiture était retenue par un voyageur.

A la gare de Dong-anh, en quittant le train qui l'a amené de Hanoï, Voisin a rencontré un lieutenant de tirailleurs tonkinois et un garde principal de la milice. Conversation. On parle, naturellement, de la piraterie. La région est calme, dit le garde principal. « Aucun mouvement suspect », annoncent les postes de Dong-anh, de Phu-lé et de Phu-da.

— Pourtant, ajoute le garde principal, vous feriez mieux de vous faire escorter.

1. Route marquée en double trait pointillé sur le croquis de la page 213.

— Jamais de la vie, répond Voisin. J'ai besoin d'aller vite et vos linhs me retarderaient. D'ailleurs, j'ai dans ma poche un porte-respect.

Et il montre un gros browning acheté la veille à Hanoï :

— Avec ça, je ne crains pas les pirates.

— J'ai connu M. Voisin à Cao-bang, intervient le lieutenant. C'était à l'époque où personne ne se risquait sur les routes sans une garde armée. Il n'a jamais voulu se faire escorter.

Devant la gare sont les pousse-pousse, nombreux comme toujours. Les coolies d'abord s'empressent. Mais, apprenant qu'il s'agit d'aller à Thaï-Nguyen, ils refusent. Il faut un quart d'heure pour en recruter trois.

En route. Dès huit heures du matin la chaleur cogne. Pas un souffle d'air. Le chemin est bordé des rizières. Les unes montrent le velours vert des jeunes plants récemment repiqués. D'autres, encore pleines d'eau, reflètent le ciel chauffé à blanc et semblent des rectangles de mercure. Des dos de buffles émergent comme des écueils ronds. Perchées sur les échines roses, des fausses aigrettes épouillent les énormes bêtes. Au loin s'élèvent, seuls repères dans la plaine monotone, les haies vives de bambous masquant les villages qu'elles protègent de tous intrus, tigres ou pirates, et que dominent les grêles miradors des veilleurs.

La route, déserte, poudroie. Le trottinement des coolies invite à la somnolence. Tiens ! Ils ne sont plus que deux... Où est allé le troisième ?

Mystère. Bah ! On s'en occupera à la prochaine halte.

Le chemin traverse le village de Phu-lo.

Sur le long ruban gris, le casque blanc de Voisin fait une tache qui se voit de très loin. Mais qui pourrait guetter les taches blanches sur la route ?

Bientôt 9 heures. La chaleur augmente. Voisin se secoue, ouvre un œil. Voici Vé-linh, village palissadé à quelques 500 mètres sur la gauche. Et voici, bien plus près, une hutte en paillote, refuge de cantonniers sans doute.

Voisin s'éveille tout à fait, car deux hommes sortent de l'abri. On dirait qu'ils sont armés... Mais oui. Chacun d'eux tient un fusil à canon court. Deux partisans sans doute, auxiliaires de la police de Phuc-yen... ou deux pirates. Mais c'est peu pour un bon browning. Le Français empoigne son arme. Au reste les deux hommes se séparent. L'un marche vers le Nord, comme le pousse-pousse. L'autre fait une quinzaine de pas vers Voisin, puis s'efface derrière un talus.

Le trot des coolies-pousse s'est ralenti. Et soudain, de l'abri du talus, surgissent douze Annamites, tous armés. Une salve balaie la route. Les coolies se sauvent, ventre à terre. Retranché derrière le véhicule, Voisin fait front et commence de décharger son browning sur les assaillants. Mais ils sont trop loin. Aucun coup ne fait mouche. Douze balles... treize. Il est recommandé de garder la dernière pour soi, en cas d'extrême urgence...

Ce que fait sagement Voisin qui, maintenant, prend sa course vers Dong-anh.

Un beau 600 mètres plat sous le soleil ardent. Voisin zigzague pour éviter les balles. Mais les pirates tirent peu. Ils courent terriblement vite. Quelques-uns se lancent à travers champs pour couper la retraite au fuyard. Celui-ci quitte alors la route, prend une digue de rizière. A droite et à gauche des nha-qués sont au travail. Ici les hommes font le dernier labour du 5e mois. Plus loin des femmes s'affairent au repiquage. Malgré les appels du Français et les cris des pirates, tous demeurent aussi indifférents que les buffles attelés aux charrues. Cette affaire, évidemment, ne saurait les intéresser...

Voisin n'en peut plus. Peu à peu, la digue devient une vasière où ses souliers enfoncent. Les poursuivants, pieds nus, gagnent du terrain et coiffent le malheureux comme une meute le sanglier. Un turban ligote ses bras derrière le dos et, comme il continue de se débattre, un coup de crosse lui ouvre la jambe droite au cou-de-pied et un autre lui meurtrit l'épaule. Un des assaillants s'est emparé du browning et, tirant des cartouches de sa ceinture, regarnit les deux chargeurs. Puis, le groupe se met en marche vers Vé-linh.

Tous obéissent à un homme, tout de rouge vêtu et coiffé d'un feutre noir. C'est le Doï-Huan, chef d'une bande du Phuc-yen, lequel s'est rangé comme il convient sous la bannière du Seigneur Tham dès que celui-ci a fait, à la province, l'honneur de

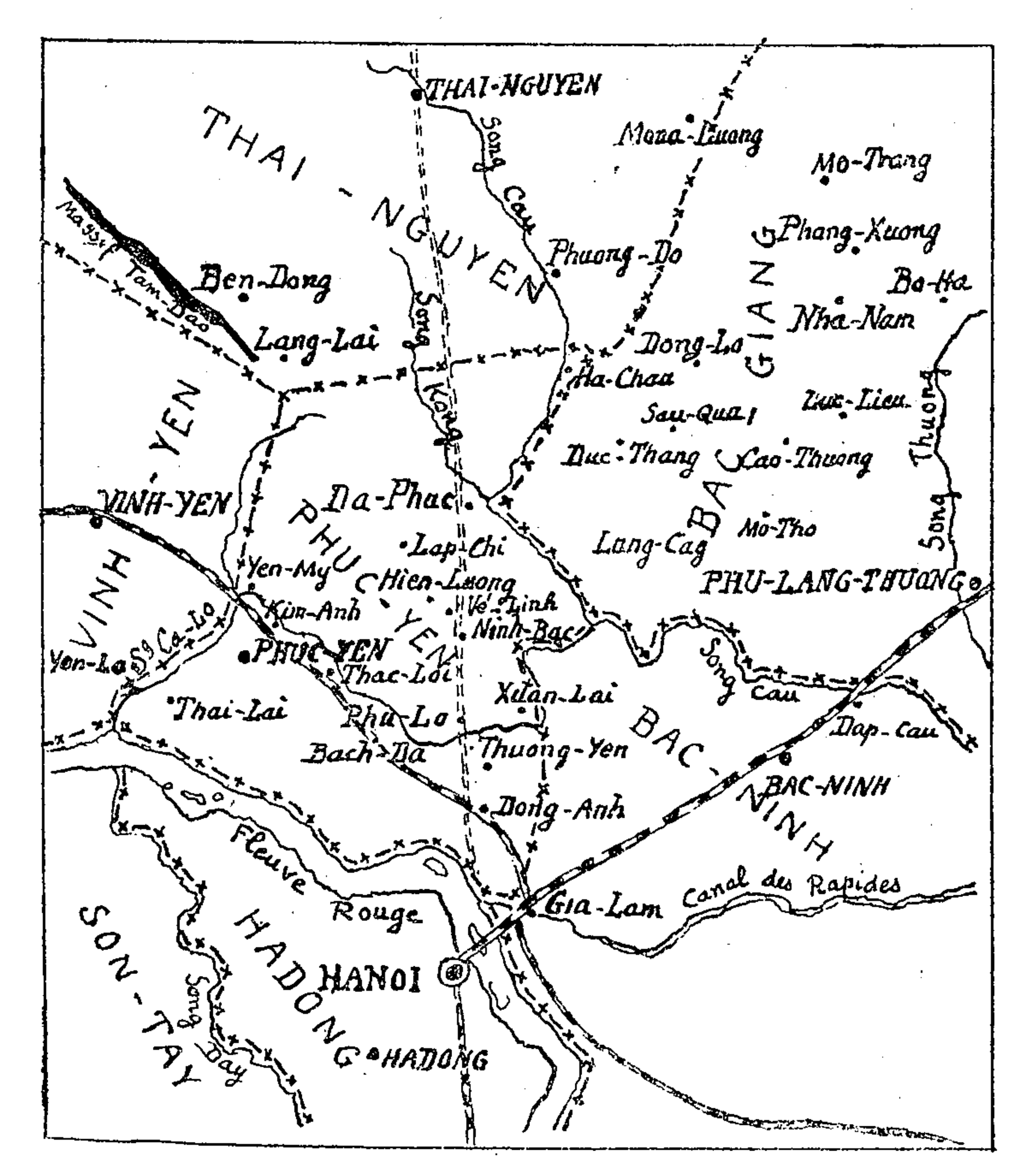
sa présence. Le Doï-Huan est une bête féroce, pillard, assassin et incendiaire. Il hait les Français à la limite de l'exécration.

Derrière Vé-linh est un bosquet de forts bambous entourant une sorte de redoute rectangulaire, avec des murs épais en pisé et un chemin de ronde.

Toute la bande du Dé Tham est là. Une cinquantaine d'hommes.

Les faces sournoises, les figures doucereuses, les museaux d'hyènes, les gueules de bouledogues s'épanouissent en des rires qui découvrent les dents noires. Un blanc ! Un blanc prisonnier ! Cette capture forcera, comme de coutume, les Français d'accepter la soumission de la bande. Ainsi prendra fin l'abominable vie de gibier traqué que mènent les pirates depuis cinq mois. Et qui sait si une rançon solide ne viendra pas agrémenter la paix reconquise ? L'homme capturé est peut-être un fonctionnaire ou un colon d'importance. Au reste, on va le savoir.

Voisin est amené devant le Dé Tham pour l'interrogatoire. Le chef pirate a abandonné les vêtements annamites. Il est habillé de toile kaki et coiffé d'un feutre noir. De même que son crâne, sa face est aujourd'hui rasée. Près de lui est posée sa carabine Winchester. Dans sa ceinture de cartouches est passé un browning. Près de lui se tiennent la douce Co-Ba, pistolet Mauser au côté, et le beau Ba-Bieu qui, presque seul de toute la bande, a gardé sa tunique de soie, et ses cheveux longs qu'il aime tant à déployer sur ses épaules



d'un seul coup de tête, pour la grande joie de Co-Ba, laquelle adore passer doucement ses doigts dans la toison abondante et noire.

Tham interroge. En vérité, il voulait se saisir d'un Européen, n'importe lequel. Voisin décline ses nom et qualités. Il n'est qu'un modeste surveil-

lant de travaux opérant pour le compte de l'entrepreneur Leroy.

— Haï, dit alors le Dé Tham, s'adressant à un pirate, tu vas te rendre à Hanoï et tu rapporteras les journaux français qui parleront du prisonnier. Tu me rejoindras dans quatre jours. Je verrai si l'homme a dit vrai.

A cet instant, cinq ou six brigands de la bande du Doï-Huan, font irruption dans la redoute, amenant un Annamite qu'ils viennent d'arrêter sur la grand'route. Du fait que cet homme est proprement habillé et porte une carte d'identité de Hanoï, ils déduisent qu'il est le serviteur de Voisin. A grand'peine, ce dernier démontre qu'il n'en est rien. Et l'indigène capturé va être relâché, lorsqu'arrive un nha-qué qui, à voix basse, parle au Dé Tham lequel s'adresse à Voisin :

— Cet homme me dit qu'un détachement de linhs de la province avance vers ce village pour l'entourer. Si ces chiens passent à l'attaque, tu seras décapité. Écris tout de suite à leur chef. L'homme qu'on a pris pour un boy à ton service portera la lettre.

L'inspecteur de la garde indigène Lambert est dûment averti qu'au premier coup de fusil tiré sur Vé-linh, Voisin aura la tête tranchée. C'est l'ordre du Dé Tham.

L'interrogatoire a pris fin. La toilette du prisonnier reste à faire. On lui rase la moustache. On lui enlève ses souliers qu'on remplace par des chaussures chinoises. On recouvre son casque d'une

toile kaki. Enfin on passe autour de son cou une corde en rotin qui descend jusqu'aux poignets attachés par derrière.

Et, tandis qu'aux alentours du réduit des sentinelles veillent, les heures torrides s'écoulent lentement. Vers 5 heures du soir, Voisin est contraint d'envoyer au chef du détachement de milice de Phu-da, une invitation à se tenir coi. Une femme de Vé-linh, une ba-gia[1] aux yeux chassieux rongés d'ophtalmie, aux seins vides et flasques pendant sur le ventre, sorte de squelette que surmonte une tête ravinée de rides crasseuses et coiffée en écouvillon, se charge du message et reçoit du Dé Tham une piastre pour sa peine.

A 6 heures, le chef fait un signe. La bande se rassemble autour de lui. C'est l'heure de la prière du soir. Dérangés dans leur repos les pirates rechignent. Mais, sur un coup d'œil menaçant du chef, les faces, soudain devenues haineuses, reprennent un aspect de vague indifférence ou de vif intérêt pour la cérémonie qui va se dérouler. Sur son kaki, Tham a passé une tunique rouge d'apparat. Devant un autel de fortune où sont les offrandes rituelles, il officie. L'invocation liminaire à l'Empereur de Jade est suivie des prières au Dragon, dieu des eaux, dont les rivières sont les veines et dont l'ombilic est à Hanoï, dans la citadelle. C'est ensuite l'appel aux génies des montagnes, de l'orage, du sol que l'on foule aujourd'hui,

1. Une vieille.

au génie des pirates qui est le roi Lam, de Tong. C'est enfin le remerciement à Bouddha qui a prolongé d'un jour la vie de tous. L'action de grâces est répétée par les lieutenants qui, au fond d'eux-mêmes, se soucient fort peu du Bouddha, puis par les hommes qui se passeraient volontiers de cette psalmodie en plein air.

Dans un coin sont rangés les notables de Vélinh, gardés à vue. Leur saisie comme otages est aussi un rite grâce à quoi le Dé Tham obtient l'aide des villages qu'il daigne honorer de sa visite. Tout de suite, entre les mains du ly-truong le grand chef verse une vingtaine de piastres, paiement des offrandes symboliques au Bouddha. Chaque soir, il en est de même et les acolytes du Dé Tham estiment que cette dépense est un gaspillage honteux.

Ayant ensuite réglé la somme due pour les vivres fournis à ses hommes, le Dé Tham fait son entrée dans Vé-linh, au moment où se déchaîne l'orage quotidien qui salue de sa canonnade formidable l'agonie des soirs de juillet. La foudre qui, nul ne l'ignore, disperse les fantômes, aveugle aussi les détachements de milice que le résident de Phuc-yen a postés aux issues du village. Vers minuit, le Dé Tham, sa bande et son prisonnier s'échappent et filent vers le Nord, longeant à distance la route de Thaï-Nguyen dont on aperçoit vaguement, par instants, les poteaux télégraphiques se détachant en verticales noires sur la pluie de feu des éclairs incessants.

A 3 heures du matin, voici une pagode où s'abrite la bande. Elle est bâtie sur une hauteur qui domine un village où les pirates entrent au petit jour, non sans avoir fait un grand détour afin d'y pénétrer par la face Nord, comme s'ils venaient de la province de Thaï-Nguyen, vers laquelle, en réalité, ils se dirigent. Le Dé Tham ne néglige aucune ruse et se méfie de tout et de tous.

Pourtant, ce lieu est sûr parmi les plus sûrs. Toute la journée y défilent des ly-truong et des notables venus des communes voisines pour saluer le Dé Tham. Ce sont vieillards pleins de prudence et de jugement. Ils savent tenir la balance égale entre l'hôte redoutable d'aujourd'hui et les forces de police qui demain viendront sans doute. Mais le Seigneur Tham est le maître de l'heure puisqu'il a capturé un Européen. Et chacun des respectables fonctionnaires, à la barbiche blanche et rare, aux ongles démesurés, apporte au chef pirate tous les renseignements utiles. Les bandits, qui s'égaient à voir trembler les vieux, ne leur parlent pourtant qu'en employant toutes les formules polies du pays d'Annam. Les « ô ancêtre », « ô très sage », « ô né avant moi » retentissent, accompagnés de courbettes.

Dans la soirée, la bande reprend sa route. La région semble calme. Les sentinelles qui, toute la journée ont veillé au sommet des grands arbres qui entourent le village n'ont aperçu aucun mouvement suspect. Et les émissaires n'ont apporté aucun avis alarmant.

Chaque nuit, la bande est en marche. Elle passe chaque journée dans un gîte différent. Parfois elle donne du nez contre une palissade ceinturant un village hostile où le gong d'alarme résonne, tandis que les habitants poussent de grands cris et refusent de lever la lourde herse qui clot l'enceinte. La bande alors n'insiste pas et pousse plus loin. Le Phuc-yen n'est pas le Yen-thé, et le Dé Tham, ici, n'est pas le roi du pays.

Malgré quoi, les guides ne manquent jamais, envoyés par les notables des villages amis. Quatre nha-qués sans armes pilotent la bande à travers rizière, bois et marécages. La relève des guides se fait tous les six ou huit kilomètres fort régulièrement, sans qu'il soit besoin de palabrer. En marche, le Dé Tham exige le silence total.

Le pays est à présent accidenté, boisé, hérissé de mamelons habillés d'herbes qui montent jusqu'à hauteur d'homme. Le massif du Tam-Dao n'est pas loin. Le 8 juillet, à 6 heures du matin, la bande entre à Lang-laï[1]. A toucher le village, un bois épais cache une clairière où s'élève une pagode fortifiée. Un fossé large, profond et plein d'eau, l'entoure. Il court le long d'une enceinte toute en tranchées, banquettes de tir et épaulements. Un boyau relie la ligne de défense au sous-bois feuillu. Des pirates sont en faction dans les plus hauts arbres à la lisière du bois. Dans la pagode, où sont érigées vingt statues de Bouddha

1. Dans la province de Thaï-Nguyen. Voir la carte p. 213.

en mortier chinois, des trous sont creusés pour abriter des tireurs au cas où des assaillants feraient brèche dans la muraille...

La pagode est, en somme, un repaire solide. Tham y est, jour par jour, renseigné sur les mouvements et les effectifs de la garde indigène par le nommé Thu, lequel est ly-truong de Lang-laï et par l'ancien ly-truong Sou. Tous deux se chargent aussi du courrier, car le chef pirate engage des négociations avec l'autorité française. Il tente, une fois encore, le coup qui lui a jusqu'à présent réussi. Il demande à se soumettre, à retourner au Yen-thé. Il compte sur Mgr Velasco, toujours évêque de Bac-ninh, pour discuter les conditions. Occupé à organiser une nouvelle colonne militaire, le Gouvernement fait traîner les pourparlers.

IV. — La chasse reprend.

Le 6 juillet, à Hanoï, la nouvelle a éclaté comme une bombe. Voisin enlevé à 20 kilomètres de la capitale ! Le Dé Tham n'est donc pas aux abois... Sa reddition n'est donc plus une question d'heures. Tout est à recommencer.

Le gouverneur général ordonne l'envoi d'une colonne, — encore une, — contre le vieux pirate. Objectif : délivrer Voisin et détruire les bandes. Le général Geil, commandant supérieur des troupes

de l'Indochine, met à la tête des troupes, le chef de bataillon Chofflet, du 9e colonial.

Chofflet est investi de tous pouvoirs militaires et civils. Il a fait ses preuves à Madagascar. Sa manière est la manière dure. Lorsqu'il estime que pitié serait faiblesse, il est sans pitié.

Tandis que l'on fait traîner en longueur la conversation avec le Dé Tham, Chofflet concentre ses troupes à Phuc-yen, puis les dirige sur Langlaï déjà investi par la garde indigène.

Le 12 juillet est, pour le Dé Tham, date néfaste. La réponse du Gouvernement est nette : « Libérez Voisin et vous aurez la vie sauve, sans davantage. On accordera, s'il le faut, une pension alimentaire aux gens de votre famille, lesquels pour l'instant ont été arrêtés au Yen-thé et seront déportés immédiatement s'il arrive malheur au Français que vous retenez prisonnier ».

En même temps, des lettres arrivent de Nhanam, adressées à divers bandits, dont les parents ont été mis sous clef et conseillent vivement aux destinataires de se soumettre au plus tôt. Ceux-ci n'en sauront rien. Tham lit avant tout le monde le courrier de tous et brûle aussitôt les lettres quand il juge la mesure utile. Or ces lettres-ci sont bonnes à brûler. C'est rendre service aux hommes que de conserver leur moral intact... Mais, aujourd'hui, la colère du chef éclate. Sur son ordre, on ligote

1. 2 compagnies d'infanterie coloniale avec mitrailleuses, 2 compagnies de tirailleurs tonkinois, 1 peloton de la Légion étrangère, 1/2 peloton de cavalerie, 1 section d'artillerie.

plus étroitement Voisin. Les pirates l'insultent. La tendre Co-Ba lui met sous le nez son pistolet Mauser. Et Tham a tout juste le temps de relever le fusil de l'homme rouge, le Doï-Huan, qui veut à toute force abattre le Français.

Le 13, la série noire continue, les notables Sou et Thu apportent de mauvaises nouvelles. Le Gouvernement exige du Dé Tham une réponse immédiate. Et, chose plus grave, les troupes françaises ont encerclé Lang-laï. Elles attaqueront à l'aube suivante.

Or, le soir même, le Dragon maître des eaux et le génie du tonnerre, fléchis par l'invocation du vieux pirate, déchaînent un orage d'entre les orages, plus violent que les plus violents. Pluie de feu et trombes d'eau bouchent la vue à deux mètres pour tous les yeux, sauf pour ceux des pirates traqués.

Et, lorsque, le 14 juillet, à l'aube, sous le ciel nettoyé et dans la brume chaude qui monte du sol, Chofflet déclenche l'attaque, la pagode est vide... Les gens de Lang-laï manifestent, à l'entrée de nos troupes, une joie vraiment trop marquée pour être joie d'Annam... Le ly-truong Thu fait les grands laïs et offre les cadeaux de bienvenue. Il affirme n'avoir pas eu contact avec les pirates. L'ancien ly-truong Sou, lui, est entré dans la pagode. Les bandits l'ont gardé comme otage et ont poussé l'audace jusqu'à le ligoter au moment de s'enfuir. Par bonheur, il a pu se débarrasser de ses liens. Tout cela pue le mensonge.

— Mais, dit Chofflet, le Dé Tham a été ravitaillé par le village et vous avez, l'un et l'autre, fait les achats nécessaires.

— Était-ce le Dé Tham? O grand mandarin, comment pouvions-nous le savoir. Le Dé Tham est au Yen-thé...

Poings réunis et frénétiquement agités devant la figure, les deux notables multiplient les courbettes.

Cinq minutes après, ils sont, l'un et l'autre, fusillés sur place.

Brûler le village ? Impossible. Il se trouve sur la concession d'un colon français.

V. — Le sanglier en fuite.

Le Dé Tham est en fuite, mais, tel un sanglier, il va donner de rudes coups de boutoir.

L'orage tropical se déchaîne. La pluie accable les routes, les rizières et les bois, puissante et comme déversée par un réservoir intarissable, ouvert en grand pour toujours. Il semble qu'elle doive exterminer sous ses coups de massue ou noyer sous son flot tous les insectes exaspérants, qui pourtant surgiront plus nombreux et plus avides dès que le déluge cessera. Sous le bombardement de la foudre, qu'accompagne le tambourinement de l'averse, les pirates font route. A 200 mètres

en avant marchent six hommes en éclaireurs. Puis, vient le gros de la bande, Dé Tham en tête, Co-Ba et Ba-Bieu près de lui. Le chef n'a sur lui que ses armes et ses cartouches, tous les autres transportent dans des musettes, en sautoir, leur bagage et, tour à tour, des vivres et munitions de réserve. Trois coolies seulement marchent avec les bandits. L'un, ancien soldat de la compagnie d'ouvriers d'artillerie, est le porteur du Dé Tham. Les deux autres sont chargés de pioches françaises et annamites, accessoires indispensables aux pirates que l'on envoie aux renseignements et qui doivent alors prendre l'allure d'inoffensifs nha-qués.

Au centre du groupe, marche Voisin, bras ligotés, tenu en laisse par le pirate Haï, protégé de Co-Ba, ancien boy d'un adjudant de coloniale et, comme tel, parlant français. Le pirate Khaï surveille aussi le prisonnier. Tous deux déclarent tout bas, en avoir assez de leur actuelle existence. Mais l'un et l'autre tremblent devant le Dé Tham.

Dans son départ précipité de Lang-laï, la bande n'a pas eu le temps de prendre des guides. Trois fois, dans la nuit, elle s'égare, trompée par des pistes qui conduisent l'avant-garde, à travers les boqueteaux, jusqu'à de grandes mares bordées d'herbes plus hautes que l'homme et qui, sûrement, servent de points d'eau aux bêtes dont les foulées ont tracé les sentiers décevants. Parfois, dans les ténèbres qu'épaissit la pluie, les flanc-gardes se séparent du gros. Le Dé Tham s'arrête alors et fait entendre le coassement de la grenouille qu'il répète

jusqu'au moment où tout le monde a rallié. On se concerte alors et l'on repart. La discipline est aussi étroite que dans la meilleure troupe.

La randonnée dure toute la nuit du 13 au 14 juillet et se prolonge à travers la brume chaude du matin. A 11 heures, voici un hameau de quatre ou cinq pauvres cai-nhas. Il dépend de la concession du colon français Bellan. Comme il importe de garder secret le passage de la bande, le Dé Tham, qui s'est servi toute la nuit de l'imperméable de Voisin, le lui rend afin de cacher la corde qui attache le cou et les poignets du Français. Aux nha-qués accourus, il explique :

— Celui-ci est Ong Bellan qui inspecte sa concession. Il ne sait pas l'annamite. Et, comme il craint les pirates, il s'est fait accompagner par une troupe de partisans dont je suis le chef. Il vous ordonne d'apporter, pour nous tous, tout ce qu'il faut pour manger. J'en paierai le prix.

Les indigènes obéissent. Mais, pendant le repas, Voisin, dont un bras est délié, arrive à faire glisser le manteau. La corde apparaît qui enserre son cou. Les nha-qués comprennent et, sans mot dire, un par un s'enfuient. En quelques instants le hameau est déserté.

Avec la moitié de sa bande, le Dé Tham grimpe alors au sommet d'un mamelon de 300 mètres qui domine le pays. A toute vue apparaît le remblai de la voie ferrée. Plus près court la route qui relie Phu-lo à Phuc-yen. Deux gros villages sont en vue et le chef fait choix de celui qui abritera ses

hommes. La bande s'en approche, mais, cette fois encore, le tam-tam d'alarme retentit. Rien à faire. Les pirates reprennent leur route.

Exténué, souffrant des plaies qu'ont laissées les coups de crosse reçus, Voisin avance à grand'peine. Ses genoux sont enflés à éclater. A partie de 10 heures du soir, il ne peut parcourir plus d'un kilomètre sans être obligé de s'arrêter. Les bandits copieusement l'injurient. Mais il faut bien laisser souffler un peu le précieux otage.

A 3 heures du matin, le 16 juillet, le Dé Tham trouve enfin un village qui consent à l'accueillir. Repos pour tous, sauf pour les sentinelles qui, de trois heures en trois heures, sont relevées. Le Dé Tham dort. Nul ne doit troubler son sommeil, pas même Ca-Rinh, lequel, vêtu de kaki et coiffé d'un feutre noir, survient avec ses partisans vers 4 heures et attendra douze heures avant d'oser déranger le grand chef.

Renforcée de la cinquantaine de brigands qu'amène Ca-Rinh, la troupe pirate est au grand complet. Avec stupeur, Voisin considère le ramassis de bandits bien armés [1], prêts à tout, solides et bien portants, car on laisse les malades et éclopés dans les villages complices, où l'on trouve aisément dix volontaires pour un seul fusil disponible.

1. Voisin a dénombré : 12 fusils Lebel, 15 mousquetons Lebel, une dizaine de carabines à chargeur d'un modèle nouveau, une dizaine de winchesters, une douzaine de pistolets Mauser, 2 brownings, 4 revolvers d'ordonnance, une vingtaine de fusils Gras en bon état, d'autres coupés et sans guidon. Quelques fusils dont les canons ont éclaté ont été ressoudés au cuivre.

On y trouve aussi des dépôts de munitions. Tham les fait acheter à Hanoï, chez des Chinois. Des femmes transportent dans des paniers les cartouches cachées sous des légumes.

Deux jours de halte, puis l'errance reprend. Marches de nuit sous l'averse terrible. Repos le jour. La bande passe dans la province de Thaï-Nguyen pour revenir dans celle de Phuc-yen. Chaque soir, Tham invoque le Bouddha. Dans la nuit du 21 juillet, les pirates traversent le Song Calo en sampan et s'établissent à Xuan-laï [2] dont l'accueil est cordial.

Pourtant, le Dé Tham redoute une surprise. Il vient d'apprendre que, la veille, la bande de Haï-Nom, chef pirate du Phuc-yen, a été détruite par le lieutenant Bouffé à la tête d'un peloton de Légion étrangère. Haï-Nom a été tué. Ordre à tous de garder l'arme à la bretelle, même pendant le repos.

VI. — A Xuan-lai.

Le commandant Chofflet va de l'avant. Par une proclamation affichée partout, il déclare que les tablettes des génies seront brisées dans tous les villages où les pirates auront trouvé refuge. En une semaine, seize indigènes sont fusillés au Phuc-yen : indicateurs, éclaireurs ou émissaires du Dé Tham

1. Voir croquis p. 213.

ou, tout simplement, pirates déguisés en nha-qués. Les notables commencent de croire que, décidément, la poigne française est plus solide que celle du Seigneur Tham. Du coup, bien des Annamites nous secondent et nous renseignent. Et bien des villages refusent d'ouvrir leurs portes à la bande errante. Au reste, Chofflet a fait couper toutes les agglomérations aux ruelles inextricables par deux larges avenues en croix. Et les haies de bambous des villages suspects ont été rasées.

Rejoignons le Dé Tham à Xuan-laï. L'enceinte carrée est faite d'une palissade de bambous intacte et impénétrable. A l'intérieur sont quelques maisons en briques et des cases en paillote que le chef pirate fait incendier dès l'aube du 22 juillet, afin de dégager la vue. Xuan-laï possède une pagode et une église catholique. Le Song Calo coule à quelque distance dans l'est du village.

Le 22 juillet, le garde principal Martineau, averti de la présence d'un parti pirate à Xuan-laï, se dirige vers ce point avec un petit groupe de miliciens. Aux abords de la position, un feu de salve l'accueille et tue quatre linhs. Un nha-qué accourt : « C'est Ong Tham qui est là, avec sa bande et celle de Ca-Rinh ». Rien à tenter pour le moment. Les miliciens se replient et attendent des renforts.

Ils sont en route. A la pointe du jour, le capitaine d'artillerie coloniale Saillens a vu, du poste où cantonnaient ses pièces, les flammes et la fumée de l'incendie allumé par le Dé Tham. Il marche au feu et prévient Chofflet, qui expédie aussitôt la

compagnie de marsouins du capitaine Perthuis et la compagnie de tirailleurs du capitaine Chastelier. Il faut faire vite et nos hommes ont grand'peine à avancer sur la route gluante qui côtoie le Song Calo, dont les eaux boueuses jettent un reflet louche dans la lumière triste du petit matin.

Les tirailleurs marchent en file indienne sur une étroite digue de rizière. Tous se taisent. Parfois, on entend le cliquetis d'une baïonnette heurtant un quart, parfois le bruit mou que fait la chute d'un homme qui a glissé dans la boue. Les autres alors cherchent avec plus de soin la place où poser leurs pieds nus.

Les marsouins suivent une route que les hautes herbes ont envahie. Elle traverse un bois de lataniers aux troncs bleuâtres. Pas un nha-qué dans la campagne. Les rizières sont mortes, les plantations ruinées. Les villages qu'on aperçoit à droite et à gauche sont muets et comme désertés. C'est le pays de la peur. Ca-Rinh l'a écumé avec sa bande, et maintenant Chofflet y fait régner une terreur salutaire.

Halte horaire dans un des rares villages que traverse la route. Les nha-qués accourent, curieux. Voici les Français, cette troupe d'hommes grands, gros et lourds, agités et bruyants, sans cesse en train d'ordonner quelque chose, ces gens dont la colère apparente cache une âme toujours prête à avaler les mensonges les plus grossiers quand ces mensonges font appel à la pitié, vertu inconnue au pays d'Annam, les Français au coup de pied

facile et à la bourse ouverte. On dit qu'ils vont débarrasser le pays des pirates et qu'il faut leur révéler le lieu où gîte le Seigneur Tham. En réalité on ne dira rien. La peur des représailles terribles coud les bouches à triple fil. Car c'est toujours pareil : les Français arrivent avec des soldats en nombre, on dit même qu'aujourd'hui ils ont amené des canons ; ils attaquent les bandes, ils tuent quelques pirates, mais les autres s'enfuient avec leurs chefs, leurs chefs invulnérables, pour revenir ensuite terribles et déchaînés, quand les troupes sont parties et que seuls quelques rares miliciens occupent la région. Un très vieux et très sage mandarin qui a vécu à Hanoï affirme que là-bas, en France, l'assemblée des notables, des centaines d'hommes qui parlent beaucoup et qui sont tout-puissants, a refusé d'envoyer au pays d'Annam des soldats assez nombreux pour en finir à jamais avec les bandits. Alors la prudence ordonne de se taire. Or le ly-truong s'avance, humble et empressé. Sur un plateau il offre au capitaine de coloniale, des bananes et des œufs, cadeaux rituels de bienvenue. Mais, lorsque l'officier le questionne au sujet du Dé Tham, le sourire de l'homme s'efface. Il semble ahuri. Il ne comprend pas. Comment saurait-il? Et les notables accourus font chorus « Des pirates ? O grand mandarin trois [1], nous n'avons pas vu de pirates depuis bien des jours. Comment oseraient-ils venir maintenant que les

1. Chef à trois galons : capitaine.

soldats français sont dans la région? » Les yeux mentent, et le tremblement de la barbiche révèle le mensonge en dépit d'un reste de sourire figé. Ce ly-truong là fera bien de s'enfuir au plus vite s'il veut éviter les douze balles que Chofflet lui destine s'il est prouvé que les pirates sont passés par ici...

Le soleil est haut à présent et la chaleur intolérable. Elle tombe du ciel et monte du sol. Un sergent français s'affale, assommé par le « coup de bambou ». Il mourra dans quelques heures. L'acier des armes brûle les mains. Les gorges sont sèches. Sur la plaine, l'air est en ébullition. La colonne se dirige vers la fumée, de plus en plus ténue, qui s'élève au loin et indique Xuan-laï.

A midi, nos hommes sont à pied d'œuvre. Le village est encerclé. L'attaque se déclenche sous le bombardement atroce des rayons solaires. La garde indigène affirme que le Dé Tham est là. On verra bien.

Marsouins, tirailleurs et miliciens sont déployés et s'abritent de leur mieux, prêts à donner l'assaut. Nos salves fouillent la palissade. Les pirates, invisibles comme toujours, ripostent, ajustent quiconque se montre. Mais ce n'est plus le tir nourri d'autrefois. Ils économisent les munitions.

Le Dé Tham a pris poste dans une tranchée derrière l'église. Voisin est près de lui, toujours ligoté et gardé à vue par deux hommes. Tham sort parfois de son abri, va d'un combattant à l'autre, donne des ordres et des conseils, mais sans tirer lui-même un seul coup de feu.

Nos officiers ont vite compris qu'une tentative d'assaut, plus de 200 mètres à parcourir en pleine zone boueuse et débroussaillée, aboutirait à un massacre inutile. Il faut donner la parole au canon. L'église et la pagode, qu'on aperçoit par dessus la haie de bambous, sont de bons points à viser.

L'artillerie ouvre le feu. Lentement, patiemment, shrapnells et percutants s'abattent sur Xuan-laï. Tham rallie alors tout son monde dans un fossé ancien et profond, creusé dans l'angle Sud-Est du village. Et, comme nos coups sont tous trop longs, les pirates ne perdent pas un homme.

Comme de coutume, le Dé Tham attend la nuit et l'orage de toutes les nuits pour se sauver. Mais il craint que nos obus ne finissent par faire brèche dans la palissade. Il sait qu'alors, même au prix de pertes lourdes, les Français n'hésiteraient pas à donner l'assaut, l'irrésistible assaut des troupes coloniales... Il faut gagner du temps. Au cours d'une interruption du tir, la voix de Voisin retentit : « Cessez le feu. Le Dé Tham va se rendre ». Et nous cessons le feu... Trois fois, le stratagème réussit. N'importe. Des renforts que Chofflet envoie de Da-phuc arriveront le 23 à l'aube et l'on attaquera à fond. Et la nuit tombe.

Nos troupes encerclent Xuan-laï. Elles surveillent surtout la palissade Sud, où est la porte.

A quelque 600 mètres de la palissade Nord, court une digue de rizière assez haute. Un tirailleur tonkinois y est en sentinelle. Toute cette zone est d'ailleurs éclairée par les flammes jaillissant

d'une pagode que les marsouins viennent d'incendier. Aucune chance pour que la bande se défile par là.

C'est pourtant de ce côté que le Dé Tham a décidé de s'enfuir... Sur son ordre, la fusillade redouble. Les pirates tirent au hasard pour faire du bruit. Les nôtres ripostent au juger. La nuit retentit du coup de fouet des lebels, de la détonation sourde et grave des fusils Gras, du son bizarre des armes modernes chargées de poudre chinoise et amorcées avec des capsules de chasse. A toucher la pagode en feu, un bouquet de bambous s'enflamme et l'éclatement sec des tiges pétarade plus fort que la fusillade. Le bruit des coupe-coupe pointus qui attaquent la palissade Nord est couvert par le vacarme. Bientôt la brèche est praticable. A travers une rizière inculte, quelques pirates, Ba-Bieu en tête, courent vers le Nord, se plaquant au sol boueux quand la pagode en feu jette des flammes trop claires. Les voici à la digue. Ba-Bieu hèle la sentinelle tonkinoise.

— O chien qui te bats contre tes frères, nous venons à leur secours avec 200 fusils. Va-t-en d'ici sans donner l'éveil. Si tu n'obéis pas, je te fais prisonnier et demain Ong Tham t'appliquera le supplice de la mort lente. Rejoins les tiens et dis au doï de ta section que les linhs de la garde indigène occupent la digue.

Tremblant, le pauvre tirailleur s'éclipse. Peu à peu, les pirates rallient la digue et, postés dessus, ouvrent le feu contre Xuan-laï évacué, tout comme

s'ils étaient parcelle des troupes envoyées pour réduire le village.

Mais on ne peut tirailler toute la nuit. Il faut gagner au pied en trompant la vigilance des veilleurs français et tonkinois dont le terrain est semé. Mais, cette fois encore, le sort est complice des pirates. Au delà de la digue s'étend une mare large et profonde. Par groupes de huit ou dix, les pirates s'y jettent et, tantôt marchant sur le fond vaseux, tantôt à la nage, la franchissent sans être vus. Deux pirates soutiennent Voisin toujours garrotté. Et voici qu'éclate l'orage de chaque nuit. Le Dé Tham et sa bande sont encore sauvés...

Repos le 23 dans un village. Voisin est à bout de forces. Depuis trois jours, un accès de fièvre le terrasse. Tham lui donne des médicaments annamites qui, naturellement, aggravent le mal. Et comme, le 24 juillet, les pirates vont se remettre en route, le Français déclare au Dé Tham :

— Tu peux me tuer si tu veux, mais, si tu as l'intention de marcher pendant la nuit, je ne te suivrai pas. Je n'ai plus de forces.

— Tue-le, ô très sage, murmure la suave Co-Ba en tendant son pistolet automatique au grand chef.

— Tais-toi, sœur cadette, répond Tham.

Puis, s'adressant à Voisin :

— Si je te rendais la liberté, pourrais-tu marcher?

— Si tu me relâchais, répond le prisonnier, je me coucherais par terre et j'attendrais un secours ou la mort.

— Il suivra quand même, dit alors Ca-Rinh et sans fatigue.

Et le terrible lieutenant, humain pour une fois, fait couper des bambous dont on fait une civière. Des coolies du village porteront le Français.

Tham a longuement réfléchi. Toutes les nuits qui vont venir seront des nuits de fuite éperdue, car la troupe française est sur ses talons. Il la sent venir. Il ne cédera pas. Mais, à garder Voisin, il risque de le voir périr d'épuisement et de fièvre. Alors...

Alors, sans nul doute, les Français n'hésiteraient pas à faire juger les femmes et les enfants arrêtés au Yen-thé par le tribunal indigène. La loi annamite est dure pour les proches parents des pirates. Aucun décret du protectorat ne l'a abrogée, et c'est par humanité que la France ne l'a jamais appliquée jusqu'à ce jour. Mais Tham a lassé notre patience. Jugés par les mandarins, les otages seraient envoyés au bagne, à Poulo-Condore. Il faut à tout prix empêcher cela.

A l'instant du départ, le Dé Tham s'approche de Voisin et, lui glissant une lettre dans la poche :

— Cette nuit, je te remettrai en liberté, tu donneras cette lettre aux mandarins français, tu leur diras que je t'ai toujours bien traité. N'oublie pas que toutes tes paroles me seront rapportées et que je saurai toujours te trouver là où tu iras.

Et la bande fait route. Exténué par la fièvre, Voisin est à demi mort. Il lui semble qu'on traverse des marécages, qu'on franchit la grand'route où il a été capturé. La lune à son coucher lui montre

que les pirates marchent vers l'Ouest. Les heures se traînent lourdement. Le fiévreux sent vaguement qu'on lui délie les poignets. Insensible aux averses qui le cinglent, il finit par tomber dans un sommeil coupé de cauchemars atroces.

Vers 1 heure du matin, un choc terrible l'éveille. Il se retrouve gisant, dans des ténèbres opaques, sur de la terre battue. Le Dé Tham ayant ordonné aux porteurs de déposer Voisin dans une cai-nha de paysan, ils sont entrés et ont tout simplement chaviré la civière, vidant Voisin comme ils auraient vidé l'eau d'un seau. Puis ils sont partis, sans piper mot.

Dans le noir, l'habitant de la cai-nha fait flamber une allumette pour se rendre compte. Voisin l'interroge : « Où suis-je ? Comment suis-je entré ? Où sont les pirates ? » Sans daigner répondre, le nha-qué fait lever ses deux enfants qui dormaient sur un lit de camp, dans un coin. Voisin se hisse péniblement à leur place et retombe dans sa torpeur.

Une piqûre lancinante à l'oreille le fait soudain sursauter. Il y porte la main et sent, sous ses doigts, un énorme mille-pattes. La douleur et le dégoût l'éveillent complètement. La fièvre fait battre ses artères. Ses oreilles tintent si fort qu'il pense entendre un gong résonner dans les environs. Il écoute mieux. Le rythme des sons n'est pas celui des battements du cœur. C'est bien un gong, c'est le tam-tam de veille d'un poste ami. Voisin se lève, sort de la cai-nha, se traîne vers le bruit. A 3 heures 1/2 du

matin, il est devant le poste de Kim-anh qu'occupe des partisans armés par le résident de Phuc-yen. Voisin est sauvé...

Vers 6 heures, un nha-qué essoufflé et blême de terreur se précipite dans le poste. « Je viens de Hien-luong, dit-il, les pirates viennent d'y entrer. Ils brûlent tout ».

VII. — Derniers combats.

Le 25 juillet, le commandant Chofflet attaque Hien-luong terriblement fortifié. Deux assauts sanglants. Résultat décevant et pertes lourdes. 13 tués chez nous dont le capitaine d'infanterie coloniale Perthuis et 20 blessés, tous Européens, sauf un caï de la milice atteint d'une balle en emportant le corps d'un soldat français.

Car il faut, avant tout, emporter les morts, blancs ou jaunes. Sinon leurs têtes, coupées par les bandits, serviraient de trophées pour affirmer la puissance du Dé Tham.

Dans la nuit, selon le rite immuable, les pirates glissent entre nos doigts. Nos troupes sont sur leurs talons. Les voici à Ninh-bac le 26. Les aurons-nous cette fois ? Pas encore. 5 tirailleurs périssent. Mais la bande perd 9 hommes : 6 morts et 3 prisonniers.

En ce dur été de 1909, la chaleur et la fièvre déciment nos colonnes. Il importe de les ménager.

Le Gouverneur général décide alors d'agir selon la législation annamite. Il nomme un Kham-saï. Et ce Kham-saï est Lé-Hoan, alors tong-doc de la province de Haï-duong, Lé-Hoan que nous avons vu opérer à Bac-ninh et dont la haine pour le Dé Tham n'a pas molli.

Le 30 juillet, à Phuc-yen, en présence du résident supérieur de Miribel et du général Geil, Lé-Hoan est intronisé en grande pompe. Le général passe la revue des 400 partisans que le mandarin va commander. Le Kham-saï reçoit le brevet muni du grand sceau de l'empereur d'Annam.

Ceci est conforme aux traités et à la tradition en vigueur au Tonkin quant à l'attribution des grades et titres honorifiques. Le Kham-saï est « l'envoyé du roi ». L'intervention du souverain en cette affaire met au ban de l'empire le Dé Tham et ses partisans, ennemis de l'ordre public. Elle oblige les habitants à refuser tout secours aux pirates, à leur courir sus sur toute l'étendue du territoire d'Annam.

Les 400 partisans du Kham-saï doivent prendre contact avec les pirates et le conserver jusqu'à l'arrivée de nos troupes.

Rencontre le 13 août à Bach-da entre la bande du Dé Tham et un groupe de la colonne Chofflet, lequel perd un tué et trois blessés dont le sous-lieutenant Braun de l'infanterie coloniale. L'extrait qui suit, d'une lettre de ce jeune officier à un de ses camarades donne de l'affaire l'aspect le plus vivant qui soit :

« D'abord, je ne mérite guère de félicitations, j'ai

fait mon devoir et c'est tout, tu aurais fait absolument la même chose, j'ai eu de la chance, c'est un fait, une double chance : celle d'être le premier à attaquer une position pirate fortement retranchée et celle qui me permet de t'écrire aujourd'hui, car j'ai vu de bien près la grande Faucheuse. Je suis plus fanatique que jamais naturellement et j'ai eu des sensations rares. J'ai vécu pendant cinq semaines (du 8 juillet au 13 août seulement où j'ai été en colonne).

» J'ai eu l'impression exquise de commander un convoi, seul Européen avec 5 tirailleurs, à traverser, la nuit, une région infestée de pirates, sur des chemins épouvantables, avec une centaine de coolies. Des fatigues qui, en temps normal, vous feraient rester sur le bord du chemin, mais qui ne paraissent pas sous l'excitation nerveuse. Il est vrai que, tout esprit d'arme mis à part, nos hommes sont merveilleux, n'ayant rien de commun avec les médiocres sujets que nous avons en France et dont le nombre diminue beaucoup depuis deux ou trois ans que les engagements sont résiliables. Ici, rien que des vieux gaillards solides : une impression de force inimaginable.

» Exemple. Un jour, à 5 heures du soir, pendant que les hommes mangeaient, nous recevons l'ordre de partir. Un quart d'heure après, la compagnie était formée sur la route en ordre de marche.

» Nous partons. A 7 heures, bruit d'une vive fusillade, mitrailleuses, artillerie, un vrai concert. A 10 heures, nous quittons la route pour entrer

sur des digues gluantes, humides, où le pied glisse ; il fait nuit noire. A 11 heures, nous arrivons sur notre position pour empêcher les pirates de se trotter, avant-postes de combat, les hommes à deux pas derrière une digue, baïonnette au canon, une sentinelle à cinq pas en avant, on ne la voit pas. Il commence à pleuvoir, pas le moindre abri, nous restons ainsi debout, fouillant l'obscurité. La pluie froide tombe, tombe toujours, pas la moindre pèlerine, rien. Les hommes claquent des dents. A 5 heures du matin, le jour commence à se lever, très gris ; il n'a pas cessé de pleuvoir.

» A 7 heures, nous apprenons que les pirates se sont trottés comme par hasard du côté que surveillaient les miliciens.

» Repos dans une pagode. Nous faisons de grands feux pour nous sécher quelque peu, les hommes ont un peu de pain qui a été trempé toute la nuit. A 8 heures, nous repartons ; il ne pleut plus, le temps se lève, longue marche sur des digues de plus en plus boueuses. A 11 heures, il commence à faire chaud. On fait une halte d'une heure. Rien à bouffer, sinon un fond de pot de confiture que le capitaine trouve dans une de ses fontes et que nous avalons avec du pain mouillé.

» A midi, nous repartons par une chaleur torride : 40° à l'ombre, et à 5 heures nous rentrons au cantonnement, absolument grillés, tirant quelque peu la langue, rien dans le ventre. Le lendemain, à la visite, pas de malades. Il est vrai que chaque homme avait absorbé

avant le départ 50 centigrammes de quinine.

» Voilà des journées qui comptent et des hommes auxquels tu ne contesteras pas une certaine valeur. Et encore nous n'avions pas pris part au combat, la compagnie qui a marché ce jour-là était beaucoup plus près que nous.

» Ce que tu lis dans la *France militaire* est, paraît-il, exact et ne m'étonne pas. Je ne l'ai pas vu moi-même. L'histoire des types cachés dans les mares et respirant avec des bambous a été relevée par Gallieni et Voyron quand ils opéraient contre le Dé Tham, il y a une dizaine d'années.

» Mais je n'en suis pas étonné et je te citerai l'exemple de Bach-da où j'ai été blessé.

» Figure-toi un îlot de verdure au milieu de la rizière, entouré d'un talus de 2 mètres à 2 mètres cinquante de haut et couronné d'une haie de bambous qui le rend impénétrable en dehors des portes qui sont solidement barricadées. En arrière, à 20 ou 30 mètres, une seconde haie analogue. Entre les deux haies, des mares, puis un fouillis inextricable de maisons aux murs en torchis, parfois en pierres recouvertes en paillote et partout, de-ci de-là, des mares, des murs sans aucun ordre. On n'y voit pas à plus de 7 ou 8 mètres devant soi. Voilà les positions qu'il faut attaquer.

» Eh bien! ce village de Bach-da était cerné : un poste de huit ou dix hommes devant chaque porte à 7 ou 8 mètres, pas plus. Ces postes reliés par des postes de soutien couchés derrière un talus de rizière. Du monde tout autour du village.

» Deux fois les pirates ont voulu se trotter, chaque fois ils ont dû rentrer dans le village en emportant leurs morts. Le matin on est entré dans Bach-da ; pas un coup de fusil, rien, pas une âme. Une compagnie entière a fouillé pendant deux heures partout, enfonçant des bambous aux endroits douteux, des hommes piquant leur baïonnette à droite et à gauche. Rien, rien, rien. S'étaient-ils sauvés, ou s'étaient-ils cachés ? On est resté dans le village depuis 6 heures du matin jusqu'à midi sans rien trouver. Après cela, l'histoire du bambou ne me paraît pas invraisemblable. De plus, ces pirates ne sont jamais très nombreux, d'où leur facilité à se sauver. En général vingt fusils pour quarante hommes, les autres ont des coupe-coupe et des hamacs pour emporter les blessés.

» C'est en abordant une telle lisière et en cherchant à pratiquer une brèche que j'ai reçu à vingt-cinq mètres deux coups de pétoire qui m'ont traversé la cuisse. J'ai pu conserver ma tête et, couché dans la boue et dans l'eau de la rizière, j'ai pu continuer à commander des feux pendant qu'une escouade de tirailleurs dégageait une porte obstruée par des bambous épineux. J'ai alors eu là des sensations inoubliables. Chaque fois que je levais la tête, de derrière le talus, une balle sifflait et se fichait près de moi, il est vrai que j'étais le seul casqué. Enfin, après un bon moment passé dans cette boue et cette eau, j'ai pu utiliser la marche rampante et gagner quelques mètres. C'est alors le moment délicieux où on se dit : « Attention, je

vais me lever, le type ou les types qui sont à vingt mètres de là vont me tirer dessus ».

» Je fais faire un feu plus en avant, je trotte sur un pied, traînant ma jambe. Pif! paf! quelques balles sifflent et me ratent et c'est fini. C'est drôle. J'ai encore voulu rester un moment, espérant arriver à pénétrer dans le village, mais ma jambe flanchait. Un homme m'avait fait un pansement avec mon paquet individuel (rudement utile), mais le capitaine m'a fait évacuer. Il paraît que je commençais à devenir verdâtre.

» Mais enfin tout cela n'est pas terrible, j'avais un chic commandement, vingt marsouins, quarante tirailleurs, une vingtaine de linhs-co (gardes des mandarins instruits avec la milice) et enfin vingt ou trente partisans de ce phénomène de Lé-Hoan dont tu as dû entendre parler dans les journaux. Enfin soit quatre-vingts fusils sérieux, les partisans ne comptant pas : c'est un joli commandement de sous-lieutenant.

» J'avais un chic sergent européen, Abgrall, qui a été tué un mois après dans une affaire.

» Cette vie est merveilleuse et il y a de ces patrouilles de tirailleurs épatantes. Ils n'ont pas peur de s'appuyer huit cents à neuf cents mètres de pas gymnastique sur les talus de rizière. C'est vraiment chic de déclencher une patrouille quand on s'attend à recevoir des pruneaux. Une sensation plus bizarre est celle du type tué à deux mètres de vous, comme cela m'est arrivé en courant le long d'une lisière, un partisan devant moi. On s'arrête

pile! C'est assez bizarre, le malheureux type avait été zigouillé proprement, un simple gémissement, puis plus rien. Les philosophes peuvent philosopher. »

. . . . . .

» P. S. — En relisant ta lettre, j'y vois « les six cents hommes contre vingt pirates... » C'est vrai, on pourrait évidemment enlever la position. Mais les pertes ne seraient pas en rapport avec le but à atteindre. Et le mot d'ordre vient de Paris : « Surtout pas de casse, le Tonkin est en paix ».

A Thuong-Yen, le 16, nous marquons un point. Ba-Bieu y est établi avec ses fidèles. De l'aube à deux heures de l'après-midi, la garde indigène, les partisans du Kham-saï et les linhs-co du quan-an de Bac-ninh investissent le village, puis délogent le pirate de ses premières positions. Puis arrive Chofflet avec deux compagnies. Le combat dure jusqu'à la nuit et les bandits s'éclipsent. Ils emportent 8 blessés et abandonnent 8 cadavres, parmi lesquels gît celui de leur chef [1]. Attaché à un arbre de la grand'route Hanoï-Thai-Nguyen, le corps de Ba-Bieu, assis jambes croisées dans la position du Bouddha, demeure exposé pour la plus grande édification des gens du Phuc-yen.

Dans cette province, les villages tremblent. Le Kham-saï a la main lourde. Au moindre soupçon de connivence avec les bandits, il frappe la loca-

1. Dans l'affaire, les troupes de Chofflet perdent 2 tirailleurs tués et 5 blessés, dont le lieutenant Terraz. La garde indigène et les partisans du Kham-saï perdent 6 hommes, dont deux tués.

lité d'une amende énorme et confisque les biens des notables. Profits et sécurité à la fois... Il étend sur le pays les antennes de sa diplomatie jaune, entame des pourparlers avec les lieutenants du Dé Tham, leur promet l'indulgence des autorités, les compromet aux yeux de leur chef, divisant ainsi la bande pour l'effriter. Des pirates se soumettent. Mais Tham reste insaisissable. Ne faut-il pas, disent les gens mal intentionnés, que le Dé Tham vive pour que Lé-Hoan continue de commander ?

Chofflet, lui, agissant par le fer et par le feu, ne peut rester longtemps d'accord avec le Kham-saï, non plus qu'avec le résident du Phuc-yen. Sa position devient vite intenable. Rappelé le 30 août, il est remplacé par le chef de bataillon Bonifacy, annamitisant de marque, féru du Tonkin comme d'une seconde patrie et fort au courant des replis de l'âme indigène. Il amène des troupes fraîches, car il est grand temps de laisser souffler les deux compagnies du 9e colonial qui ont tenu la brousse dans la fournaise et sous les orages pendant tout l'été atroce.

Le Kham-saï renseigne et investit. Bonifacy attaque. Le 6 septembre, c'est l'assaut du village de Yen-lo [1]. Les débris des bandes pirates du Phuc-yen y sont retranchées dans un repaire formidable. A travers les inextricables défenses, nos gars chargent à la baïonnette. 4 tués et 6 blessés, dont

1. Sur la rive droite du Song-Calo, à la limite du Phuc-yen et du Vinh-yen. (Voir croquis p. 213.)

le capitaine Fontaine. L'ennemi prend la fuite abandonnant 7 cadavres.

Du coup, les derniers malandrins du Phuc-yen se soumettent en masse au Kham-saï.

Le Dé Tham est toujours en fuite. Ca-Rinh, Caï-Son et la fidèle et haïssante Co-Ba sont avec lui. Il lui reste, dit-on, 40 hommes armés. Dans le dédale montagneux du Nui-lang, sur la rive gauche de la rivière Claire, il a installé un fort muni de toutes défenses accessoires visibles ou cachées.

Bonifacy se porte aux débouchés Nord du massif. Le Kham-saï et ses hommes tiennent les chemins du Sud qui mènent au fleuve Rouge.

Combat le 5 octobre, de 2 heures à 7 heures du soir. Nos soldats rampent, coupe-coupe en main, à travers un fouillis serré d'arbustes et de lianes épineuses. De leurs tranchées creusées en pleine brousse, les pirates tirent et tuent. Mais le feu bien réglé de nos canons les terrifie et, plus encore, le cran extraordinaire de nos soldats qui enlèvent, une par une, toutes les positions. A la nuit, le fort de Nui-lang est entre nos mains, chèrement acheté par la mort de 17 combattants, dont 7 Européens. Le lieutenant Gressin, 20 marsouins et 15 tirailleurs sont blessés.

Le Dé Tham a pu fuir, mais il est découragé. Il se croyait inexpugnable en son repaire de Nui-lang, mieux fortifié que tous les postes pirates qu'il a défendus dans sa vie, au Yen-thé et ailleurs, et son repaire est pris... Désormais il fuira, sans se retrancher.

Et puis, chaque jour est marqué par des défections de ses compagnons. Blessé à Nui-lang, le fameux Ca-Rinh se rend le 24 octobre avec 8 bandits. Tham s'est réfugié dans la province de Thai-Nguyen dont aucun village ne le veut accueillir. Traqué, harcelé, n'ayant parfois que deux heures à peine d'avance sur la meute de miliciens, de partisans et de soldats qui le poursuivent, le vieux sanglier finit par se rembûcher au Yen-thé. Le 20 novembre, son lieutenant Caï-Son l'abandonne et se rend avec 3 hommes. De même que Ca-Rinh, il n'obtient que la vie sauve. Le Kham-saï laisse en liberté les soumissionnaires, afin d'en faire des auxiliaires et des espions. Mais, devant eux, les nha-qués prennent peur, et bientôt la prison de Hanoï abrite les anciens pirates, 78 en tout.

Le Dé Tham n'a plus avec lui que 9 fusils et l'irréductible Co-Ba. Il se terre dans le triangle Mo-trang, Cho-go, Dzinh-tep [1], dans l'inextricable forêt. Nos reconnaissances l'explorent buisson par buisson et capturent un beau jour, tapie dans un fourré, Co-Ba qui fut belle et reste enragée, mais réduite à l'état de loque humaine par l'éternelle fuite et les privations. Elle est une amorce précieuse pour prendre au piège le Dé Tham... Nos hommes s'embusquent et voici, dans la nuit du 1er au 2 décembre, le vieux chef qui cherche sa troisième et guerrière épouse. Dans l'ombre, notre fusillade tue un pirate. Les autres disparaissent.

1. Voir le croquis, p. 201.

Le Dé Tham, qui se trouvait à toucher l'homme abattu, s'enfuit presque seul.

Le 9 décembre 1909, le colonne Bonifacy est dissoute. Son chef reste au Yen-thé, devenu cercle autonome. Le 28 février 1910, les opérations militaires prennent fin.

SIXIÈME PARTIE

—

LA MORT DU DÉ THAM

I. — Soubresauts et pourparlers.

Le Dé Tham, toujours en vie, a disparu.

En réalité, il ne quitte plus sa forêt du Yen-thé. Les jours et les nuits de ce pirate de 52 ans sont les jours et les nuits d'un fauve traqué. Car la garde indigène veille et l'administrateur Bouchet est délégué de France à Nha-nam.

Bouchet parle et écrit la langue annamite comme un mandarin de Hué s'il le faut et, s'il le faut, s'exprime comme un nha-qué de la rizière ou de la forêt. Bouchet a été détaché à l'État-Major du colonel Bataille lors des opérations de 1909. Il connaît le Dé Tham. Mieux que les notables du Yen-thé, il connaît leurs administrés. Et, dans la forêt, il s'oriente comme ferait un pirate. C'est, en vérité, Bouchet qui aurait dû écrire ce livre.

Donc le Dé Tham a disparu. Le silence s'est fait sur son nom. Des indigènes prétendent que les fatigues et les souffrances de la rude campagne de 1909 l'ont tué. D'autres disent qu'il s'est suicidé après la capture de sa famille et la disparition de ses fidèles.

Cependant, au mois de juillet 1911, le bruit court que Tham a été aperçu, errant dans le haut Yen-thé. Le 21 novembre, on le signale à Yen-lé[1]. La garde indigène accourt, le cerne sur une colline habillée d'herbes géantes et de roseaux. Les balles du vieux pirate tuent cinq miliciens et en blessent sept. Puis il disparaît.

Il disparaît pendant quatre mois. On dit que cinq hommes sont avec lui : 2 Annamites, 2 Man et un Chinois. Comment vit-il ? Mystère. Bouchet surveille toutes les voies de ravitaillement. Et, maintenant, les paysans du Yen-thé sont avec nous.

Le 12 mars 1912, un Chinois apporte une lettre à Nha-nam. Le Dé Tham demande à se soumettre. Bouchet accuse réception, sans plus.

Dix jours plus tard, le village de Ngoc-cuc est attaqué. Un nha-qué tué, une maison incendiée, deux indigènes riches enlevés. Cinq Chinois, dit-on, ont fait le coup. Le Dé Tham était-il avec eux ? Peut-être...

Les résidents de Bac-giang, de Phuc-yen et de Thai-Nguyen, font patrouiller sur toutes les routes.

Le Dé Tham cherche en vain à recruter des par-

1. Voir le croquis p. 201.

tisans. Les nha-qués de Bac-giang restent sourds à ses appels. Et les voleurs échappés des villes, les évadés des prisons villageoises, les miliciens ou tirailleurs déserteurs ne rallieront plus sa bannière. Ils savent qu'elle ne mène plus au pillage et à la bonne vie d'autrefois, mais aux longues nuits d'embuscade dans la forêt mauvaise, aux luttes furtives, aux fuites perpétuelles, la peur au ventre et le ventre creux.

A la fin de juin, le Dé Tham écrit encore. Il voudrait se rendre. Il s'installera où on voudra pour y vivre en paix.

Albert Sarraut, Gouverneur général de l'Indochine depuis le 15 juillet 1911, répond : « Non ».

C'est question de prestige et Sarraut n'est pas de ceux qui laissent entamer le prestige français. Et ce grand proconsul sait à merveille profiter des leçons du passé. Le Dé Tham, soumis, ne manquerait pas, sous le couvert d'un loyalisme apparent, d'attirer les mécontents et les débris des anciennes hordes. Tous viendraient à lui. Tous diraient : « Ong Tham l'invulnérable est toujours tout-puissant et invincible, puisque le Gouvernement français a traité avec lui ».

Pendant les négociations, Bouchet a repéré exactement, sur la carte du Yen-thé, le point où est gîté le pirate. Faut-il attaquer ?

« Non », répond encore Sarraut. Il refuse d'envoyer, dans la brousse inextricable, la garde indigène, laquelle n'a pas d'artillerie, se faire tuer sans résultat par une demi-douzaine de bandits ins-

tallés dans un repaire que Bouchet lui-même déclare imprenable. Et le Gouverneur général ne veut pas entendre parler d'une expédition militaire en pleine saison chaude. Toujours les leçons du passé.

Et puis, comme autrefois, Gallieni, Albert Sarraut ménage le sang de nos hommes, Européens ou Annamites. « Que l'on continue de surveiller de tout près, dit-il, cela suffit pour le moment. »

La surveillance montre que le Dé Tham est en relations avec les bandits du Quang-si et surtout avec le pirate chinois Vuong-Sam, lequel a recruté sa bande parmi d'anciens révolutionnaires du Céleste Empire, expulsés de leur pays, et coolies de la mine de Ba-lao [1] et parmi les feudataires du grand soumissionnaire Luong-tam-Ky.

Décidément, il faut en finir. Il est, pour cela, d'autres moyens que la violence.

II. — Chez Luong-tam-Ky.

Ong-Luong, l'ancien taïping, l'ancien pirate, réside toujours à Lyn-dam, près de Cho-chu. Soumissionnaire depuis 1890 [2], il a néanmoins tenu entre ses mains les fils de la piraterie au Tonkin et maintes fois donné refuge aux bandes pourchassées. Puis, l'âge venu, — il a 72 ans en cette année 1912 — il s'est assagi. Lorsque des troupes de réfor-

1. Près de Lang-Hit, dans la province de Thai-Nguyen.
2. Voir ci-dessus, p. 23.

mistes chinois, chassés de leur pays, ont reflué sur le Tonkin, Luong s'est entremis pour leur faire déposer les armes. Son fief est calme, prospère et bien administré. Ses vassaux le craignent. Il n'hésite pas à supprimer ceux qui font acte de complicité avec les pirates. Lors de la campagne de 1909, pas un homme du Dé Tham n'a trouvé asile chez lui.

C'est par son entremise qu'Albert Sarraut, en plein accord avec Destenay, résident supérieur au Tonkin, et sur les suggestions de Bosc, directeur des affaires politiques du Gouvernement général, entend venir à bout du Dé Tham.

Un jour de décembre 1912, Bosc, homme avisé, fin diplomate, plus apte que quiconque à engager les pourparlers les plus délicats, se trouvant en excursion dans la moyenne région, s'arrête, comme par hasard, à Lyn-dam, chez Luong-tam-Ky.

Après avoir, selon la coutume d'Extrême-Orient, échangé des vues sur vingt sujets fort éloignés du but de l'entrevue, les deux hommes s'en approchent lentement. On parle de la piraterie qui sévit encore au Yen-thé.

— Le voisinage de ce territoire est sans cesse une cause de trouble pour vous, dit Bosc. Les mauvais sujets — il y en a partout, hélas ! — de votre concession sont tentés de rejoindre le Dé Tham. Par bonheur, vous les arrêtez à temps.

— Je les arrête lorsque je le peux, répond modestement le vieux Chinois. Je suis très sévère pour ces sortes de choses. J'essaie de maintenir le calme sur mon sol.

— Je le sais. Et le Gouverneur général connaît votre loyauté et vos vertus. Grâce à vous, le chef pirate Vuong-Sam vient de se soumettre au résident de Thai-Nguyen, avec ses hommes et ses armes. Sans votre très sage influence, Vuong-Sam aurait rejoint le Dé Tham et la région connaîtrait encore les pires malheurs. En vérité, Ong Sarraut serait heureux de s'emparer du Dé Tham pour rétablir partout les cinq félicités.

— La chose est difficile, objecte Luong. Tant d'hommes sont morts en essayant...

— Il faudrait ruser, dit alors Bosc. Celui qui pourrait capturer Tham recevrait 25.000 piastres.

— Qui serait assez fou pour attirer le malheur sur sa tête en portant la main sur le Dé Tham. En vérité, les gens d'Annam se sentent cent mille ma-coui dans le ventre à la seule pensée de l'approcher. Aucune somme ne saurait les décider à lutter face à face avec celui qu'ils disent invulnérable. Ils sont sûrs d'être tués avant de tuer. Tham est méfiant à la limite de la méfiance. Il frapperait d'abord et sans pitié.

— Il ne s'agit ni de frapper, ni de tuer, répond Bosc, mais seulement de capturer l'homme. Il est presque seul. Deux serviteurs seulement l'accompagnent. Il suffirait de les éloigner de lui.

— J'ai très bien compris, dit Luong-tam-Ky sans sourire.

— Et puis, continue Bosc, Tham veut lier partie avec des réformistes de votre pays. Il recevrait, je pense, ceux qui demanderaient à le voir.

— J'ai très bien compris, répète Luong. Mais ce serait du mauvais travail...

Le vieux taïping est visiblement fatigué. Il ne faut pas insister aujourd'hui. Lentement, Bosc étend la main vers sa tasse de thé. Le vieillard imite son geste. Ce qui signifie, selon l'étiquette céleste, que l'audience a assez duré. Et, comme le Français reconduit poliment le vieillard, celui-ci murmure :

— Mon fils Luong-Van-Phuc ira très prochainement à Hanoï et sera heureux de vous saluer.

Bosc, lui aussi, a très bien compris. Il recevra Luong-Van-Phuc, lequel est tri-huyen [1] d'un des arrondissements englobés dans le fief de son père.

Phuc arrive peu de jours après. Longues palabres avec Bosc. L'affaire s'arrange. A la fin de la conversation, le directeur des affaires politiques déclare encore :

— Le Gouverneur général ne veut pas qu'on tue le Dé Tham, mais qu'on l'arrête, simplement, par surprise. Il veut le faire prendre vivant et, vivant, le montrer au peuple du Tonkin qui prétend qu'on ne peut ni le capturer, ni le réduire.

— On ne surprend pas le Dé Tham, objecte le Chinois. Il essaiera de frapper, de tuer. Il est fort et agile comme un tigre.

— Alors, déclare Bosc, écoute bien, pour le répéter à ceux qui peuvent en tirer profit. La loi française permet de frapper lorsqu'on est dans le cas de légitime défense. Et tu sais comme moi qu'il

1. Mandarin chef d'arrondissement.

est écrit dans la loi annamite : « Lorsque les coupables sont armés et résistent à ceux qui les poursuivent, si ceux-ci les tuent en luttant contre eux, ils ne seront pas punis ».

III. — Trois Chinois réformistes.

Ce sont trois anciens réformistes, trois Chinois du Quang-si. Le plus vieux est Ky, 51 printemps. Le deuxième est Chai, il compte 37 années diversement remplies. Le troisième, Tsan, n'a que 28 ans.

Trois honnêtes commerçants : Ky et Tsan achètent et revendent à Cho-chu on ne sait quelles denrées. Chai opère à Cho-moi [1].

Trois commerçants bien armés. Chacun son lebel et sa ceinture de cartouches. Ky y ajoute un revolver d'ordonnance. Le commerce n'est pas sûr au Tonkin...

Ky est tout en muscles et en os. Gueule émaciée, tannée, joues creuses, regard en coup de couteau. Un bec-de-lièvre découvre deux incisives jaunâtres. Il est, comme ses deux compères, vêtu à l'européenne, de vêtements usés, délavés. Pas de linge. A quoi bon ? Sur la tête, un feutre noir à larges bords, héritage d'un ancêtre à le juger par sa forme et sa couleur.

1. Province de Bac-Kan.

Chai, lui, porte le turban plat d'Annam, qui masque un angle facial de chimpanzé. La corniche saillante à l'excès des sourcils n'arrive pas à dissimuler les yeux sournois, striés de sang, pleins d'astuce féroce.

Tsan arbore un feutre noir au-dessus d'une face régulière, presque jolie et dont l'expression donnerait confiance, sans le regard fixe et dur des yeux à peine bridés.

Trois commerçants en rupture de comptoir, car les voici, le 10 janvier 1913, en promenade dans le haut Yen-thé, à travers la sombre végétation que le vert tendre des halliers de bambous essaie en vain d'égayer. Ils cheminent dans la région de Cho-go, évitant les routes. Visiblement Ky, le bec-de-lièvre, homme d'âge et d'expérience, connaît la forêt. Il sert de guide à ses compagnons. De temps à autre, il s'arrête, et le coassement de la grenouille retentit. Dix fois, vingt fois. Soudain, un coassement pareil répond.

— Il est temps de cacher nos armes, annonce Ky.

Puis, tout seul, il s'avance à travers la cépée. Mais une voix le hèle :

— Halte, oncle Cac-tiou [1]. Et ne bouge pas. Que cherches-tu ?

— Je cherche Ong Tham et je l'ai trouvé, car je reconnais sa voix. Je te salue, ô né avant moi. Je suis Tsan-Tac-Ky, l'homme à la lèvre fendue. Tu

1. Voir ci-dessus, p. 46, note 1.

m'as vu à Phong-xuong il y a quatre ans. J'étais un des fidèles de Xuan [1]. J'arrive du Quang-si avec deux amis, je t'apporte le salut du grand chef Lien qui travaille au delà de la frontière.

Silence. Et soudain surgit d'un buisson le Dé Tham, accompagné de deux serviteurs, ses deux derniers fidèles. Ils sont armés et entourent le Chinois. Leur approche s'est faite sans bruit. Tham examine l'étranger.

— Je te reconnais, oncle Cac-tiou. Dis-moi pourquoi Lien t'envoie vers moi.

— Lien dit qu'avec mes deux amis nous pouvons te servir grandement. Au Quang-si, nous avons appris tous trois à fabriquer des bombes qu'on peut transporter sans danger et amorcer d'un coup au moment où on les lance. Elles seraient, pour toi, des armes précieuses. Au surplus, voici une lettre de Lien.

Le Dé Tham reconnaît le cachet du pirate céleste. La lettre a été fabriquée à Lyn-dam, chez Luong-tam-Ky, mais le Chinois s'abstient de donner ce détail.

— Je ferai lire cette missive par mon lettré, déclare Tham, tout comme s'il avait encore un secrétaire. Où sont tes compagnons ? Sont-ils armés ?

— Je vais te conduire vers eux, répond le Chinois. Nous avons chacun un fusil Lebel et je possède un revolver français.

1. Voir ci-dessus, p. 155.

— Seul, je commande ici, déclare le Dé Tham. Que tes amis se présentent, un par un et désarmés. Mes serviteurs iront ensuite chercher vos fusils. Si tu as dit vrai, tu pourras rester avec moi pour fabriquer les bombes. J'en veux toute une provision.

IV. — La mort.

Les jours s'écoulent. Tham, sans cesse, change de gîte. Tantôt c'est une grotte à double issue que des ronces masquent hermétiquement. Tantôt c'est une excavation recouverte d'un toit en madriers sur quoi on a déposé de la terre. En deux jours, la brousse dévorante envahit cette toiture au ras du sol et l'on peut marcher sur le repaire sans en soupçonner l'existence. Tantôt, mais plus rarement, c'est quelque pagode abandonnée et aux trois quarts mangée par la forêt.

Patiemment, les Chinois attendent le moment où les serviteurs laisseront seul le Dé Tham. Une minute leur suffira pour sauter sur le vieux pirate et le garrotter. Or jamais Tham ne reste seul. Sur lui ses deux séides veillent nuit et jour. Et les jours passent, et les nuits.

Ky semble impatient de recevoir du Quang-si les enveloppes des bombes, l'explosif et les amorces. Tham est impassible, mais ne quitte guère de l'œil les trois gaillards.

— O Ky, dit-il un jour brusquement, n'as-tu pas habité la province de Thai-Nguyen, sur les terres d'Ong-Luong?

— Oui, répond le bec-de-lièvre. Tous trois nous avons résidé dans la concession du Seigneur Luong-tam-Ky. Mais son service est dur et nous avons déserté pour aller au Quang-si auprès du chef Lien.

Méfiance ! Méfiance ! Trois semaines s'écoulent... Un indigène du Yen-thé, toujours le même, apporte régulièrement des vivres. Un jour, il parle tout bas au Dé Tham. Les trois Chinois comprennent qu'il est question de leur présence que l'homme trouve étrange. Quelqu'un de l'entourage de Luong-tam-Ky aurait-il parlé? Ou quelqu'un de la résidence supérieure ?

Mais non, le secret est total. Bouchet lui-même ignore que Ky, Chai et Tsan sont au Yen-thé.

Tous trois commencent de se sentir soupçonnés.

Février 1913. Le vieux loup du Yen-thé a encore changé de tanière. Il est gîté en plein taillis inextricable, tout près de Dzinh-tep, ce village où se réunirent, en 1888, les mille pirates pour le grand congrès [1].

La nuit où il a fait route, s'arrêtant soudain dans le sentier qui mène de Cho-go à Dzinh-tep, le Dé Tham a déclaré aux Chinois :

— Ici est mort, il y a trois mois, le Pho-Doï-Lé [2] qui voulait me tendre une embuscade. J'ai tué ce chien d'une balle dans les reins... Quarante jours

1. Voir ci-dessus, p. 16.
2. Doï de la garde mandarinale du Yen-thé.

plus tard à Luc-gioi, tout près d'ici, j'ai exécuté un notable. Celui-là avait essayé de me faire prendre il y a trois ans. Je l'ai tué la nuit, dans sa maison. Celui qui me veut du mal ne sort pas vivant de ma forêt.

L'inquiétude des trois Chinois est proche de la terreur. Ils vivent dans une hutte grossière en paillote et jamais ne dorment tous à la fois. Les chasseurs se sentent devenus gibier. Tham, lui, repose dans une hutte pareille, sur un lit de camp en bambous juxtaposés. A portée de sa main, trois fusils et deux pioches annamites, ces pioches avec quoi on a tôt fait de creuser un abri de tireur dans l'humus de la forêt. Les deux serviteurs du vieux pirate passent la nuit devant l'entrée de la hutte, fusils chargés en mains.

Alarme le 9 février. Ce jour-là, Ky entend le Dé Tham dire à ses deux fidèles :

— En cet endroit, trois arbres me gênent. Préparez-vous à les couper. Le plus gros d'abord. Ainsi mes vues seront dégagées et nous serons plus tranquilles.

Trois arbres... Les Chinois sont trois... Ky a compris. Il alerte ses compagnons. C'est pour tout de suite.

La nuit tombe. Les deux serviteurs de Tham veillent à l'entrée de la case du chef. Tapis dans leur hutte, sans faire un mouvement, les Chinois les épient.

Une nuit claire, sèche et fraîche, une nuit de la belle période tonkinoise, la saison que les Anna-

mites appellent le commencement du printemps.

La dernière nuit du Dé Tham...

5 heures du matin. Les deux serviteurs se sont endormis. D'un geste, sans un mot, Ky donne le signal. Les trois Chinois sortent. Leurs pas sont feutrés. Trois chats-tigres. Ky, l'homme au bec-de-lièvre, entre dans la hutte du pirate. Tsan et Chai le suivent. Tous trois sont sans armes.

Cette nuit, Tham a longuement fumé. La petite lampe à opium éclaire vaguement la face rasée, le corps athlétique, endurci par la vie en pleine forêt, le corps d'acier. Elle éclaire aussi trois fusils et un revolver, posés près du plateau.

Tham dort. Possède-t-il toujours la pierre de jade qui rend invulnérable ? Et la protection des génies de la forêt est-elle encore sur lui ?

Il a, en tout cas, gardé intact son instinct de grand fauve, à qui le plus léger frôlement donne l'alerte.

A-t-il senti ou entendu l'approche des Chinois ? A l'instant où l'homme au bec-de-lièvre s'avance vers le lit de camp, le pirate ouvre les yeux et, dans l'instant, Ky encaisse un coup de poing formidable et le Dé Tham empoigne un des fusils.

Mais le Chinois riposte du poing lui aussi, de toutes ses forces, au flanc droit, puis au flanc gauche du bandit qui, le souffle coupé, tarde une seconde à se mettre debout. Une seconde suffit au bec-de-lièvre pour empoigner une des pioches annamites. Han ! En pleines côtes, à gauche, près du cœur.

Han ! En pleine face, sous l'œil gauche. Le Dé Tham est mort.

Et ses deux serviteurs sont morts. Accourus, fusil en arrêt, au secours de leur maître, ils sont tombés aussitôt. Avec le revolver du lit de camp. Tsan ou Chai a bien visé.

— Il faut porter tout de suite le cadavre à Nha-nam, pour toucher la prime, déclare alors Tsan.

— Non, répond l'homme au bec-de-lièvre. Le corps est trop lourd...

V. — La tête et le corps.

Ce matin-là, 10 février 1913, Bouchet, délégué français à Nha-nam, étudie, comme chaque jour, les rapports des chefs de poste de la délégation. Il interroge les partisans qui surveillent le Yen-thé. Il écoute les doléances de quelques nha-qués. C'est le tran-tran habituel, la besogne qui pour lui dure depuis quatre ans. Quatre années de dur travail, au cours desquelles il a sans cesse été question de batailles, de pillages, de têtes coupées, d'embuscades. Quatre années qui ont fatigué son corps, jauni son teint, miné son foie.

Rien de nouveau ce matin. Des renseignements, soigneusement recoupés, prouvent que le ravitaillement du Dé Tham — où peut-il bien être à cette minute ? — vient du village de Thuy. Bouchet, va organiser une surveillance serrée de ce côté,

Mais on frappe à la porte du bureau. Le milicien de service pénètre.

— Bam quan lon, trois Chinois sont là, trois Chinois armés; ils demandent à parler au délégué tout seul.

— Désarme-les et fais-les entrer.

Entrent Ky, Chai et Tsan. Sur une chaise, l'homme au bec-de-lièvre, tranquillement, pose un paquet. Une boule enveloppée d'une toile qui fut kaki. Il défait l'enveloppe, puis, toujours calme :

— Bam quan lon, c'est la tête du Dé Tham.

Bouchet l'a reconnue tout de suite. Il se lève, chancelant, comme halluciné. La tête est là, exsangue. Le drame qui a duré vingt ans est fini...

— Raconte-moi tout, dit Bouchet au Chinois.

Quand l'homme a achevé son histoire, Bouchet reprend :

— Où sont les deux autres ?

— Ban quan lon, ils sont restés sur place.

— C'est bien. Ne quittez pas la délégation sans mon ordre. Cet après-midi vous me conduirez auprès des corps.

Bouchet chiffre ensuite des télégrammes pour le résident de France à Bac-giang et pour la résidence supérieure. Puis il convoque le garde principal Richy, chef du poste de milice de Nha-nam.

— Voici la tête du « vieux ». Que vos hommes en assurent la garde. Si elle disparaissait, jamais les Annamites ne croiraient qu'il est mort.

Richy, stupéfait, demande des détails, mais déjà Bouchet est sorti.

Il est au cimetière de Nha-nam. Recueilli, il défile devant les tombes des officiers, des soldats, des miliciens morts au champ d'honneur au cours des vingt années de luttes.

Trois heures plus tard, Bouchet a gagné le dernier repaire du Dé Tham. Mais quelqu'un l'a précédé. Le cadavre sans tête est ouvert de la nuque au bas du dos. On a enlevé le foie, le foie qui va donner à qui le mangera toute la bravoure du vieux pirate. Le fiel aussi a disparu.

— Les têtes, ordonne Bouchet, en désignant les cadavres des deux serviteurs.

Encadrant celle du Dé Tham, ces têtes seront, trois jours durant, exposées à Nha-nam. Devant elles, tout le Yen-thé défilera, le Yen-thé qui, enfin, respire. Et tout le Tonkin saura que Hoang-Tham, pirate, est mort.

— Un bûcher, dit ensuite le délégué français. Et qu'on brûle les corps.

Un partisan tho, furieux, saisit un bambou acéré et le plonge dans le ventre du Dé Tham en éructant un blasphème. Un vieux notable du Yen-thé apporte consciencieusement du bois sur le bûcher en murmurant : « Chet zoï... Chet zoï »[1]. Est-ce joie, est-ce tristesse. Qui pourrait savoir ?

Trois jours plus tard, un vieux nha-qué d'entre les nha-qués se présente à la délégation pour une quelconque doléance. Et, comme Bouchet lui parle du dépècement du corps du Dé Tham, le vieux sort

1. « Mort fini. »

de sa poche un calepin réclame de la *Samaritaine*, l'ouvre, en extrait un petit papier qui contient, sec et racorni, le fiel de celui qui fut le roi du Yen-thé :

— Bam quan lon, dit-il, prenez ce fiel. C'est remède souverain contre l'asthme. Trempez-le dans une tasse d'eau chaude, respirez à pleins poumons et vous êtes guéri.

Le lendemain, une ba-gia très âgée, en habits blancs de deuil, vient voir Bouchet. C'est la veuve du « vieux », l'ancienne « femme première » du Dé Tham.

— Ah! dit-elle, mon mari n'était pas le plus coupable... S'il n'avait pas eu Co-Ba, cette troisième femme rongée d'ambition, il vivrait encore, mon fils Ca-Trong aussi, et nous serions heureux.

« Il vivrait encore, pense Bouchet... Voire. Il vaut mieux qu'il soit mort. La piraterie tonkinoise est morte avec lui. »

Hanoï, 1909-1910.
Paris, septembre 1933.

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

BA-PHUC OU LE PÈRE ADOPTIF

I. — Le Yen-thé. 1
II. — Piraterie en commandite. 6
III. — Le Dé-Doc Tham et quelques autres. 15
IV. — Colonnes 19
V. — Nettoyages 25
VI. — La bande. 32
VII. — Un Chinois. 42
VIII. — Ba-Phuc 55
IX. — Sur le lit en bois de gou... et dessous. 59
X. — La bombe. 66
XI. — L'attaque du fort de Huu-thué. 70

DEUXIÈME PARTIE

RAPT ET SOUMISSION

I. — Tham est vivant. 75
II. — La voie ferrée en 1894. 79
III. — Deux Français capturés. 83
IV. — L'attaque du train. 87
V. — A Lang-thuong. 93
VI. — Négociations 98

TROISIÈME PARTIE

ET RIEN N'EST CHANGÉ

I. — Le Dé Tham soumis 109
II. — Répression 117
III. — Poursuites 122
IV. — L'enfant du miracle 125
V. — Soumission... encore 128
VI. — Les grands laïs 130
VII. — Dans le Yen-thé pacifié 138
VIII. — A Phong-xuong 142

QUATRIÈME PARTIE

PAR LE FER ET PAR LE POISON

I. — Le mauvais grain germe 149
II. — Audiences 154
III. — Les ordres 160
IV. — Le sorcier de la rue des Voiles 163
V. — La mort du thong-thuong 168
VI. — Division du travail 173
VII. — Hanoï. 27 juin 1908 181
VIII. — La justice française 188

CINQUIÈME PARTIE

LE DÉ THAM TRAQUÉ (1909-1910)

I. — Inquiétude 193
II. — La face perdue... et retrouvée 198
III. — Avec la bande pirate 208
IV. — La chasse reprend 219
V. — Le sanglier en fuite 222
VI. — A Xuan-Laï 226
VII. — Derniers combats 236

SIXIÈME PARTIE

LA MORT DU DÉ THAM

I. — Soubresauts et pourparlers 249
II. — Chez Luong-tam-Ky 252
III. — Trois Chinois réformistes 256
IV. — La mort 259
V. — La tête et le corps 263

ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR
LES ÉDITIONS DE FRANCE
PAR L'IMPRIMERIE CRÉTÉ
A CORBEIL (SEINE-ET-OISE)
LE 10 OCTOBRE 1933 -:- 4681

LES ÉDITIONS DE FRANCE

Lisez de

PAUL CHACK

ON SE BAT SUR MER
(Prix de la Renaissance 1927) 302e édition

SUR LES BANCS DE FLANDRE
233e édition

CEUX DU BLOCUS
224e édition

PAVILLON HAUT
237e édition

BRANLEBAS DE COMBAT
132e édition

L'HOMME D'OUESSANT (DU CHAFFAULT)
202e édition

Chaque volume, format in-16 .. .. .. Prix : **15** fr.

Il a été tiré une édition de grand luxe de
On se bat sur mer (tirage limité à 200 exemplaires).
Editions de France, 20, Avenue Rapp.

LA REVUE DE FRANCE

20, Avenue Rapp, Paris **Le Numéro : 7 fr.**

Directeurs : MARCEL PRÉVOST, *de l'Académie Française*
et RAYMOND RECOULY
Secrétaire Général : H. de CARBUCCIA

LA PLUS VIVANTE DES REVUES FRANÇAISES
publie des romans des plus célèbres romanciers :

Marcel PREVOST, Abel HERMANT, Pierre BENOIT, Henri BÉRAUD, Francis CARCO, Paul CHACK, Roland DORGELÈS, Claude FARRÈRE, J. KESSEL, Maurice LARROUY, Armand MERCIER, Paul MORAND, Ernest PÉROCHON, PIRANDELLO, W. SOMERSET MAUGHAM, etc...

IMP. DE MATTEIS - PARIS